


Digitized by Google

VOYAGES
IMAGINAIRES,
ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

Le VOYAGE SENTIMENTAL, EN FRANCE, du docteur STERNE;

Le Voyage de CHAPELLE & BACHAUMONT;

Le Voyage de PARIS, EN LIMOUSIN, par LA FONTAINE;

Le Voyage de LANGUEDOC & de PROVENCE, par LEFRANC DE POMPIGNAN;

Le Voyage de BOURGOGNE, par M. BERTIN;

Le Voyage de BEAUNE, par PIRON;

Le Voyage de DIDIER DE LORMEUIL, par M. BERQUIN;

Un Fragment d'un Voyage d'ESPAGNE, par M. DE LA DIXMERIE.

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME VINGT-HUITIÈME.

Quatrième division de la première classe, contenant les Voyages *amusans, comiques & critiques.*

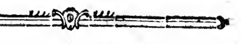


A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.



VOYAGE
SENTIMENTAL,
EN FRANCE.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

Nous commençons cette claſſe par un ouvrage charmant qui a joui de la plus grande réputation en Angleterre, & dont la traduction n'a pas eu moins de ſuccès parmi nous. Ce ſont des obſervations philoſophiques, critiques & morales faites par un voyageur qui ne parcourt le monde que pour étudier les hommes : tel eſt le *Voyage ſentimental.*

N. Sterne, auteur de cet ouvrage qu'il publia ſous le nom ſuppoſé du docteur Yorick, eſt mort depuis quelques années en Angleterre. Il avoit, diſent quelques-uns, la gaieté de Rabelais, d'autres le comparent à Scarron, nous penſons comme les premiers; les ouvrages de Sterne ſont

remplis de plaiſanteries quelquefois un peu chargées, mais accompagnées de réflexions profondes ſur les erreurs & les foibleſſes de l'humanité. On dit que l'auteur étoit lui-même d'une biſarrerie peu commune qui ſe manifeſtoit juſques ſur ſon extérieur. Nous ne connoiſſons de lui que le Voyage ſentimental que nous imprimons, & la vie & les opinions de Triſtram Shandy : ces deux ouvrages ſont récemment traduits en françois.

Nous nous ſommes bornés à un très-petit nombre de *voyages amuſans*. Ce genre d'ouvrages ne pouvoit être exclus de notre recueil, mais d'un autre côté il ne devoit point y occuper trop de place ; c'eſt une ſorte de poéſie fugitive qui ne tient que foiblement aux voyages imaginaires.

Nous ne donnerons donc que ſept de ces voyages, dont le nombre eſt d'ailleurs

considérable; mais en nous prescrivant des bornes aussi étroites, nous avons mis d'autant plus de sévérité dans notre choix. Il n'est aucune des pièces que nous employons, qui ne soit un vrai chef-d'œuvre.

Le voyage de Chapelle & de Bachaumont qui a servi de modèle à cette espèce de voyage, doit naturellement les précéder tous. Tout le monde connoît le mérite de cette charmante production: la première de ce genre dans notre langue & qui a conservé si long-tems une supériorité transcendante sur toutes les imitations qu'elle a produites en foule.

Claude-Emmanuel Lhuillier, plus connu sous le nom de Chapelle, est le principal auteur de ce voyage. Il étoit fils naturel de François Lhuillier, maître des comptes. Il est né à Paris en 1616, & s'est livré de bonne heure au goût (qui l'a toujours dominé) d'une vie molle & voluptueuse. Chapelle

étoit un aimable épicurien, qui par ſon enjouement & les graces naturelles de ſon eſprit, faiſoit les délices de la ſociété; mais cette ſociété n'a jamais été pour lui qu'un cercle d'amis. La contrainte étoit ce qu'il abhoroit le plus, & jamais il ne voulut s'aſſujettir à rien qui mît la moindre entrave à cette liberté dont il faiſoit ſon idole. Nous ne répéterons pas ici une foule d'anecdotes vraies ou fauſſes que racontent ceux qui ont écrit ſa vie, elles tendent toutes à peindre l'amabilité, la franchiſe, l'enjouement & la philoſophie de Chapelle. Il eſt mort agé d'environ ſoixante-dix ans, laiſſant, avec le voyage que nous imprimons, des poéſies fugitives qui, de ſon tems, étoient les meilleures en ce genre, & lui ont acquis beaucoup de célébrité.

François le Coigneux de Bachaumont a eu quelque part à ce voyage; il étoit

d'une famille illuftre dans la robe & fils d'un Préfident à mortier au Parlement de Paris : il eft né en 1624, & étoit lié d'amitié avec Chapelle ; une fympathie de goûts & de plaifirs, une analogie de talens entre ces deux poëtes a dû cimenter cette amitié. Bachaumont fit cependant des réflexions plus férieufes que fon ami fur la vie voluptueufe qu'il avoit menée : on prétend qu'il changea beaucoup dans fes dernières années, & que la religion occupoit alors tous fes foins. Il mourut en 1702, âgé de foixante-dix-huit ans.

Il fuffit de dire que le *Voyage* qui fuit eft du célèbre *la Fontaine*, pour que tout autre éloge ne nous foit plus permis : nous nous flattons que nos lecteurs y trouveront les graces naïves & inimitables qui caractérifent ce poëte, l'un des principaux ornemens du Parnaffe françois.

Jean de la Fontaine eft né à Château-

Thierry en 1621. Il entra d'abord chez les Pères de l'Oratoire, mais il y resta peu; l'indolence naturelle de son caractère laissa long-tems son talent enseveli : il ne se doutoit pas lui-même que la nature l'eût fait poëte, lorsque la lecture d'une ode de Malherbe réveilla chez lui un feu qui n'étoit que caché & qui n'attendoit que l'occasion d'éclorre & de se développer. Dès ce moment nos meilleurs auteurs anciens & modernes occupèrent tout son tems. Nous ne redirons point tout ce qu'ont écrit les différens auteurs de sa vie, notre intention n'étant que de donner une légère notice, il nous suffira de dire qu'il est peu d'auteurs qui se soient peints dans leurs ouvrages avec autant de vérité. Outre les fables & les contes de ce poëte qui sont connus de tout le monde, on a de lui des poésies fugitives, parmi lesquelles on distingue la traduction ou plu-

tôt l'imitation des Amours de Psyché & de Cupidon, épisode de l'Ane d'or d'Apulée. La Fontaine est mort en 1695, âgé de soixante-quatorze ans.

Le voyage de Languedoc & de Provence, par Lefranc de Pompignan, est l'imitation la plus heureuse de celui de Chapelle, & celle qui jusques-là approchoit le plus de son modèle.

George Lefranc de Pompignan est né en 1709 : ses querelles avec Voltaire & les injures que celui-ci lui a prodiguées, n'ont fait aucun tort à la réputation de Pompignan, & ne lui ont point ravi la place qu'il occupe, à juste titre, parmi nos poëtes les plus distingués. Ses poésies sacrées ne le cèdent qu'à celles du grand Rousseau, & sa tragédie de Didon suffit seule pour le mettre au nombre de nos meilleurs poëtes dramatiques. Le voyage que nous imprimons prouve qu'il avoit

aussi des talens pour la poésie légère; avec autant de titres pour mériter nos suffrages, Pompignan n'a point à craindre les attaques de ses ennemis. L'Académie Françoise l'a admis dans son sein en 17.., & la littérature a perdu cet illustre académicien en Octobre 1784.

Le voyage de Bourgogne de M. le Chevalier Bertin, est une autre imitation du voyage de Chapelle, qui égale au moins celle de Pompignan, & que Chapelle lui-même n'auroit pas désavouée.

Nous faisons encore voyager nos lecteurs en Bourgogne; c'est à *Baune* que nous les conduisons, & nous leur donnons la compagnie du charmant auteur de *la Métromanie*; nous n'avons pas à craindre qu'ils y prennent de l'ennui & qu'ils nous reprochent de leur faire faire une seconde fois ce voyage.

Alexis Piron, né à Dijon en 1689, est

l'un des poëtes les plus gais & les plus ſpirituels de notre ſiècle; il s'eſt exercé dans tous les genres avec ſuccès; ſes épigrammes ſurtout l'ont fait connoître avantageuſement & l'ont rendu redoutable à cette ſoule de critiques qui s'empreſſent d'attaquer les jeunes écrivains, & parviennent ſouvent à étouffer leurs talens; mais ce qui a mis le ſceau à la réputation de Piron, eſt *la Métromanie*, l'une des meilleurs comédies qui aient paru depuis Moliere : ce poëte eſt mort en Février 1773, âgé de quatre-vingt quatre ans.

Le petit voyage qui ſuit eſt d'un autre genre : c'eſt un chef-d'œuvre de graces & une peinture charmante de l'enfance, cet âge heureux que pluſieurs regardent comme le véritable âge d'or. *Didier de Lormeuil*, enfant de huit à dix ans, fait un *voyage*, & envoye à ſa ſœur une petite relation de ſes courſes, de ſes aventures

& de ses observations, écrite avec cette naïveté qui caractérise son âge, & que M. Berquin a su parfaitement saisir.

On termine les voyages amusans par un *Fragment de Voyage* de M. de la Dixmerie. Nous avons déjà employé de cet estimable littérateur, une agréable fiction : *l'isle Taciturne* & *l'isle Enjouée* : on ne trouvera pas moins de gaieté & de philosophie dans *son voyage d'Espagne.*





VOYAGE SENTIMENTAL, EN FRANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

JE PARS ET J'ARRIVE.

« CETTE affaire, dis-je, eſt mieux réglée en » France ».

Vous avez été en France, me dit le plus poliment du monde & avec un air de triomphe, la perſonne avec laquelle je diſputois...... Il eſt

bien surprenant, dis-je en moi-même, que la navigation de vingt-un milles puisse donner tant de droit à un homme...... Je les examinerai..... Ce projet fait aussitôt cesser la dispute...... Je me retire chez moi...... Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemises, d'une culotte de soie noire...... Je jette un coup-d'œil sur les manches de mon habit; je vois qu'il peut passer...... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embarque; & à trois heures après midi, je mange en France une fricassée de poulets, avec une telle certitude d'y être, que, s'il m'étoit arrivé la nuit suivante de mourir d'indigestion, le monde entier n'auroit pu suspendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemises, ma culotte de soie noire, mon porte-manteau, le tout auroit appartenu au roi de France, & ce petit portrait que j'ai si long-tems porté, & que je t'ai si souvent dit, ma Lisette, que j'emporterois avec moi dans le tombeau : hélas! que seroit-il devenu? On me l'auroit arraché du cou...... En vérité, c'est être peu généreux, que de se saisir des effets d'un imprudent étranger, que la politesse & la civilité de vos sujets engagent à parcourir vos états...... Par le ciel, sire, le trait n'est pas beau. Il ne convient pas au monarque d'un peuple si honnête, & dont la délicatesse des

ſentimens eſt ſi vantée par-tout, d'en agir ainſi avec moi, qui ne deſire autre choſe que de le connoître & de me familiariſer avec lui......

A peine ai-je mis le pied dans vos états.....

CHAPITRE II.

CALAIS.

SENSATIONS.

JE dînai. Je bus, pour l'acquit de ma conſcience, quelques raſades à la ſanté du roi de France, à qui je ne voulois point de mal; je l'honorois & reſpectois, au contraire, infiniment, à cauſe de ſon humeur affable & humaine; & quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant d'un pouce plus grand.

Non...... dis-je, la race des Bourbons eſt bien éloignée d'être cruelle...... Ils peuvent ſe laiſſer ſurprendre; c'eſt le ſort de preſque tous les princes; mais il eſt dans leur ſang d'être doux & modérés. Tandis que cette vérité ſe rendoit ſenſible à mon ame, je ſentois ſur ma joue un épanchement d'une eſpèce plus délicate, une chaleur plus douce & plus propice que celle que pouvoit produire le vin de Bourgogne que je venois de boire, & qui coûtoit au moins quarante ſols la bouteille.

Juste dieu! m'écriai-je en donnant un coup de pied dans mon porte-manteau, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir si fort nos esprits, & causer des querelles si vives entre ce grand nombre d'affectionnés frères qui s'y trouvent?

Lorsqu'un homme vit en paix & en amitié avec les autres, le plus pesant des métaux (1) est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte, & regarde autour de lui, comme s'il cherchoit un objet avec lequel il pourroit la partager. C'est précisément ce que je cherchois.... Je sentois toutes mes veines se dilater; le battement de mes artères se faisoit avec un concert admirable; toutes les puissances de la vie accomplissoient en moi leurs mouvemens avec la plus grande facilité; & la précieuse la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme, auroit eu de la peine à me reconnoître & à m'appeler une machine......

Je suis persuadé, me disois-je à moi-même, que je bouleverserois son *Credo*.

Cette idée, qui se joignit à celles que j'avois, éleva en moi, dans ce moment, la nature aussi haut qu'elle pouvoit monter...... J'étois en paix avec tout le monde auparavant, & cette pensée

(1) L'or.

acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même.

Si j'étois à présent roi de France, me disois-je, quel moment favorable à un orphelin, pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le porte-manteau de son père!

CHAPITRE III.

LE MOINE A CALAIS.

CETTE exclamation étoit à peine sortie de ma bouche, qu'un moine de l'ordre de Saint-François entra dans ma chambre, pour me demander quelque chose pour son couvent. Personne ne veut que le hasard dirige ses vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même manière qu'un autre, selon la distinction des casuistes, peut être puissant...... *Sed non ad hanc*......

Quoi qu'il en soit.... mais peut-on raisonner régulièrement sur le flux & le reflux de nos humeurs?....... Elles dépendent peut-être des mêmes causes que les marées; &, si cela étoit, ce seroit une espèce d'excuse de cette inconstance à laquelle nous sommes si sujets. Je sais bien, pour ce qui me regarde, que j'aimerois mieux qu'on dît de moi dans une affaire où il n'y auroit ni

péché ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la lune, que d'entendre attribuer l'action où il y en auroit, à mon libre arbitre.

Quoi qu'il en soit, car il faut revenir où j'en étois, je n'eus pas si tôt jeté les yeux sur le moine, que je me sentis prédéterminé à ne lui pas donner un sou. Je renouai effectivement le cordon de ma bourse, & je la remis dans ma poche. Je pris un certain air, &, la tête haute, j'avançai gravement vers lui; je crois même qu'il y avoit quelque chose de rude & de rebutant dans mes regards. Sa figure est encore présente à mes yeux, & il me semble, en me la rappelant, qu'elle méritoit un accueil plus honnête. Si j'en juge par sa tête chauve & le peu de cheveux blancs qui lui restoient, il pouvoit avoir soixante-dix ans. Cependant, ses yeux, où l'on voyoit une espèce de feu que l'usage du monde avoit plutôt modéré que le nombre des années, n'indiquoient que soixante ans. La vérité étoit peut-être au milieu de ces deux calculs, c'est-à-dire qu'il pouvoit avoir soixante-cinq ans. Sa physionomie en général lui donnoit cet âge; les rides dont elle étoit sillonnée ne font rien à la chose; elles pouvoient être prématurées.

C'étoient une de ces têtes qui sont si souvent sorties du pinceau du Guide; une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la présomption; des yeux pénétrans, & qui cependant

cependant se baissoient avec modestie vers la terre, & sembloient viser à quelque chose au-delà de ce monde. Dieu sait mieux que moi comment cette tête & cette figure avoient été placées sur les épaules d'un moine, & surtout d'un moine de son ordre : elles auroient mieux convenu à un bracmane; mais il les avoit, & je l'aurois respecté si je l'avois rencontré dans les plaines de l'Indoustan.

Le reste de sa figure étoit ordinaire, & il auroit été aisé de la peindre, parce qu'il n'y avoit rien d'agréable ni de rebutant, que ce que le caractère & l'expression rendoient tel. Sa taille, au-dessus de la médiocre, étoit un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faisoit en avant; mais c'étoit l'attitude d'un moine qui se voue à l'art de mendier & à tout prendre; telle qu'elle se présente en ce moment à mon imagination, elle gagnoit plus qu'elle ne perdoit à être ainsi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche sur sa poitrine, & se tint debout avec un bâton blanc dans sa main droite. Il me détailla les besoins de son couvent, & la pauvreté de son ordre..... Il le fit d'un air si naturel, si gracieux, si humble, qu'il falloit que j'eusse été ensorcelé pour n'en être pas touché......

Mais la meilleure raison que je puisse alléguer de mon insensibilité, c'est que j'étois prédéterminé à ne lui pas donner un sou.

CHAPITRE IV.

CAUSE DE REPENTIR.

IL eſt bien vrai, lui dis-je, pour répondre à une élévation de ſes yeux qui avoit terminé ſon diſcours; il eſt bien vrai..... Je ſouhaite que le ciel ſoit propice à ceux qui n'ont d'autre reſſource que la charité publique; mais je crains qu'elle ne ſoit pas aſſez zélée pour ſatisfaire à toutes les demandes qu'on lui a faites à chaque inſtant.

A ce mot de demande il jeta un coup-d'œil léger ſur une des manches de ſa robe.... Je ſentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue, dis-je, un habit groſſier qu'il ne faut uſer qu'en trois ans, & un ordinaire apparemment fort mince...... je l'avoue, tout cela n'eſt pas grand'choſe : mais encore eſt-ce dommage qu'on puiſſe les acquérir dans ce monde avec auſſi peu d'induſtrie que votre ordre en emploie pour ſe les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds deſtinés aux aveugles, aux infirmes, aux eſtropiés & aux perſonnes âgées.... Le captif qui, le ſoir en ſe couchant, compte les heures de ſes afflictions, languit après une partie de cette aumône à laquelle il aſpire...... Que n'êtes-vous de l'ordre de la Merci, au lieu d'être

de celui de Saint François? Pauvre comme je ſuis, vous voyez mon porte-manteau, il eſt léger; mais il ſe ſeroit ouvert avec plaiſir, pour contribuer à rançonner des malheureux...... Le moine me ſalua..... Mais ſurtout, ajoutai-je, les infortunés de notre propre pays exigent la préférence, & j'en ai laiſſé des milliers ſur les rivages de ma patrie.... Il fit un mouvement de tête, plein de cordialité, qui ſembloit me dire que la misère règne dans tous les coins du monde, auſſi bien que dans ſon couvent...... Mais, nous diſtinguons, lui dis-je, en poſant la main ſur la manche de ſa robe, dans l'intention de répondre à ſon ſigne de tête, nous diſtinguons, mon bon père, ceux qui ne deſirent d'avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres, & qui, en demandant le néceſſaire pour l'amour de Dieu, n'ont d'autre plan de vie que de l'acquérir par le moyen de leur oiſiveté & de leur ignorance.

Le pauvre franciſcain ne répliqua pas...... Un rayon de rougeur traverſa ſes joues, & ſe diſſipa dans un clin-d'œil; il ſembloit que la nature épuiſée ne lui fourniſſoit point de reſſentiment....... du moins il n'en fit pas voir. Il laiſſa tomber ſon bâton blanc ſur ſon bras, ſe baiſſa avec réſignation ſur ſes deux mains, & ſe retira.

CHAPITRE V.

L'UTILITÉ DES AVOCATS.

IL n'eut pas ſi-tôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus, à trois fois différentes, prendre un air de ſans-ſouci, mais ma tranquillité ne revenoit pas. Tout ce que je lui avois dit de déſagréable ſe préſenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avois d'autre droit ſur ce pauvre moine que de le refuſer, & que c'étoit une peine aſſez grande pour lui, ſans y ajouter des paroles dures. Je me rappelois ſes cheveux gris; ſa figure, ſon air honnête, ſe retraçoient à mes yeux, & il me ſembloit l'entendre dire : quel mal vous ai-je fait? ..... Pourquoi me traiter ainſi? ...... En vérité, j'aurois, dans ce moment, donné vingt francs pour avoir un avocat........ Il m'auroit trouvé des raiſons pour concilier tout cela........ Cependant je me conſolai un peu...... Je me ſuis mal comporté, me diſois-je...... Mais ne vais-je pas courir le monde? Je ne fais que commencer mes voyages..... J'apprendrai, par la ſuite, à me mieux conduire.

CHAPITRE VI.

La désobligeante a Calais.

J'avois remarqué qu'un homme mécontent de lui-même, étoit dans une position d'esprit admirable pour faire un marché. Il me falloit une voiture pour voyager en France; les piétons sont mal reçus dans les auberges. J'apperçus des chaises dans la cour de l'hôtellerie, & je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille désobligeante, qui étoit placée dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, & je sautai dedans : je la trouvai assez commode, elle me plut, & je fis appeler M. Dessein, le maître de l'hôtellerie........ Mais M. Dessein étoit allé à vêpres. Cela me fâcha un peu : j'aurois fait tout de suite mon affaire...... J'allois descendre lorsque j'apperçus le moine de l'autre côté de la cour, causant avec une dame qui venoit d'arriver à l'auberge...... Je ne voulois pas qu'ils me vissent; je tirai le rideau de taffetas. Mais que faire dans une désobligeante?...... Parbleu, me voilà bien embarrassé, dis-je; j'ai envie d'écrire mon voyage : qui m'empêche d'en faire ici la préface?..... Je tirai de ma poche ma plume sans fin, & je me mis à écrire.

CHAPITRE VII.

PRÉFACE DANS LA DÉSOBLIGEANTE.

JE ne doute point qu'il n'y ait des philosophes, péripatéticiens ou autres, il n'importe, qui n'aient observé que la nature, de sa propre autorité, avoit mis des bornes au mécontentement de l'homme; pour moi, je l'ai remarqué, & j'ai cru voir qu'elle avoit agi pour lui de la manière la plus commode & la plus favorable : elle l'a, en effet, obligé à travailler pour obtenir ses aisances, & pour soutenir les revers de la fortune dans son propre pays. Ce n'est que chez lui qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à son bonheur, où à supporter une partie de ses peines; fardeau qui, dans tous les âges & dans toutes les contrées, a toujours paru trop pesant pour les épaules d'une seule personne. Il arrive quelquefois, malgré cela, que nous pouvons étendre notre bonheur au-delà des limites de notre patrie; mais l'embarras de s'exprimer, le manque de connoissances, le défaut de liaisons, la différence qui se trouve dans l'éducation, les mœurs, les coutumes, tout cela forme tant de difficultés, nous trouvons tant d'obstacles à communiquer nos sensations hors de notre propre sphère, qu'il est presqu'impossible de les surmonter.

Il s'enſuit delà, que la balance du commerce ſentimental eſt toujours contre celui qui ſort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter, au prix qu'ils le veulent, les choſes dont il n'a guère beſoin ; ils prennent rarement ſa converſation en échange pour la leur, ſans qu'il y perde..... & il eſt forcé de changer ſouvent de correſpondans, pour tâcher d'en trouver de plus équitables. On devine aiſément tout ce qu'il a à ſouffrir.

Cela me conduit à mon ſujet, & ſi le mouvement que je fais faire à la déſobligeante me permet d'écrire, je vais développer les cauſes qui excitent à voyager.

Les gens oiſifs, qui quittent leur pays natal pour aller chez les étrangers, ont leurs raiſons ; elles viennent de l'une ou de l'autre de ces trois cauſes générales :

Infirmités du corps,

Foibleſſe d'eſprit,

Néceſſité inévitable.

Les deux premières cauſes renferment ceux que l'orgueil, la curioſité, la vanité, une humeur ſombre, excitent à s'expatrier ; & cela peut être combiné & ſubdiviſé à l'infini.

La troiſième claſſe offre une armée de pélerins, ou plutôt de martyrs. C'eſt ainſi que voyagent, ſur l'obédience d'un ſupérieur, les moines de toutes les couleurs. C'eſt ainſi que les coupables vont

chercher le châtiment de leurs crimes; & vous, heureux enfans de famille, aimables libertins, n'est-ce pas aussi de cette manière que vous faites des voyages auxquels vous êtes forcés par des parens barbares, qui s'érigent en perturbateurs de vos plaisirs?

Mais, qu'ai-je fait?.... Réparons promptement cette faute : j'ai oublié une autre classe. On ne peut, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, observer trop de délicatesse & de précision, pour ne point confondre les caractères. Les hommes dont je veux parler ici, sont ceux qui traversent les mers, & séjournent chez les étrangers, dans l'idée d'y faire fortune, ou de dépenser moins que chez eux. L'imagination la plus vive ne pourroit se retracer la variété de leurs prétextes. Peut-être s'épargneroient-ils beaucoup de peines inutiles en restant dans leur pays..... Mais cette réflexion n'empêche pas leurs essaims nombreux de se répandre; & comme leurs raisons de voyager ne sont pas aussi uniformes que celles des autres voyageurs, je les distinguerai seulement sous le titre de simples voyageurs.

Et voici comme je divise le cercle entier des voyageurs :

Voyageurs oisifs,

Voyageurs curieux,

Voyageurs menteurs,

Voyageurs orgueilleux,

Voyageurs vains,

Voyageurs ſombres.

Viennent enſuite :

Les voyageurs contraints, les moines, les bandits, &c.

Les voyageurs innocens & infortunés,

Les voyageurs ſimples.

Enfin, s'il vous plaît, le voyageur ſentimental, où moi-même qui ai auſſi voyagé...... Je vais rendre compte de mes voyages; & ſi l'on me demande pourquoi je les ai faits, je n'ai rien de caché pour vous, mon cher lecteur. Je les ai faits par néceſſité, & par le beſoin que j'avois de voyager autant que tout autre.

Je ſais que mes obſervations ſont d'une tournure différente que celles des écrivains qui m'ont précédé, & que j'aurois peut-être pu exiger pour moi ſeul une niche à part; mais en voulant attirer l'attention ſur moi, ce ſeroit empiéter ſur les droits du voyageur vain, & j'abandonne l'autre prétention jusqu'à ce qu'elle ſoit mieux fondée que ſur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon lecteur ſe placera lui-même comme il voudra dans le catalogue. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que peu d'étude & de réflexion, pour ſe mettre dans le rang qui lui convient. Ce ſera toujours un pas qu'il aura fait pour ſe connoître; & je parierois, malgré ſes voyages, qu'il s'appercevra qu'il a con-

servé quelque teinture de ce qu'il étoit avant qu'il ne les commençât.

L'homme, qui, le premier, transplanta des ceps de vigne de Bourgogne au cap de Bonne-Espérance, ne s'imagina pas, sans doute, quoique Hollandois, qu'il boiroit au cap du même vin que ces ceps de vignes auroient produit sur les côteaux de Beaune & de Pomar...... Il étoit trop phlegmatique pour s'attendre à pareille chose; mais il étoit au moins dans l'idée qu'il boiroit une espèce de liqueur vineuse, bonne, médiocre, ou tout à fait mauvaise. Il savoit que cela ne dépendoit pas de son choix, & que ce qu'on appelle hasard devoit décider du succès. Cependant il en espéroit la meilleure réussite : mais M. Vanmynher, par une confiance trop présomptueuse dans la force de sa tête & dans la profondeur de sa discrétion, auroit bien pu voir renverser l'une & l'autre par les fruits de son nouveau vignoble, & devenir la risée du peuple. Il n'auroit pas été le premier cultivateur des côteaux, qui, pour prix de ses soins, eût montré sa nudité.

Il en est de même d'un pauvre voyageur qui se hisse dans un vaisseau, ou qui court la poste à travers les royaumes les plus policés du globe, pour s'avancer dans la recherche des connoissances & des perfections.

On peut en acquérir en courant les mers & la

poste dans cette vue; mais c'est mettre à la loterie. En supposant qu'on obtienne ainsi des connoissances utiles & des perfections réelles, il faut encore savoir se servir de ce fonds acquis avec précaution & avec économie, pour le faire tourner à profit. Malheureusement les chances vont ordinairement au revers & pour l'acquisition & pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme pourroit vivre tout aussi content dans son pays, sans connoissances & sans perfections étrangères, surtout si on n'y avoit pas absolument besoin des unes & des autres. Je tombe en défaillance quand j'observe tous les pas que fait un voyageur curieux, pour jeter les yeux sur des spectacles & des découvertes qu'il auroit pu voir chez lui. Eh! pourquoi tant de peines & de fatigues, disent en duo Don Quichotte & Sancho-Pança? Le siècle est si éclairé, qu'à peine il y a quelque pays, ou quelque coin dans l'Europe, dont les rayons ne soient pas traversés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connoissances ressemblent à la musique dans les rues des villes d'Italie; on participe *gratis* à ses agrémens. Mais il n'y a pas de nation sous le ciel, & Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage, Dieu est témoin que je parle sans ostentation; il n'y a pas, dis-je, une nation sous le ciel qui soit plus féconde dans les genres variés de la

littérature..... où l'on fête plus les ſciences..... où on puiſſe les acquérir avec plus de ſûreté..... où les arts ſoient plus encouragés & plutôt portés à leur perfection..... où la nature ſoit plus approfondie..... où le génie ſoit mieux ſoutenu par la variété des eſprits & des caractères..... Où allez-vous donc, mes chers compatriotes ?

Nous ? dirent-ils, nous ne faiſons que regarder cette chaiſe. Votre très-humble ſerviteur, leur dis-je en ſautant dehors & en ôtant mon chapeau. L'un d'eux, qui étoit un voyageur curieux, me dit qu'ils avoient envie de ſavoir d'où venoit ce mouvement qu'ils avoient remarqué dans la chaiſe. C'étoit, comme vous voyez, l'agitation d'un homme qui écrivoit une préface..... Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre qui étoit un voyageur ſimple, d'une préface écrite dans une déſobligeante..... Elle auroit peut-être été plus chaudement faite, lui dis-je, dans un vis-à-vis.....

Mais un Anglois ne voyage pas pour voir des Anglois..... Je me retirai dans ma chambre.



CHAPITRE VIII.

UN PRÊTÉ POUR UN RENDU.

JE marchois dans le long corridor; il me sembloit qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissoit le passage : c'étoit effectivement M. Dessein, qui, étant revenu de vêpres, me suivoit complaisamment, le chapeau sous le bras, pour me faire souvenir que je l'avois demandé. La préface que je venois de faire dans la désobligeante, m'avoit dégoûté de cette espèce de voiture, & M. Dessein ne m'en parla que par un haussement d'épaules, qui vouloit dire qu'elle ne me convenoit pas. Je jugeai aussitôt qu'elle appartenoit à quelque voyageur idiot, qui l'avoit laissée à la probité de M. Dessein, pour en tirer ce qu'il pourroit. Il y avoit quatre mois qu'elle étoit dans le coin de la cour; c'étoit le point marqué où, après avoir fait son tour d'Europe, elle avoit dû revenir. Lorsqu'elle en partit, elle n'avoit pu sortir de la cour sans être raccommodée; elle s'étoit depuis brisée deux fois sur le Mont-Cenis. Toutes ces aventures ne l'avoient pas améliorée, & son repos oisif dans le coin de la cour de M. Dessein, ne lui avoit pas été favorable. Elle ne valoit pas

beaucoup, mais encore valoit-elle quelque chose... Peut-être étoit-elle à quelque personne brouillée avec la fortune..... Et quand quelques paroles peuvent soulager la misère, je déteste l'homme qui en est avare.....

Je dis à M. Dessein, en appuyant le bout de mes doigts sur sa poitrine : en vérité, si j'étois à votre place, je me piquerois d'honneur pour me défaire de cette désobligeante ; elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

Mon Dieu! monsieur, dit M. Dessein, je n'y ai aucun intérêt....... Excepté, dis-je, l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit, M. Dessein, prennent dans leurs propres sensations..... Je suis persuadé qu'un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui-même...... Mais, M. Dessein, je vous connois aussi bien que si je vous avois vu toute ma vie...... Vous vous déguisez inutilement ; je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine..... Vous souffrez autant que la machine.....

J'ai toujours observé, lorsqu'il y a de l'aigre-doux dans un compliment, qu'un Anglois est en doute s'il se fâchera, ou non. Un François n'est jamais embarrassé. M. Dessein me salua. Ce que vous me dites est bien vrai, monsieur, dit-il, mais je ne ferois dans ce cas-là que changer d'inquié-

tude & avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher monſieur, ſi je vous vendois une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurois à ſouffrir de la mauvaiſe opinion que j'aurois donnée de moi à un homme d'honneur, & de m'y être expoſé vis-à-vis d'un homme d'eſprit.

La doſe étoit exactement peſée au poids que j'avois preſcrit; il fallut que je la priſſe.... Je rendis à M. Deſſein ſon ſalut, &, ſans parler davantage de cas de conſcience, nous marchâmes vers ſa remiſe, pour voir ſon magaſin de chaiſes.

CHAPITRE IX.

DANS LA RUE A CALAIS.

LE globe que nous habitons eſt apparemment une eſpèce de monde querelleur. Comment, ſans cela, l'acheteur d'une auſſi petite choſe qu'une mauvaiſe chaiſe de poſte, pourroit-il ſortir dans la rue avec celui qui veut la vendre dans des diſpoſitions pareilles à celles où j'étois? Il ne devoit tout au plus être queſtion que d'en régler le prix, & je me trouvois dans la même poſition d'eſprit; je regardois mon marchand de chaiſes avec les

mêmes yeux de colère, que si j'avois été en chemin pour aller au coin de Hyde-Parc me battre en duel avec lui. Je ne savois pas trop bien manier l'épée, & je ne me croyois pas capable de mesurer la mienne avec celle de M. Dessein..... mais cela n'empêchoit pas que je ne sentisse en moi les mouvemens dont on est agité dans cette espèce de situation..... Je regardois M. Dessein avec des yeux perçans..... Je les jetois sur lui en profil.... ensuite en face..... Il me sembloit un Juif.... un Turc.... Sa perruque me déplaisoit..... J'implorois tous mes dieux, pour qu'ils le maudissent..... Je le souhaitois à tous les diables.....

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions pour une bagatelle? Qu'est-ce que c'est que trois ou quatre louis qu'il peut me faire payer de trop?... Passion basse! me dis-je, en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change subitement de façon de penser..... Passion basse, vile!..... tu fais la guerre aux humains : ils devroient être en garde contre toi..... Dieu m'en préserve, s'écria-t-elle, en mettant la main sur son front..... & je vis, en me retournant, la dame que le moine avoit abordée dans la cour..... Elle nous avoit suivis sans que nous nous en fussions apperçus. Dieu vous conserve! lui dis-je, en lui offrant mon bras..... Elle avoit des gants de soie noire,

noire, qui étoient ouverts au bout des pouces & des doigts.... Elle accepta mon bras sans façon, & je la conduisis à la porte de la remise.

M. Dessein dit plus de cinquante fois : le diable emporte les clefs !.... Il ne trouvoit pas la bonne. Nous étions aussi impatiens que lui, de voir cette porte ouverte; & nous étions si attentifs à l'obstacle, que je pris la main de la dame sans presque m'en appercevoir. La clef ne se trouva point, & M. Dessein nous laissa ensemble, la main de la dame dans la mienne, & le visage tourné vers la porte de la remise, en nous disant qu'il seroit de retour dans cinq ou six minutes.

Un colloque de cinq ou six minutes dans une pareille situation, fait plus d'effet que s'il duroit cinq ou six siècles le visage tourné vers la rue. Ce que l'on se dit, dans ce dernier cas, ne vient ordinairement que des accidens qui arrivent au dehors..... Mais quand les yeux ne sont point distraits, & qu'ils se portent sur un point fixe, le sujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes..... Je sentis l'importance de la situation..... Un moment de silence après le départ de M. Dessein y eût été fatal..... La dame se seroit infailliblement retournée..... Je commençai la conversation sur le champ.

Je n'écris pas pour excuser les foiblesses de mon cœur....... Un voyageur doit être fidèle dans ses

récits.... Je vais donc décrire toutes les tentations que j'éprouvai dans cette occaſion.... On me dira peut-être que je les décris avec trop de ſimplicité..... Pourquoi mettrois-je du fard à ce qui n'en a point eu?

CHAPITRE X.

LA PORTE DE LA REMISE A CALAIS

J'AI dit que je ne voulois pas ſortir de la déſobligeante, parce que je voyois le moine en conférence avec une dame qui venoit d'arriver, & j'ai dit le vrai.... Cependant je n'ai pas dit tout le vrai; l'air, la figure de la dame me retenoient autant que lui. Je ſoupçonnois qu'il lui rendoit compte de ce qui s'étoit paſſé entre nous..... Cela m'humilioit.... J'aurois ſouhaité que le moine eût été dans ſon couvent.

Lorſque le cœur devance le jugement, il épargne au jugement bien des peines... Le mien m'aſſura qu'elle étoit d'une bauté d'Ange.... La beauté mérite qu'on y faſſe attention...... Mais un objet fait oublier l'autre.... Je tirai le rideau de taffetas, j'écrivis ma préface; & la dame & ſa beauté s'évanouirent: je ne ſongeai plus à elle.

Mais l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur moi,

revint auſſitôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc & en même tems réſervé, avec lequel elle me donna le bras, me parut une preuve d'éducation & de bon-ſens. Je ſentois, en la conduiſant, je ne ſais quelle douceur autour d'elle, qui répandoit la tranquillité dans tous mes eſprits.

Bon Dieu, me diſois-je, avec quel plaiſir on meneroit une pareille créature avec ſoi autour du monde!

Je n'avois pas encore vu ſon viſage....., mais qu'importe? Son portrait étoit achevé avant d'arriver à la remiſe. L'imagination m'avoit peint toute ſa tête, & ſe plaiſoit à me faire croire qu'elle étoit auſſi bien une déeſſe que ſi je l'euſſe retirée du fond du Tibre... O magicienne! tu es ſéduite, & tu n'es toi-même qu'une friponne ſéduiſante... Tu nous trompes ſept fois par jour avec tes portraits agréables, tes images riantes...; cependant tu les fais avec tant de graces, ils ſont ſi charmans..., tes peintures ſont ſi brillantes, qu'on a du regret de rompre avec toi.

Lorſque nous fûmes près de la porte de la remiſe, elle ôta ſa main de devant ſon viſage, & ſe laiſſa voir.... C'étoit une figure à-peu-près de vingt-ſix ans..., une brune claire, piquante, ſans rouge, ſans poudre, & accommodée le plus ſimplement. A l'examiner en détail, ce n'étoit pas une beauté; mais ſes attraits, dans la ſituation

d'esprit où je me trouvois, m'attachoient plus qu'une beauté éblouissante.... Sa physionomie intéressoit..., elle avoit l'air d'une veuve qui avoit surmonté les fortes impressions de la douleur, & qui commençoit à se réconcilier avec sa perte : mais mille autres revers de la fortune avoient pu tracer les mêmes lignes sur son visage.... J'aurois voulu savoir ses malheurs..., & si le ton qui régnoit dans les conversations du tems d'Esdras, eût été à la mode en celui-ci, je lui aurois dit : Qu'avez-vous ? pourquoi cet air inquiet ? qu'est-ce qui vous chagrine ? d'où vous vient ce trouble d'esprit ? .... En un mot, je me sentis de la bienveillance pour elle, & je pris la résolution de lui faire ma cour d'une manière ou d'autre..., enfin, de lui offrir mes services.

Voilà de quoi je fus tenté, & j'étois disposé à céder à mes tentations, & à les satisfaire. Qu'on juge où cela pouvoit me conduire ! Nous étions seuls ; elle avoit sa main dans la mienne, & nous avions le visage tourné vers la remise, & beaucoup plus près de la porte que la nécessité ne l'exigeoit.



CHAPITRE XI.

Tout se passe en conversation.

Belle dame, lui dis-je, en élevant légèrement sa main, voici un de ces évènemens qu'amène la capricieuse fortune. Nous sommes probablement de différens coins du globe; nous ne nous sommes jamais vus, & elle nous place d'abord ensemble d'une manière si cordiale, que l'amitié en pourroit à peine faire autant après un mois de la liaison la plus intime.... « Et votre réflexion sur » ce point, monsieur, fait voir combien l'aventure » vous a embarrassé.... »

Je sentis tout mon idiotisme. A quel propos, en effet, parler des circonstances d'une situation ou l'on se trouve, quand elle est telle qu'on l'a souhaitée? Vous remerciez la fortune, continua-t-elle, vous avez raison.... Le cœur le savoit, & le cœur étoit content. Il n'y avoit qu'un philosophe Anglois qui pût en avertir une cruelle, afin de lui faire changer de manière de penser....

En disant cela, elle dégagea sa main avec un coup-d'œil qui me parut un commentaire suffisant sur le texte.

Je l'avoue, j'éprouvai une peine qu'une cause, peut-être plus digne, ne m'auroit pas fait ressen-

tir.... La perte de sa main me mortifioit, & la manière dont je l'avois perdue ne portoit point de baume sur la blessure.... Je sentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le désagrément que cause une sotte infériorité.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané; un cœur vraiment féminin n'en jouit pas long-tems. Cinq ou six secondes changèrent la scène : elle ne m'avoit pas tout dit; elle appuya sa main sur mon bras pour achever, & je me remis, sans savoir comment, dans ma première situation.....

J'attendois qu'elle me parlât....., elle n'avoit rien à ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la conversation. La morale & l'esprit de la sienne m'avoient fait voir que je n'avois pas bien saisi son caractère. Elle tourna son visage vers moi, & je m'apperçus que le feu qui l'avoit coloré pendant qu'elle me parloit, s'étoit évanoui...., ses muscles s'étoient relâchés, & je revis ce même air de peine qui m'avoit d'abord intéressé en sa faveur. Qu'il étoit triste de voir cet esprit fin & délicat en proie à la douleur! Je la plaignis de toute mon ame. Ce que je vais dire va peut-être paroître ridicule à un cœur insensible..... Mais, en vérité, j'aurois pu en ce moment la prendre & la serrer dans mes bras, quoique dans la rue, sans en rougir.

Mes doigts ferroient les fiens, & le battement de mes artères qui s'y faifoient fentir, lui apprit ce qui fe paffoit en moi..... Elle baiffa les yeux.... Un moment de filence s'enfuivit.

Je craignis d'avoir fait, dans cet intervalle, quelques légers efforts pour ferrer davantage fa main; car j'éprouvai une fenfation plus fubtile dans la mienne..... Ce n'eft pas qu'elle voulût la retirer.... Non.... Mais la penfée auroit pu lui en venir, & je l'aurois infailliblement perdue une feconde fois, fi l'inftinct, plus que la raifon, ne m'eût fuggéré fort à propos une dernière reffource dans ces fortes de périls..... Je tins alors fa main fi légèrement, qu'il fembloit que j'étois fur le point de lui rendre fa liberté de mon propre gré; & c'eft ainfi qu'elle me la laiffa. Elle étoit encore dans la mienne, lorfque je vis M. Deffein qui revenoit avec les clefs. Je tombai alors dans une inquiétude terrible; l'idée du moine me revint, & je craignois qu'il n'eût donné de moi de mauvaifes impreffions à la dame, en lui contant mon hiftoire : j'étois fort embarraffé de favoir comment je les effacerois.



CHAPITRE XII.

LA TABATIÈRE A CALAIS.

ON ne parle pas si-tôt d'un loup, dit-on, que..., il faut qu'il en soit de même quand on n'y fait seulement que penser ; & il faut apparemment aussi que ce proverbe s'applique à d'autres êtres qu'aux loups....

Le bon vieillard de moine étoit effectivement à quatre pas de nous, lorsque je me rappelois ce qui s'étoit passé entre lui & moi...... Il avançoit d'un pas timide, dans la crainte, sans doute, de se rendre importun.... Il approche enfin d'un air libre..., il avoit sa tabatière à la main, & il me la présenta ouverte avec beaucoup de franchise. — Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatière d'écaille, que je mis dans sa main...... Il est excellent, dit-il. Hé bien ! lui dis-je, faites-moi donc la grace de garder le tabac & la tabatière..... Je vous prie, lorsque vous en prendrez une prise, de vous souvenir que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement..., mais qui ne vous vouloit point de mal.

Le pauvre moine devint rouge comme de l'écar-

late.... Mon Dieu, dit-il, en ſerrant ſes mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été bruſque à mon égard....

Oh ! pour cela, dit la dame, je crois qu'il en eſt incapable....

Je rougis à mon tour...... Et quelle en fut la cauſe ? Je la laiſſe à deviner à ceux qui ont du ſentiment....

Padonnez-moi, madame, je l'ai traité rudement & ſans ſujet.....

Cela eſt impoſſible, dit-elle.... Oui, s'écria le moine avec une vivacité qui lui paroiſſoit étrangère..., ç'a été ma faute & l'indiſcrétion de mon zèle.... La dame dit que cela ne pouvoit pas être, & je m'unis à elle pour ſoutenir qu'il étoit impoſſible qu'un homme auſſi honnête que lui pût offenſer qui que ce ſoit.

J'ignorois, avant ce moment, qu'une diſpute pût cauſer une irritation auſſi douce & auſſi agréable dans toutes les parties ſenſitives de notre exiſtence. Nous reſtâmes dans le ſilence..., & nous y reſtâmes ſans éprouver cette peine ridicule que l'on reſſent, pour l'ordinaire, dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes ſans dire mot....

Le moine, pendant cet intervalle, frottoit une tabatière de corne ſur la manche de ſon froc..... Dès qu'il lui eut donné un peu de luſtre, il fit

une profonde inclination, & me dit qu'il ne ſavoit pas ſi c'étoit la foibleſſe ou la bonté de nos cœurs qui nous avoit engagés dans cette conteſtation..... Quoi qu'il en ſoit, monſieur, je vous prie de faire un échange de boîtes.... Il me préſenta la ſienne d'un air gai, baiſa la mienne, la mit dans ſon ſein..., & s'en alla ſans rien dire....

Ah!.... je conſerve ſa boîte...., elle vient au ſecours de ma religion, pour aider mon eſprit à s'élever au-deſſus des choſes terreſtres.... Je la porte toujours ſur moi....., elle me fait ſouvenir de la douceur & de la modération de celui qui la poſſédoit, & je tâche de le prendre pour modèle dans tous les embarras de ce monde. Il en avoit eſſuyé beaucoup. Son hiſtoire, qu'on m'a racontée depuis, étoit un tiſſu de peines & de déſagrémens; il les avoit ſupportés juſqu'à l'âge de quarante-cinq ans: mais alors, accablé par le chagrin qu'il reſſentit des ingratitudes qu'il eſſuya, & par les revers qui lui étoient arrivés dans une tendre paſſion, il abandonna & le monde & le beau ſexe, & ſe retira dans le ſanctuaire, ou plutôt en lui-même.

Je ſens un poids ſur mes eſprits, lorſque je ſonge qu'en repaſſant par Calais, on me dit que le P. Laurent étoit mort depuis quelques mois. Il étoit enterré dans un petit cimetière, à deux lieues de la ville...., je voulus aller viſiter ſon tom-

beau.... Assis près de sa tombe..., tirant de ma poche sa petite boîte de corne..., & arrachant quelques orties qui n'avoient que faire de croître dans ce lieu sacré..., toute cette scène frappa tellement mes sens, que je versai un torrent de larmes.... Quelle foiblesse? Hé! oui....., je suis aussi foible qu'une femme....., je prie cependant mes lecteurs de me plaindre, plutôt que de rire de ma tendresse pour le P. Laurent.

CHAPITRE XIII.

VICTOIRE.

JE n'avois point encore lâché la main de la dame.... Il eût même été peu décent, selon moi, de la lâcher sans la baiser, & je m'y hasardai..... O ciel! quel étrange effet! que la nature a des nuances délicates, pour animer la beauté modeste!....

Les deux voyageurs qui m'avoient parlé dans la cour, vinrent à passer dans ce moment critique, & s'imaginèrent, pour le moins, que nous étions le mari & la femme. Le voyageur curieux s'approcha, & nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin.... Je lui dis que je ne pouvois répondre que pour moi-même...; la dame ajouta qu'elle alloit à Amiens. Nous y dînâmes

hier, dit le voyageur ſimple. Vous traverſerez cette ville, me dit l'autre, en allant à Paris. J'allois lui faire mille remercîmens de m'avoir appris qu'Amiens étoit ſur la route..., mais je tirai de ma poche la petite boîte de corne de mon pauvre moine, pour prendre une priſe de tabac.... Je les ſaluai d'un air tranquille, & leur ſouhaitai un bon paſſage à Douvres.... Ils nous laiſsèrent ſeuls.....

Mais, me diſois-je à moi-même, quel mal y auroit-il que j'offriſſe à cette dame affligée la moitié de ma chaiſe?.... Quel grand malheur pourroit-il s'enſuivre?.... Quel malheur? s'écrièrent en foule toutes les paſſions baſſes qui ſe réveillèrent en moi.... Ne voyez-vous pas, diſoit l'avarice, que cela vous obligera de prendre un troiſième cheval, & qu'il vous en coûtera vingt francs de plus?

Vous ne ſavez pas qui elle eſt, diſoit la précaution...; ni les embarras que cette affaire peut vous cauſer, diſoit la lâcheté à mon oreille.

Vous pouvez compter, Yorik, ajoutoit la diſcrétion, que l'on dira que c'eſt votre maîtreſſe, & que Calais a été le lieu de votre rendez-vous.

Comment pourrez-vous, après cela, s'écria l'hypocriſie, montrer votre viſage en public?.... & vous élever, diſoit la puſillanimité, dans l'égliſe?.... au-delà d'un ſimple canonicat?.... ajoutoit l'orgueil.

Mais, répondois-je à tout cela, c'eſt une honnêteté.... Je n'agis guère que par ma première impulſion, & j'écoute ſurtout fort peu les raiſonnemens qui contribuent à endurcir le cœur.... Je me tournai précipitamment vers la dame....

Elle n'étoit déjà plus là,.... Elle étoit partie, ſans que je m'en apperçuſſe, pendant que cette cauſe ſe plaidoit; & avant que je l'euſſe gagnée, elle avoit déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle, pour lui faire ma propoſition le mieux qu'il me ſeroit poſſible..., mais elle marchoit la joue appuyée ſur ſa main, les yeux fixés en terre, & du pas lent & meſuré d'une perſonne qui penſe.... J'en fus frappé, & je m'arrêtai. Elle ſe fait apparemment le même procès que je me ſuis fait, me dis-je. Que le ciel vienne à ſon ſecours! Elle a probablement quelque marâtre entichée de pruderie; quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à conſulter ſur ce pas gliſſant...., & elle s'aviſe comme je me ſuis aviſé... Gardons-nous, me dis-je, de l'interrompre & de la prendre par ſurpriſe.... Je m'en retournai doucement en arrière, & fis deux ou trois tours devant la porte de la remiſe.

CHAPITRE XIV.

DÉCOUVERTE.

LA première fois que je l'avois vue, l'imagination m'avoit prêté ses yeux : je l'avois trouvée charmante. L'imagination inspire aussi de la confiance, & je crus facilement qu'elle étoit au rang des êtres les plus aimables... Je me figurai ensuite qu'elle étoit veuve & dans l'affliction...., & je m'arrêtai à toutes ces idées. Cette situation me plaisoit..., elle seroit restée avec moi jusqu'à minuit, que je m'en serois tenu à ce systême ; c'est ainsi que je l'aurois toujours considérée.

Mais le moment peut-être de nous séparer, n'étoit pas éloigné, & elle n'avoit pas fait vingt pas, que je desirai de savoir plus de particularités.... L'idée d'une plus grande séparation vint me saisir & m'alarmer...; il pouvoit se faire que je ne la reverrois plus.... Le cœur veut épargner autant qu'il peut, &, dans ce malheur, je voulois au moins des traces, sur lesquelles mes souhaits pourroient la rejoindre, si je ne la voyois plus moi-même : en un mot, je voulois savoir son nom..., le nom de sa famille, son état..... Je savois l'endroit où elle alloit..., je voulois savoir encore d'où

Elle venoit. Mais comment parvenir à toutes ces connoissances? Cent petites délicatesses s'y opposoient. Je formai vingt plans différens....., je ne pouvois pas lui faire de questions directes....., la chose du moins me paroissoit impossible.

Un petit officier François, de fort bon air, qui venoit en dansant au bruit d'une ariette qu'il fredonnoit, me fit voir que ce qui me sembloit si difficile, étoit la chose du monde la plus aisée. Il se trouva entre la dame & moi au moment qu'elle revenoit à la porte de la remise.... Il m'aborda, &, à peine m'avoit-il parlé, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le présenter à la dame..... Je n'avois pas été présenté moi-même... Il se retourna aussitôt, & se présenta sans moi. Vous venez de Paris, apparemment, lui dit-il, madame? Non; mais je vais, dit-elle, prendre cette route. Vous n'êtes pas de Londres? Elle répondit que non. Ah! madame vient de Flandres? Apparemment que vous êtes Flamande? La dame répondit oui... De Lille, peut-être?... Non..... Ni d'Arras? ni de Cambrai? ni de Gand? ni de Valenciennes? ni de Bruxelles?...... La dame dit qu'elle étoit de Bruxelles.

Oh! oh! j'ai eu l'honneur d'assister au bombardement de cette ville, il y faisoit chaud....... Il faut l'avouer, cette place étoit admirablement bien située pour cela..... Je m'en souviens; elle étoit

remplie de nobleſſe, quand les Impériaux en furent chaſſés par les François...... La dame lui fit une légère inclination de tête...... Il lui raconta la part qu'il avoit eue au ſuccès de cette affaire....., la pria de lui faire l'honneur de lui dire ſon nom... Et madame, ſans doute, a ſon mari, dit-il, en regardant par-deſſus ſon épaule, & faiſant deux pas en arrière?.... Je vous joins, s'écria-t-il...., & ſans attendre de réponſe, il s'en alla, en ſautant, joindre ſes camarades.

Je le conſidérai avec des yeux attentifs........ Apparemment, me dis-je, d'un ton de reproche, que je n'ai pas aſſez médité les importantes leçons de la civilité qu'on a miſes dans les mains de mon enfance; car je n'en pourrois pas faire autant.

CHAPITRE XV.

UN AUTRE EN PROFITEROIT.

M. DESSEIN s'étoit arrêté à cauſer à quelque diſtance, & il arriva avec la clef de la remiſe à la main, & nous ouvrit les grands battans de ſon magaſin de chaiſes.

Le premier objet qui me donna dans l'œil, fut une autre guenille de déſobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avoit plu une heure auparavant, mais

mais qui, depuis, avoit excité en moi une sensation si désagréable....... Il me sembloit qu'il n'y avoit qu'un rustre, un homme insociable, qui eût pu imaginer une telle machine, & je pensois à-peu-près de même de ceux qui s'en servoient.

J'observai qu'elle causoit autant de répugnance à la dame qu'à moi...... M. Dessein s'en apperçut, & il nous mena vers deux chaises, qui devinrent tout de suite l'objet de ses éloges. Milord B........, dit-il, les avoit achetées pour faire le grand tour....., mais elles n'ont pas été plus loin que Paris....., cela vaut du neuf...... M. Dessein, elles sont trop bonnes....., & je passai à une autre qui étoit derrière, & qui me parut me convenir....... J'entrai sur le champ en négociation du prix....... Cependant, dis-je, en ouvrant la portière & en montant dedans, il me semble qu'on auroit bien de la peine à y tenir deux....... Ayez la bonté, madame, dit M. Dessein, en lui offrant son bras, d'y monter aussi...... La dame hésita une demi-seconde......., & s'y plaça....., & M. Dessein, à qui un domestique faisoit signe qu'il vouloit lui parler, ferma par inadvertance, sans doute, la portière sur nous, & nous laissa.

CHAPITRE XVI.

AVEU.

VOILA qui eſt plaiſant, dit la dame en ſouriant; c'eſt la ſeconde fois que, par des haſards fort indifférens, on nous laiſſe enſemble : cela eſt comique.

Il ne manque du moins, pour le rendre tel, lui dis-je, que l'uſage comique que la galanterie françoiſe voudroit faire de cette aventure....... Faire l'amour dans le premier moment....., offrir ſa perſonne au ſecond......

C'eſt-là leur fort, répondit la dame.

On le ſuppoſe, au moins......, & je ne ſais trop comment cela eſt arrivé.....; mais ils ont acquis la réputation de mieux faire l'amour que tous les autres hommes...... Reſte à ſavoir s'ils ont plus d'aptitude à ſaiſir le moment favorable..... Pour moi, je les crois très-mal-adroits....., & qu'ils exercent plus que d'autres la patience de Cupidon......

Quoi! vous croiriez qu'ils ſongent à faire l'amour par ſentiment?

C'eſt comme ſi je prétendois qu'on pourroit faire un bel habit avec des morceaux de reſte & de toutes

couleurs......., ou qu'on peut faire réellement l'amour tout d'un coup & à la première rencontre, en disant seulement qu'on le fait...... Ils ne font tout au plus que proposer & la chose & eux-mêmes, avec le pour & le contre, à l'examen d'un esprit solide & qui n'est point animé......

La dame m'écoutoit comme si elle s'attendoit à quelque chose de plus......

Considérez donc, madame, lui dis-je en posant ma main sur la sienne......

Que les personnes graves détestent l'amour, à cause du nom.

Les intéressées le haïssent, parce qu'elles donnent la préférence à autre chose.

Les hypocrites paroissent l'avoir en horreur, en feignant de n'aspirer qu'aux choses célestes.

Le vrai de tout cela, c'est que nous sommes beaucoup plus effrayés que blessés par cette passion... Un homme qui ne prononceroit le mot d'amour qu'après une heure ou deux de silence, paroîtroit tout-à-fait extraordinaire...... Ah! quel homme! qu'il est gauche! Cependant, admirez ma simplicité! Il me semble qu'une suite de petites attentions tranquilles......., qui se montreroient de façon à ne pas alarmer, & ne feroient pourtant pas assez vagues pour être méprisées, un tendre regard de tems en tems, mais peu ou même point du tout de discours à ce sujet....., il me semble...,

oui, la nature s'en mêleroit & façonneroit tout cela comme elle l'entend......

Hé bien! dit la dame en rougiſſant, je crois que vous n'avez point ceſſé de me faire l'amour, depuis que nous ſommes enſemble......

CHAPITRE XVII.

Le malheur et le bonheur.

LE retour de M. Deſſein marqua le malheur. Il ouvrit la portière, & dit à la dame, que M. le comte de L...., ſon frère, venoit d'arriver..... Je ſouhaitois certainement tout le bien poſſible à la belle : mais j'avouerai que cet évènement attriſta mon cœur; je ne lui cachai pas la peine qu'il me faiſoit...... En vérité, madame, il eſt fatal à une propoſition que j'allois vous faire...... Je......

Il eſt inutile, dit-elle, en m'interrompant & en mettant une de ſes mains ſur les deux miennes, de m'expliquer votre projet. Il eſt rare, mon bon monſieur, qu'un homme ait quelque propoſition à faire à une femme, ſans qu'elle en ait le preſſentiment......

Oui, la nature, dis-je, l'arme de ce preſſentiment, pour la garantir du piège......

Mais, dit-elle en me fixant, eſt-ce que j'aurois

eu quelque chose à craindre? Je ne puis le croire: &, à vous parler franchement, j'étois déterminée à accepter votre proposition, si vous me l'eussiez faite....... Elle se tut un moment...... Je suis persuadée, reprit-elle, que vous m'auriez disposée à vous raconter une histoire qui, de tout ce qui auroit pu nous arriver dans le voyage, auroit rendu la compassion la chose la plus dangereuse........

Et me disant cela, elle me tendit la main..... Je la baisai deux fois, & elle descendit de la chaise, en me disant adieu avec un regard mêlé de sensibilité & de douceur.

CHAPITRE XVIII.

LA MANIÈRE DE VOIR.

ELLE ne m'eut pas si-tôt quitté, que je commençai à m'ennuyer. Je sentis que les momens étoient plus longs, & je n'ai peut-être jamais fait un marché de douze guinées aussi promptement dans toute ma vie, que celui de ma chaise. Je donnai ordre qu'on m'amenât des chevaux de poste, & je dirigeai mes pas vers l'hôtellerie.

Ciel! dis-je en entendant cinq heures sonner, & en faisant réflexion qu'il n'y avoit que deux heures que j'étois à Calais, quel volume d'aven-

tures cet inftant fi court ne pourroit-il pas produire? Quel fujet pour un homme qui s'intéreffe à tout, & ne laiffe rien échapper de ce que le tems & le hafard lui préfentent continuellement.

Je ne fais fi cet ouvrage aura jamais quelque utilité; peut-être qu'un autre réuffira mieux : mais qu'importe? c'eft un effai que je fais fur la nature humaine....., il ne me coûte que mon travail. Cette expérience me fait plaifir; elle anime la circulation de mon fang, diffipe les humeurs fombres, éclaire mon jugement & ma raifon; c'eft affez....., je fuis trop payé.

Je plains l'homme qui, voyageant de Dan à Bersheba (1), peut s'écrier : tout eft trifte! Oui, fans doute, le monde entier eft ftérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il préfente; mais, me difois-je à moi-même en frottant gaiement mes mains l'une contre l'autre, je ferois au milieu d'un défert, que je trouverois de quoi m'affecter..., Un doux myrte, un trifte cyprès, m'attireroient fous leur feuillage...... je les bénirois de l'ombrage bienfaifant qu'ils m'offriroient...... je graverois mon nom fur leur écorce; je leur dirois : vous êtes les arbres les plus agréables de tout le défert. Je gémirois avec eux en voyant leurs feuilles

---

(1) Villes qui étoient fituées aux deux extrémités de la Judée.

desſécher & tomber, & ma joie ſe mêleroit à la leur, quand le retour de la belle ſaiſon les couronneroit d'une riante verdure.

Le ſavant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, & ainſi de ſuite : le ſavant Smelfungus avoit la jauniſſe. Accablé d'une humeur ſombre, tous les objets qui ſe préſentèrent à ſes yeux, lui parurent décolorés & défigurés...... Il nous a donné la relation de ſes voyages : ce n'eſt qu'un triſte détail de ſes pitoyables ſenſations.

Je rencontrai Smelfungus ſous le grand portique de Panthéon...... il en ſortoit........ Eh bien! que dites-vous de ce ſuperbe édifice? lui dis-je. Moi? Ce n'eſt qu'un vaſte cirque pour un combat de coqs...... Je voudrois, lui dis-je, que vous n'euſſiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis..... J'avois appris, en paſſant à Florence, qu'il avoit fort maltraité la déeſſe, parce qu'il la regardoit comme la beauté la plus proſtituée du pays.

Smelfungus revenoit de ſes voyages, & je le rencontrai encore à Turin...... Il n'eut que de triſtes aventures ſur la terre & ſur l'onde à me raconter. Il n'avoit vu que des gens qui s'entremangent, comme les antropophages......, il avoit été écorché vif, & plus maltraité que Saint-Barthélemy, dans toutes les auberges où il étoit entré.

Oh! je veux le publier dans tout l'univers,

s'écria-t-il. Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller voir votre médecin.

Mundungus, homme dont les richesses étoient immenses, se dit un jour : allons, faisons le grand tour. Il va de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin....., & Mundungus, à son retour, n'avoit pas retenu une seule anecdote agréable........ Il ne disoit pas une seule chose qui eût du bon-sens & de la liaison. Il avoit parcouru les grandes routes, sans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compassion ne le détournât de son chemin.

Que la paix soit avec eux, s'ils peuvent la trouver! Mais le ciel, s'il étoit possible d'y atteindre avec de pareilles humeurs, n'auroit point d'objets qui pussent fixer & amollir la dureté de leurs cœurs........ Les doux esprits, sur les aîles de l'amour, viendroient se réjouir de leur arrivée; ils n'entendroient autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement & de bonheur...... O mes chers lecteurs! les ames de Smelfungus & de Mundungus......, je les plains......, elles n'ont point apporté de sensibilité....., les douces sensations ne les affectent jamais..... Smelfungus, Mundungus, seroient placés dans la demeure la plus heureuse du ciel....., les ames de Smelfungus & de Mundungus s'y croiroient malheureuses, & gémiroient pendant toute l'éternité.

CHAPITRE XIX.

MONTREUIL.

MON porte-manteau étoit tombé une fois de derrière la chaise; j'avois été obligé de descendre deux fois par la pluie, & je m'étois mis une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux, pour aider le postillon à l'attacher...... Je ne savois ce qui causoit un dérangement si fréquent. J'arrive à Montreuil, & l'hôte me demande si je n'ai pas besoin d'un domestique. A ce mot, je devine que c'est le défaut d'un domestique qui est cause que mon porte-manteau se dérange si souvent.

Un domestique? dis-je : oui j'en ai bien besoin; il m'en faut un. Monsieur, dit l'hôte, c'est qu'il y a ici près un jeune homme qui seroit charmé d'avoir l'honneur de servir un Anglois. Et pourquoi plutôt un Anglois qu'un autre? Ils sont si généreux! répond l'hôte. Bon! dis-je en moi-même, je gage que ceci me coûtera vingt sols de plus ce soir...... C'est qu'ils ont de quoi faire les généreux, ajouta-t-il. Courage! me disois-je, autres vingt sols à noter. Pas plus tard qu'hier au soir, continua-t-il, un milord Anglois offrit un écu à la fille...... Tant-pis pour mademoiselle Jeanneton, dis-je.

Mademoiselle Jeanneton étoit fille de l'hôte; & l'hôte s'imaginant que je n'entendois pas bien le françois, se hasarda à m'en donner une leçon. Ce n'est pas tant-pis que vous auriez dû dire, monsieur, c'est tant-mieux. C'est toujours tant-mieux, quand il y a quelque chose à gagner; tant-pis, quand il n'y a rien.

Oh! cela revient au même, lui dis-je. Pardonnez-moi, monsieur, dit l'hôte; cela est bien différent.

Ces deux expressions, tant pis & tant mieux, sont les plus grands pivots de presque toutes les conversations françoises, & il est bon d'avertir qu'un étranger qui va à Paris, feroit bien de s'instruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur usage.

Un jeune marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre ambassadeur, s'il étoit M. Hume le poëte: non, dit M. Hume tranquillement. Tant-pis, répond le marquis.

C'est M. Hume l'historien, dit un autre. Ah! tant-mieux, dit le marquis. Et M. Hume, dont le cœur, comme on sait, est excellent, remercia le marquis pour son tant-pis & pour son tant-mieux.

L'hôte après sa leçon, appela Lafleur; c'est ainsi que se nommoit le jeune homme qu'il me proposoit. Je ne puis rien dire de ses talens; mon-

ſieur en jugera mieux que moi : mais pour ſa probité, j'en réponds.

Je ne ſais quel ton il donna à ce qu'il diſoit : mais il me fit faire attention à ce que j'allois faire; & Lafleur, qui attendoit dehors avec cette impatience qu'ont tous les enfans de la nature en certaines occaſions, fit ſon entrée.

CHAPITRE XX.

IL FAUT SAVOIR S'ACCOMMODER DE TOUT.

JE ſuis diſpoſé à penſer favorablement de tout le monde au premier abord, & ſurtout d'un pauvre diable qui vient offrir ſes ſervices à un auſſi pauvre diable que moi : mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance; il m'autoriſe du moins à en avoir. J'en prends plus ou moins, ſelon l'humeur qui me domine, & le cas dont il s'agit. . . . Je puis ajouter auſſi, ſelon le ſexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que Lafleur entra dans la chambre, ſon air ouvert & naturel triompha de la défiance. Je me décidai ſur le champ en ſa faveur, & je l'arrêtai ſans héſiter. La prudence me chuchota que je ne ſavois pas ce qu'il ſavoit faire. Hé bien ! je découvrirai ſes talens à meſure que j'en aurai beſoin. D'ailleurs un François eſt propre à tout.

Cependant la curiosité m'aiguillonna; & quelle fut ma surprise! le pauvre Lafleur ne savoir que battre du tambour, & jouer quelques marches sur le fifre. Je sentis que ma foiblesse n'avoit jamais été insultée plus vivement que dans cette occasion par ma sagesse...

Malgré cela, je résolus de me contenter des talens de Lafleur. Il avoit commencé son entrée dans le monde, par satisfaire le noble desir qui enflamme presque tous ses compatriotes.... Il avoit servi le roi plusieurs années; mais s'étant apperçu que l'honneur d'être tambour n'ouvroit pas les portes de la récompense, ni la carrière de la gloire, il s'étoit retiré sur ses terres, où il vivoit comme il plaisoit à Dieu..., c'est-à-dire, aux dépens de l'air.

Ainsi, me dit la sagesse, vous avez pris un tambour pour vous servir pendant ce voyage? Et pourquoi ne l'aurois-je pas pris? dis-je. Nai-je pas mieux fait que la moitié de notre noblesse qui voyage avec des *lanodors* de laquais qu'elle paye, & qui lui laissent à payer de plus le flûteur, le harpiniste, la clarinette, le diable & tout son train?.... Lorsqu'on peut se débarrasser d'un mauvais marché par une équivoque.., je trouve qu'on n'est pas à plaindre....

Mais, Lafleur, vous savez sans doute faire quelque chose de plus? Oh qu'oui!... Il pou-

voit faire des guêtres, & jouer un peu du violon. Bravo, dit la ſageſſe... Moi, lui dis-je, je joue de la baſſe...., ainſi nous pourrons concerter....

Mais vous ſavez raſer? Vous accommodez un peu une perruque?

J'ai les meilleures diſpoſitions..... C'en eſt aſſez pour le ciel, lui dis-je en l'interrompant, & cela doit me ſuffire....

On ſervit le ſoupé.... Je me mis à table. J'avois d'un côté de ma chaiſe un épagneul anglois, un domeſtique François de l'autre: j'étois auſſi gai qu'on peut l'être.... J'étois content de mon empire.... Et ſi les monarques ſavoient borner leurs deſirs, ils ſeroient auſſi heureux que je l'étois.

CHAPITRE XXI.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LAFLEUR ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, & il ſera ſouvent queſtion de lui. Il eſt bien juſte que j'inſtruiſe un peu mes lecteurs ſur ſon compte; & pourquoi même ne parviendrois-je pas à les intéreſſer en ſa faveur? Je n'ai jamais eu de raiſon de me repentir d'avoir ſuivi les impulſions qui m'avoient déterminé à le prendre: jamais philoſophe n'a eu de domeſtique plus fidèle,

plus attaché, plus véridique. Ses talens de battre du tambour & de faire des guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étoient pas, à la vérité, d'une grande utilité; mais j'en étois bien récompensé par la gaieté perpétuelle de son humeur.... Elle suppléoit à tous les talens qu'il n'avoit pas; elle auroit même, dans mon esprit, effacé ses défauts. Sa figure m'étoit une ressource; j'y trouvois toujours de l'encouragement dans mes embarras, une espèce de fil qui me faisoit sortir des difficultés que je rencontrois..... J'allois dire aussi des siennes; mais il sembloit que rien n'étoit difficile pour lui. La faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue, ne faisoient pas la moindre impression sur sa physionomie; il étoit éternellement le même. Je ne sais si je suis philosophe: Satan, qui se mêle de tout, veut me le persuader; mais si je le suis, je l'avoue, je me suis trouvé bien des fois humilié, en réfléchissant aux obligations que j'avois au caractère philosophique de ce pauvre garçon. Combien de fois son exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une philosophie plus sublime?... Avec tout cela Lafleur étoit un peu fat; mais c'étoit plutôt un mouvement de la nature, que l'effet de l'art. Il n'eut pas demeuré trois jours à Paris, que cette fatuité disparut.... Je voulois apprendre tout cela à mes lecteurs; la chose valoit bien un chapitre.

CHAPITRE XXII.

Ce qui rend vertueux.

J'installai, le lendemain matin, Lafleur dans sa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes six chemises & de ma culotte de soie noire, & je lui donnai la clef de mon porte-manteau. Je lui dis de le bien attacher derrière la chaise, de faire atteler les chevaux, & d'avertir l'hôte de m'apporter son compte.

Ce garçon est heureux, dit l'hôte, en adressant la parole à cinq ou six filles qui entouroient Lafleur, & lui souhaitoient affectueusement un bon voyage; voilà sa fortune faite. J'observois cette petite scène. Lafleur baisoit les mains des filles; ses yeux se mouillèrent, il les essuya trois fois, & trois fois il promit d'apporter des pardons de Rome à toute la bande.

Toute la ville l'aime, me dit l'hôte; on le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil; il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être toujours amoureux.... Bon! dis-je en moi-même, cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte sous mon oreiller, & je faisois moins, en disant cela, l'éloge de Lafleur, que le mien. J'ai toute

ma vie été amoureux d'une princesse ou de quelqu'autre, & je compte bien l'être jusqu'à ma mort. Je suis très-persuadé que si j'étois destiné à faire une action basse, c'est qu'auparavant j'aurois cessé d'aimer, & que je ne la ferois que dans l'intervalle d'une passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces interrègnes, & je me suis toujours apperçu que mon cœur étoit fermé pendant ce tems: il étoit si endurci, qu'il falloit que je fisse un effort sur moi pour soulager un misérable, en lui donnant seulement six sous. Je me hâtois alors de sortir de cet état d'indifférence. Le moment où je me retrouvois ranimé par la tendre passion, étoit le moment où je redevenois généreux & compatissant. J'aurois tout fait, ou pour obliger mes frères, ou par complaisance pour la compagnie dans laquelle je me trouvois. Je n'y mettois qu'une condition, c'est qu'il n'y auroit point eu de crime.... Mais que fais-je en disant tout ceci? Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est pas mon éloge, c'est celui de la passion.



CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

FRAGMENT.

De toutes les villes de la Thrace, celle d'Abdère étoit la plus abandonnée à la débauche; elle étoit plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'est en vain que Démocrite, qui y faisoit son séjour, employoit tous les efforts de l'ironie & de la risée pour l'en tirer; il n'y pouvoit réussir. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les pasquinades, les séditions y régnoient: on n'osoit sortir le jour; c'étoit encore pis la nuit.

Ces horreurs étoient à ce point, lorsqu'on représenta l'Andromède d'Euripide à Abdère; tous les spectateurs en furent charmés: mais de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres sensations de la nature, qu'Euripide avoit peintes dans le discours pathétique de Persée:

O cupidon! roi des dieux & des hommes.

Tout le monde, le lendemain, parloit en vers iambiques; ce discours de Persée faisoit le sujet

de toutes les converſations.... On ne faiſoit que répéter dans chaque maiſon, dans chaque rue :

O cupidon! roi des dieux & des hommes.

Tout retentiſſoit du nom de Cupidon ; le nom de ce dieu mis en refrain flattoit plus que la plus douce mélodie. On n'entendoit de tous côtés, que Cupidon; Cupidon, roi des dieux & des hommes.. Le même feu ſaiſit tout le monde; & toute la ville, comme ſi ſes habitans n'avoient eu qu'un même cœur, ſe livra à l'amour.

Les apothicaires d'Abdère ceſsèrent de vendre de l'ellébore ; les faiſeurs d'armes ne vendirent plus d'inſtrumens de mort ; l'amitié, la vertu, régnèrent par-tout ; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnèrent publiquement le baiſer de paix.... Le ſiècle d'or revint & répandit ſes bienfaits ſur Abdère. Les Abdéritains jouoient des airs tendres ſur le chalumeau ; le beau ſexe quittoit les robes de pourpre, & s'aſſeyoit modeſtement ſur le gazon, pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avoit, dit le Fragment, que la puiſſance d'un Dieu dont l'empire s'étend du ciel à la terre, & juſque dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

CHAPITRE XXIV.

Plaisir rarement gouté.

Quand tout eſt prêt & qu'on a diſcuté chaque article de la dépenſe, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile en aigriſſant votre humeur, une autre affaire à ajuſter à la porte, avant de monter en chaiſe. C'eſt avec les fils & les filles de la pauvreté que vous avez affaire : ils vous entourent..... Eh, que perſonne ne les rebute !.... Ce que ſouffrent ces malheureux eſt déjà trop cruel, pour y ajouter de la dureté ; il vaut mieux avoir quelque monnoie à leur diſtribuer, & c'eſt un conſeil que je donne à tous les voyageurs.... Ils n'auront pas beſoin d'écrire les motifs de leur généroſité ; ils ſeront enregiſtrés ailleurs.

Perſonne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes connoiſſances qui aient moins à donner ; mais c'étoit le premier acte de cette nature que je faiſois en France ; je le fis avec plus d'attention.

Hélas ! diſois-je en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit ſous, & je voyois huit pauvres femmes & autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes, ſans chemiſe, & dont l'habit tomboit en lambeaux, ſe trouvoit au milieu des femmes. Il s'en retira auſſitôt en faiſant la révérence. Si tout le parterre crioit d'une voix, place aux dames, il ne montreroit pas plus de déférence pour le beau ſexe que ce pauvre homme.

Juſte ciel ! m'écriai-je en moi-même, par quelles ſages raiſons avez-vous ordonné que la mendicité & la politeſſe ſeroient réunies dans ce pays, quand elles ſont ſi oppoſées dans les autres régions ?

Je lui offris un de mes huit ſous, uniquement parce qu'il avoit été honnête...

Un pauvre petit homme, plein de vivacité, & qui étoit vis-à-vis de moi, après avoir mis ſous ſon bras un fragment de chapeau, tira ſa tabatière de ſa poche, & offrit généreuſement une priſe de tabac à toute l'aſſemblée. C'étoit un don de conſéquence, & chacun le refuſa en faiſant une inclination.... Il les ſollicita avec un air de franchiſe: prenez, prenez-en, dit-il, en regardant d'un autre côté...., & à la fin ils en prirent. Ce ſeroit dommage, me dis-je, que ta boîte ſe vidât. J'y mis deux ſous, & j'y pris moi-même une priſe de tabac pour lui rendre le don plus agréable..... Il ſentit le poids de la ſeconde obligation plus que celui de la première.... C'étoit lui faire honneur ;

l'autre, au contraire, étoit humiliante; il me salua jusqu'à terre.

Tenez, dis-je à un vieux soldat qui n'avoit qu'une main, & sembloit avoir vieilli dans le service, voilà deux sous pour vous.... Vive le roi! s'écria le vieux soldat.

Il ne me restoit plus que trois sous; j'en donnai un pour l'amour de Dieu : c'est à ce titre qu'on me le demandoit. La pauvre femme avoit la cuisse disloquée; on ne peut pas soupçonner que ce fût pour un autre motif.

Mon cher & très-charitable monsieur!.... On ne peut pas renvoyer celui-là, me disois-je, milord Anglois!.... Le seul son de ce mot valoit l'argent, & je le payai du dernier de mes sous.... Mais dans l'empressement où j'avois été de les distribuer, j'avois oublié un pauvre honteux qui n'avoit personne pour faire la quête, & qui peut-être auroit péri avant d'oser demander lui-même. Il étoit près de la chaise, mais hors du cercle; il essuyoit une larme qui découloit le long de son visage, & il avoit l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon Dieu! me disois-je, & je n'ai pas un sou pour lui donner!.... Vous en avez mille, s'écrièrent à la fois toutes les puissances de la nature, qui étoient en mouvement chez moi. Je m'approchai de lui, & je lui donnai..., il n'importe quoi.... Je rougirois à présent de me souvenir combien...; j'étois

heureux alors de penser combien peu.... Si le lecteur devine ma disposition, il peut juger, entre ces deux points donnés, à un écu ou deux près, quelle fut la somme précise.

Je ne pouvois rien donner aux autres.... Que Dieu vous bénisse, leur dis-je; & le bon Dieu vous bénisse vous-même, s'écrièrent le vieux soldat, le petit homme, &c. Le pauvre honteux ne pouvoit rien dire..., il se retira dans un coin, pour essuyer ses yeux en se détournant. Je crus qu'il me remercioit plus que tous ceux qui parloient.

CHAPITRE XXV.

LE BIDET.

CES petites affaires ne furent pas si-tôt ajustées, que je montai dans ma chaise, très-content de tout ce que j'avois fait à Montreuil.... Lafleur, avec ses grosses bottes, sauta sur un bidet..... Il s'y tenoit aussi droit & aussi heureux qu'un prince.

Mais qu'est-ce que le bonheur & les grandeurs dans cette scène factice de la vie? Rien n'y est stable ni permanent. Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un âne mort arrêta tout court Lafleur dans sa course...... Le bidet ne voulut pas passer. La contestation entre Lafleur & lui

s'échauffa, & le pauvre garçon fut désarçonné & jeté par terre.

Il souffrit sa chûte avec toute la patience du François qui auroit été le meilleur chrétien, & ne dit pas autre chose que diable ! il remonta à cheval sur le champ, & battit le bidet comme il auroit pu battre son tambour.

Le bidet voloit d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par-ci, tantôt par-là ; mais il ne vouloit pas approcher de l'âne mort. Lafleur, pour le corriger, insistoit....., & le bidet entêté le jeta encore par terre.

Qu'a votre bidet, lui dis-je, Lafleur ? Monsieur, c'est le cheval le plus opiniâtre du monde. Hé bien ! s'il est obstiné, repris-je, il faut le laisser aller à sa fantaisie. Lafleur, qui étoit remonté, descendit, & dans l'idée qu'il feroit aller le bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet ; mais le bidet s'en retourna en galopant à Montreuil. Peste ! dit Lafleur.

Je crois qu'il est bon de remarquer ici, que, quoique Lafleur, dans ces accidens, ne se fût servi que de deux termes d'exclamation, il y en a cependant trois dans la langue françoise. Ils répondent à ce que les grammairiens appellent le positif, le comparatif, & le superlatif ; & l'on se sert des uns & des autres dans tous les accidens imprévus de la vie.

Diable est le premier degré, c'est le degré positif; il est d'usage dans les émotions ordinaires de l'esprit, & lorsque de petites choses contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue, par exemple, au passe-dix, & que l'on ne rapporte deux fois de suite que double as, ou, comme Lafleur, que l'on soit désarçonné & jeté par terre, ces petites circonstances, & tant d'autres s'expriment par diable; & c'est pour cette raison que le cocuage, qui, en certain pays de l'Europe, exige plus d'énergie, ne se plaint en France que par cette expression....

Mais dans une aventure où il entre quelque chose de dépitant, comme lorsque le bidet s'enfuit en laissant Lafleur étendu par terre dans ses grosses bottes, alors vient le second degré; on se sert de peste!

Pour le troisième.....

Oh! c'est ici que mon cœur se gonfle de compassion, quand je songe à ce qu'un peuple aussi poli doit avoir souffert pour qu'il soit forcé à s'en servir....

Puissance qui délie nos langues & les rend éloquentes dans la douleur, accorde-moi des termes décens pour exprimer ce superlatif, &, quel que soit mon sort, je céderai à la nature!...

Mais il n'y a point de ces termes décens dans la langue françoise.... Je pris mon parti, je formai

la résolution de prendre les accidens qui m'arriveroient avec patience & sans faire d'exclamation.

Lafleur n'avoit pas fait cette convention avec lui-même. Il suivir le bidet des yeux tant qu'il le put voir.... Et l'on peut s'imaginer, si l'on veut, dès qu'il ne le vit plus, de quelle expression il fit usage pour conclure la scène.

Il n'y avoit guère de moyens, avec des bottes-fortes aux jambes, de rattraper un cheval effarouché. Je ne voyois qu'une alternative; c'étoit de faire monter Lafleur derrière la chaise, ou de l'y faire entrer....

Il vint s'asseoir à côté de moi, & dans une demi-heure nous arrivâmes à la poste de Nampont.

CHAPITRE XXVI.

L'ANE MORT.

Voici, dit-il, en tirant de son bissac le reste d'une croûte de pain, voici ce que tu aurois partagé avec moi si tu avois vécu.... Je croyois que cet homme apostrophoit son enfant.... Mais c'étoit à son âne qu'il adressoit la parole, & c'étoit le même âne que nous avions vu en chemin, & qui avoit été si fatal à Lafleur.... Il paroissoit le

regretter si vivement, qu'il me fit souvenir des plaintes que Sancho-Pança avoit faites dans une occasion semblable. Mais cet homme se plaignoit avec des touches plus conformes à la nature.

Il étoit assis sur un banc de pierre à la porte. Le panneau & la bride de l'âne étoient à côté de lui : il les levoit de tems en tems, & les laissoit ensuite tomber..., puis les regardoit fréquemment en levant la tête.... Il reprit ensuite sa croûte de pain, comme s'il alloit la manger.... Mais après l'avoir tenue quelque tems à la main, il la posa sur le mords de la bride en regardant avec des yeux de desir l'arrangement qu'il venoit de faire, & il soupira.

La simplicité de sa douleur assembla une foule de monde autour de lui ; & Lafleur s'y mêla pendant qu'on atteloit les chevaux. Moi, j'étois resté dans la chaise, & je voyois & j'entendois par-dessus la tête des autres.

Il disoit qu'il venoit d'Espagne, où il étoit allé du fond de la Franconie, & qu'il s'en retournoit chez lui. Chacun étoit curieux de savoir ce qui avoit pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un si long voyage.

Hélas ! dit-il, le ciel m'avoit donné trois fils ; c'étoient les plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite vérole m'enleva les deux aînés. Le plus jeune étoit frappé de la même maladie ; je

craignis aussi de le perdre, & je fis vœu, s'il en revenoit, d'aller par reconnoissance en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

Là, il s'arrêta pour payer un tribut à la nature.... & pleura amèrement.

Il continua.... Le ciel, dit-il, me fit la faveur d'accepter la condition, & je partis de mon hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu.... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage; il a mangé le même pain que moi pendant toute la route...; enfin, il a été mon compagnon & mon ami.

Chacun prenoit part à la douleur de ce pauvre homme. Lafleur lui offrit de l'argent.... Il dit qu'il n'en avoit pas besoin. Hélas! ce n'est pas la valeur de l'âne que je regrette, c'est sa perte.... J'étois assuré qu'il m'aimoit.... Il leur raconta l'histoire d'un malheur qui leur étoit arrivé en passant les Pyrénées.... Ils s'étoient perdus & avoient été séparés trois jours l'un de l'autre: pendant ce tems, l'âne l'avoit cherché autant qu'il avoit cherché l'âne, à peine purent-ils manger l'un & l'autre qu'ils ne se fussent retrouvés.

Vous avez au moins une consolation, lui dis-je, dans votre perte; c'est que je suis persuadé que vous lui avez été un tendre maître. Hélas! dit-il, je le croyois ainsi pendant que le pauvre animal vivoit; mais à présent qu'il est mort, je crains que

la fatigue de me porter ne l'ait accablé, & que je ne sois responsable d'avoir abrégé sa vie.....

Quelle honte pour les hommes, me dis-je en moi-même! se croyent-ils indignes de s'entr'aimer au moins autant que ce pauvre homme aimoit son âne?

CHAPITRE XXVII.

LE POSTILLON.

CETTE histoire m'affecta; le postillon n'y prit pas garde, & il m'entraîna sur le pavé au grand galop.

Le voyageur, qui brûle de soif dans les déserts sablonneux de l'Arabie, n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source que mon ame aspiroit après des mouvemens tranquilles... J'aurois souhaité que le postillon eût parti moins vîte; mais au moment que le bon pélerin achevoit son histoire, il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux, qu'ils partirent comme si le dieu qui poussoit ceux d'Hyppolite, eût été à leurs trousses.

Pour l'amour de Dieu, lui criois-je! allez plus doucement; mais plus je criois, plus il excitoit ses chevaux. Que le diable t'emporte donc, lui dis-je! Vous verrez qu'il continuera d'aller vîte

jusqu'à ce qu'il me mette en colère..... Ensuite il ira doucement pour me faire enrager.

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur, & fut obligé d'aller pas à pas. Je m'étois fâché contre lui..., je m'étois fâché ensuite contre moi-même pour m'être mis en colère... Un bon galop, dans ce moment, m'auroit fait du bien... Mais...

Allons un peu plus vîte, mon bon garçon, lui dis-je...

Je voulois me rappeler l'histoire du pauvre Allemand & de son âne; mais j'en avois perdu le fil, & il me fut aussi impossible de le retrouver, qu'au postillon d'aller le trot.

Hé bien! que tout aille à l'aventure; je me sens disposé à faire de mon mieux, & tout va de travers.

La nature, dans ses trésors, a toujours des lénitifs pour adoucir nos maux. Je m'endormis, & ne me réveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh! oh! dis-je en me frottant les yeux..., c'est ici que ma belle dame doit venir.



CHAPITRE XXVIII.

RÉSOLUTION.

J'EUS à peine prononcé ces mots, que le comte de L... & sa sœur passèrent dans leur chaise de poste; elle me fit un salut de connoissance, mais avec un air qui sembloit signifier qu'elle avoit quelque chose à me dire. Je n'avois effectivement pas encore achevé de souper, que le domestique de son frère m'apporta un billet de sa part; elle me prioit, le premier matin que je n'aurois rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyoit à madame de R... Elle ajoutoit qu'elle auroit bien voulu me raconter son histoire, & qu'elle étoit bien fâchée de n'avoir pu le faire..., mais que si jamais je passois par Bruxelles, & que je n'eusse pas oublié le nom de madame L... elle auroit cette satisfaction.

Ah! j'irai vous voir, charmante femme, dis-je en moi-même, rien ne me sera plus facile; je n'aurai qu'à traverser l'Allemagne, la Hollande en revenant d'Italie. Et que m'en coûtera-t-il de plus d'aller en Brabant? à peine y a-t-il dix postes; mais il y en auroit mille..., je les franchirois toutes. Quelles délices, pour prix de tous mes

voyages, de participer aux incidens d'une triste histoire que la beauté, qui en est le sujet, raconte elle-même!... Quelle félicité de la voir pleurer! c'en seroit une plus grande encore de tarir la source de ses larmes; mais si je ne parviens pas à la dessécher, n'est-ce pas toujours une sensation exquise d'essuyer les joues mouillées d'une belle femme, assis à ses côtés pendant toute la nuit & dans le silence?

Il n'y avoit certainement point de mal dans cette pensée; j'en fis cependant un reproche amer & dur à mon cœur.

J'avois toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle; ma dernière flamme éteinte dans un accès de jalousie, s'étoit rallumée depuis trois mois aux beaux yeux de Lisette, & je lui avois juré qu'elle dureroit pendant tous mes voyages... Et pourquoi dissimuler la chose? Je lui avois juré une fidélité éternelle; elle avoit des droits sur tout mon cœur. Partager mes affections, c'étoit diminuer ses droits.., les exposer, c'étoit les risquer... Et qui pouvoit m'assurer qu'il n'y auroit point de perte? Et alors, Yorik, qu'aurez-vous à répondre aux plaintes d'un cœur si rempli de confiance, si bon, si doux?... N'est-il pas irréprochable?... Non, non, dis-je en m'interrompant moi-même, je n'irai jamais à Bruxelles... Mais mon imagination, cependant continue à se promener... En-

chantereſſe!... ah! ceſſe de m'offrir tes illuſions...,
elles ſont heureuſement diſſipées. Je ne vois plus que ma Liſette ; je me rappelle ſes regards au dernier moment de notre ſéparation ; dans ce moment où l'ame, à force de ſentir, ne nous permettoit pas d'exprimer notre adieu par le mot même. Et n'eſt-ce pas là ton portrait, ma chère Liſette? N'eſt-ce pas toi qui me l'as attaché au cou avec ce ruban noir ? Je rougis en le fixant... Je voulus le baiſer..., & je n'oſai en approcher mes lèvres. Cette tendre fleur doit-elle ſe flétrir juſques dans la racine? & qui en ſeroit cauſe? N'eſt-ce pas moi, au contraire, qui ai promis que mon ſein ſeroit ſon abri?

Source éternelle de félicité, m'écriai-je en tombant à genoux! ſoyez témoin avec tous les eſprits céleſtes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'il ne fallût paſſer par-là pour gagner le ciel, & que Liſette n'y vînt avec moi.

Le cœur, dans des tranſports de cette nature, dit toujours trop, malgré le jugement.



CHAPITRE

CHAPITRE XXIX.

La lettre.

La Fortune n'avoit pas favorisé Lafleur; il n'avoit pas été heureux dans ses faits de chevalerie, & depuis vingt-quatre heures, à peu près, qu'il étoit à mon service, rien ne s'étoit offert pour qu'il pût signaler son zèle. Le domestique du comte de L…, qui m'avoit apporté la lettre, lui parut une occasion propice, & il la saisit. Dans l'idée qu'il me feroit honneur par ses attentions, il le prit dans un cabinet de l'auberge, & le régala du meilleur vin de Picardie. Le domestique du comte, pour n'être pas en reste de politesse, l'engagea à venir avec lui à l'hôtel. L'humeur gaie & douce de Lafleur mit bientôt tous les gens de la maison à leur aise vis-à-vis de lui. Il n'étoit pas chiche, en vrai François, de montrer les talens qu'il possédoit, & en moins de cinq ou six minutes il prit son fifre, & la femme de chambre, le maître d'hôtel, le cuisinier, la laveuse de vaisselle, les laquais, les chiens, les chats, tout, jusqu'à un vieux singe, se mit aussitôt à danser. Jamais cuisine n'avoit été si gaie.

Madame de L…, en passant de l'appartement

de son frère dans le sien, surprise des ris & du bruit qu'elle entendoit, sonna sa femme de chambre pour en savoir la cause; & dès qu'elle sut que c'étoit le domestique du gentilhomme Anglois, qui avoit répandu la gaieté dans la maison en jouant du fifre, elle lui fit dire de monter.

Lafleur, en montant les escaliers, s'étoit chargé de mille complimens de la part de son maître pour madame, ajoutant bien des choses au sujet de la santé de madame; que son maître seroit au désespoir, si madame se trouvoit incommodée par les fatigues du voyage, & que monsieur avoit reçu la lettre que madame lui avoit fait l'honneur de lui écrire.... Et sans doute il m'a fait l'honneur, dit madame en interrompant Lafleur, de me répondre par un billet?...

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçoit tellement qu'elle étoit sûre du fait, que Lafleur n'osa la détromper... Il trembla que je n'eusse fait une impolitesse, peut-être eut-il peur aussi qu'on ne le regardât comme un sot de s'attacher à un maître qui manquoit d'égards pour les dames; & lorsqu'elle lui demanda s'il avoit une lettre pour elle : O! qu'oui, dit-il, madame. Il mit aussitôt son chapeau par terre, & saisissant le bas de sa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec son autre main... Il fit la même recherche dans sa poche gauche : diable!

disoit-il. Ensuite il chercha dans les poches de sa veste & même de son gousset : peste!... Enfin il les vida toutes sur le plancher, où il étala un col sale, un mouchoir, un peigne, une mèche de fouet, un bonnet de nuit... Il regarda entre les bords de son chapeau, & peu s'en fallut qu'il ne plaçât là la troisième exclamation; mais son étourderie en prit la place. Excusez, dit-il, madame, il faut que j'aie laissé la lettre sur la table de l'auberge. Je vais courir la chercher, & je serai de retour dans trois minutes.

Je venois de me lever de table quand Lafleur entra pour me conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire, & il ajouta que si monsieur avoit par hasard oublié de répondre à la lettre de madame, il pouvoit réparer cette faute par tout ce qu'il venoit de faire.., sinon que les choses resteroient comme elles étoient d'abord.

Je n'étois pas sûr que l'étiquette m'obligeât de répondre ou non; mes cheveux ne se sont pas blanchis dans l'étude de cette loi. Mais un démon même n'auroit pas pu se fâcher contre Lafleur. C'étoit son zèle pour moi qui l'avoit fait agir. S'y étoit-il mal pris? me jetoit-il dans un embarras?... Son cœur n'avoit pas fait de faute... Je ne crois pas que je fusse obligé d'écrire... Lafleur avoit

cependant l'air d'être si satisfait de lui-même; que...

Cela est fort bien, lui dis-je, cela suffit... Il sortit de la chambre avec la vîtesse d'un éclair, & m'apporta presqu'aussitôt une plume, de l'encre & du papier... Il approcha la table d'un air si gai, si content, que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire? Je commençai & recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou six feuilles de papier.... Je n'étois pas d'humeur à écrire.

Lafleur, qui s'imaginoit que l'encre étoit trop épaisse, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit ensuite devant moi de la poudre & de la cire d'Espagne; tout cela ne faisoit rien. J'écrivois, j'effaçois, je déchirois, je brûlois, & je me remettois à écrire avec aussi peu de succès. Peste de l'étourdi!... me disois-je à moi-même à voix basse... Je ne peux pas écrire cette lettre.... Je jetai de désespoir la plume à terre.

Lafleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une manière respectueuse, & en me faisant mille excuses de la liberté qu'il alloit prendre, il me dit qu'il avoit dans sa poche une lettre qui pourroit peut-être me servir de modèle. Un tambour de son régiment l'avoit écrite à la femme d'un caporal.

Je ne demandois pas mieux que de le contenter. Voyons-là, lui dis-je.

Il tira alors de sa poche un petit porte-feuille rempli de lettres & de billets doux. Il dénoua la corde qui le lioit, en tira les lettres, les mit sur la table, les feuilleta les unes après les autres, & après les avoir repassées à deux reprises différentes, il s'écria : Enfin, monsieur, c'est celle-ci ! Il la déploya, la mit devant moi, & se retira à trois pas de la table pendant que je la lisois.



LETTRE (1).

MADAME,

« JE ſuis pénétré de la douleur la plus vive,
» & réduit en même tems au déſeſpoir, par ce
» retour imprévu du caporal qui rend notre entre-
» vue de ce ſoir la choſe du monde la plus impoſ-
» ſible.

» Mais vive la joie! & toute la mienne ſera de
» penſer à vous.

» L'amour n'eſt rien ſans ſentiment.

» Et le ſentiment eſt encore moins ſans amour.

» On dit qu'on ne doit jamais ſe déſeſpérer.

» On dit auſſi que M. le caporal monte la garde
» mercredi : alors ce ſera mon tour.

» Chacun à ſon tour.

» En attendant, vive l'amour! & vive la baga-
» telle!

» Je ſuis,

MADAME,

Avec tous les ſentimens
les plus reſpectueux &
les plus tendres, tout
à vous. JACQUES ROC.

(1) Cette lettre eſt en françois dans l'original.

Il n'y avoit qu'à changer le caporal en comte.., ne point parler de monter la garde le mercredi. La lettre, au surplus n'étoit ni bien ni mal. Ainsi, pour contenter le pauvre Lafleur qui trembloit pour ma réputation, pour la sienne & pour sa lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guise. Je cachetai ce que j'avois écrit. Lafleur le porta à madame de L..., & nous partîmes le lendemain matin pour Paris.

CHAPITRE XXX.

PARIS.

L'AGRÉABLE ville, quand on a un bel équipage, une douzaine de laquais & une couple de cuisiniers! Avec quelle liberté, quelle aisance on y vit!

Mais un pauvre prince, sans cavalerie, & qui n'a pour tout bien qu'un fantassin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille & de se confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amuser.

J'avoue que mes premières sensations, dès que je fus seul dans ma chambre, furent bien éloignées d'être aussi flatteuses que je me l'étois figuré.... Je m'approchai de la fenêtre, & je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes cou-

leurs qui couroient après le plaisir; les vieillards avec des lances rompues & des casques qui n'avoient plus leurs masques; les jeunes, chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'orient, & joutant tous en faveur du plaisir, comme les preux chevaliers faisoient autrefois dans les tournois pour acquérir de la gloire & de l'estime.

Hélas! mon pauvre Yorick, m'écriai-je, que fais-tu ici? A peine es-tu arrivé que ce fracas brillant te jette dans le rang des atômes. Ah! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-sac, où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ses rayons, ni entendu de carrosse rouler.... C'est-là où tu peux passer ton tems. Peut-être y trouveras-tu quelque grisette qui te le fera paroître moins long. Voilà les espèces de coteries que tu pourras fréquenter.

Je périrai plutôt, m'écriai-je en tirant de mon porte-feuille la lettre que madame de L.... m'avoit chargé de remettre. J'irai voir madame de R..., & c'est la première chose que je ferai.... Lafleur?... Monsieur. Faites venir un perruquier... Vous donnerez ensuite un coup de vergette à mon habit.



CHAPITRE XXXI.

La Perruque.

LE perruquier entre; il jette un coup d'œil ſur ma perruque, & refuſe net d'y toucher. C'étoit une choſe au-deſſus ou au-deſſous de ſon art. Mais comment donc faire, lui dis-je?... Monſieur, il en faut prendre une de ma façon; j'en ai de toutes faites.... Voyons. Il ſortit & rentra preſqu'auſſitôt avec cinq ou ſix perruques.

Celle-ci vous va à merveille.... Oui. Eh bien! ſoit.... Mais je crains, mon ami, lui dis-je que cette boucle ne ſe ſoutienne pas.... Vous pourriez, dit-il, la tremper dans la mer, elle tiendroit.

Tout eſt grand à Paris, me diſois-je. La plus grande étendue des idées d'un perruquier Anglois, n'auroit jamais été plus loin qu'à lui faire dire: Trempez-la dans un ſeau d'eau. Quelle différence! c'eſt comme le tems à l'éternité.

Je l'avouerai, je déteſte toutes les conceptions froides & phlegmatiques, & toutes les idées minces & bornées dont elles naiſſent; je ſuis ordinairement ſi frappé des grands ouvrages de la nature, que, ſi je le pouvois, je n'aurois jamais d'objets de comparaiſon que ce ne fût pour le moins une

montagne. Tout ce qu'on peut dire du ſublime François, à cet égard, c'eſt que ſa grandeur conſiſte plus dans le mot que dans la choſe. La mer remplit, ſans doute, l'eſprit d'une idée vaſte; mais Paris eſt ſi avant dans les terres, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je priſſe la poſte pour aller à cent milles de là faire l'expérience dont me parloit le perruquier. Ainſi le perruquier ne me diſoit rien.

Un ſeau d'eau fait, ſans contredit, une triſte figure vis-à-vis de la mer; mais il a l'avantage d'être ſous la main, & l'on peut y tremper la boucle en un inſtant....

Diſons le vrai. L'expreſſion françoiſe exprime plus qu'on ne peut faire. C'eſt du moins ce que je penſe après y avoir bien réfléchi.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que ces minuties ſont des marques beaucoup plus ſûres & beaucoup plus diſtinctives des caractères nationaux, que les affaires les plus importantes de l'état, où il n'y a ordinairement que les grands qui agiſſent. Ils ſe reſſemblent & parlent à peu près de même dans toutes les nations, & je ne donnerois pas douze ſols de plus pour avoir le choix entr'eux tous.

Le perruquier me diſoit qu'il vouloit que ma perruque fît ſa réputation, & il reſta ſi long-tems à l'accommoder, que je trouvai qu'il étoit trop

tard pour aller chez madame R... porter ma lettre.... Cependant, quand un homme est une fois habillé pour sortir, il ne peut guère faire de réflexions sérieuses. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modène, où j'étois logé, & je sortis sans savoir où j'irois.... J'y songerai, dis-je, en marchant.

CHAPITRE XXXII.

LE POULS.

Les petites douceurs de la vie en rendent la durée moins ennuyeuse & plus supportable. Les graces, la beauté disposent à l'amour, elles ouvrent la porte & on y entre insensiblement.

Je vous prie, madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'opéra-comique. Très-volontiers, monsieur, dit-elle, en quittant son ouvrage.

J'avois jeté les yeux dans cinq ou six boutiques, pour chercher une figure qui ne se renfrogneroit pas en lui faisant cette question. Celle-ci me plut & j'entrai.

Elle étoit assise sur une chaise basse dans le fond de la boutique, en face de la porte, & brodoit des manchettes. Très-volontiers, dit-elle, & elle se

leva d'un air si gai, si gracieux, que si j'avois dépensé cinquante louis dans sa boutique, j'aurois dit : cette femme est reconnoissante.

Il faut tourner, monsieur, dit-elle, en venant avec moi à la porte, & en me montrant la rue qu'il falloit prendre, il faut d'abord tourner à votre gauche.... Mais prenez garde..., il y a deux rues; c'est la seconde.... Vous la suivrez un peu, & vous verrez une église; quand vous l'aurez passée, vous prendrez à droite, & cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf qu'il faudra passer.... Vous ne trouverez personne alors qui ne se fasse un plaisir de vous montrer le reste du chemin....

Elle me répéta tout cela trois fois avec autant de patience & de bonté qu'elle me l'avoit d'abord dit; & si des tons & des manières ont une signification (& ils en ont une sans doute, à moins que ce ne soit pour des cœurs insensibles), elle sembloit s'intéresser à ce que je ne me perdisse pas.

Cette femme, qui n'étoit guère au-dessus de l'ordre des grisettes, étoit charmante; mais je suppose que ce ne fut pas sa beauté qui me rendit si sensible à sa politesse. La seule chose dont je me souvienne bien, c'est que je la fixai en lui disant combien je lui étois obligé. Je réitérai mes remercîmens autant de fois qu'elle m'avoit instruit.

Je n'étois pas à dix pas de sa porte, que j'avois

oublié tout ce qu'elle m'avoit dit.... Je regardai derrière moi, & je la vis qui étoit encore sur sa boutique, pour observer si je prendrois le bon chemin. Je retournai pour lui demander s'il falloit d'abord aller à droite ou à gauche.... J'ai tout oublié, lui dis-je. Est-il possible, dit-elle en souriant. Cela est très-possible, & cela arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit, qu'à la personne qui les donne.

Ce que je disois étoit vrai, & elle le prit comme toutes les femmes prennent les choses qui leur sont dues. Elle me fit une légère révérence.

Attendez, me dit-elle, en mettant sa main sur mon bras pour me retenir; je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet: si vous voulez avoir la complaisance d'entrer, il sera prêt dans un moment, & il vous accompagnera jusqu'à l'endroit même. Elle cria à son garçon, qui étoit dans l'arrière-boutique, de se dépêcher, & j'entrai avec elle. Je levai de dessus la chaise où elle les avoit mises, les manchettes qu'elle brodoit; elle s'assit sur une chaise basse, & je me mis à côté d'elle.

Allons donc, François, dit-elle. Ne vous impatientez pas, je vous prie, monsieur, il sera prêt dans un moment. Et pendant ce moment, je voudrois, moi, vous dire mille choses agréables pour toutes vos politesses. Il n'y a personne, qui ne

puiſſe, par haſard, faire une action qui annonce un bon naturel; mais quand les actions de ce genre ſe multiplient, c'eſt l'effet du caractère & du tempérament. Si le ſang qui paſſe dans le cœur eſt le même que celui qui coule vers les extrémités, je ſuis ſûr, ajoutai-je en lui ſoulevant le poignet, qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur pouls que le vôtre.... Tâtez-le, dit-elle en tendant le bras, & auſſitôt je ſaiſis ſes doigts d'une main, & j'appliquai ſur l'artère les deux premiers doigts de mon autre main.

Que ne paſſiez-vous en ce moment, mon cher ami! Vous m'auriez vu en habit noir & dans une attitude grave, auſſi attentivement occupé à compter les battemens de ſon pouls, que ſi j'euſſe guetté le retour du flux & du reflux de la fièvre. Vous auriez ri, mais peut-être auſſi m'auriez-vous moraliſé.... Hé bien! je vous aurois laiſſé rire ſans m'inquiéter de vos ſermons.... Croyez-moi, mon cher cenſeur, il y a de bien plus mauvaiſes occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme.... Oui..., mais d'une griſette?... & dans une boutique toute ouverte?...

Eh! tant mieux. Quand mes vues ſont honnêtes, je ne me mets point en peine de ce qu'on peut dire.

CHAPITRE XXXIII.

Le mari.

J'avois compté vingt battemens de pouls, & je voulois aller jusqu'à quarante, quand son mari parut à l'improviste, & dérangea mon calcul. C'est mon mari, dit-elle, & cela ne fait rien. Je recommençai donc à compter. Monsieur est si complaisant, ajouta-t-elle, qu'en passant près de chez nous, il est venu pour me tâter le pouls. Le mari ôta son chapeau, me salua & me dit que je lui faisois trop d'honneur. Il remit aussitôt son chapeau & s'en alla.

Bon Dieu! m'écriai-je en moi-même, est-il possible que ce soit-là son mari?

Une foule de gens savent sans doute ce qui pouvoit m'autoriser à faire cette exclamation, & ils vont se fâcher de ce que je vais l'expliquer à d'autres.... A la bonne heure.

Un marchand de Londres ne semble être avec sa femme qu'un tout, un individu dont une partie brille par les perfections de l'esprit & du corps, & l'autre en posséde aussi qui ne sont pas moins utiles. Ils unissent tout cela, vont de pair & qua-

drent l'un avec l'autre, autant qu'il eſt poſſible à un mari & à une femme de s'accorder.

Mais ce n'eſt pas ainſi que vont les choſes à Paris. La puiſſance légiſlative & exécutrice de la boutique n'appartient point au mari, c'eſt l'empire de la femme, & le mari, qui n'y paroît qu'en étranger, y paroît rarement. Il ſe tient dans l'arrière-boutique ou dans quelque chambre obſcure, tout ſeul, dans ſon bonnet de nuit. Fils ruſtique de la nature, il reſte au milieu des hommes, tel que la nature l'a formé. Les femmes, par un babillage & un commerce continuel avec tous ceux qui vont & viennent, ſont comme ces cailloux de toutes ſortes de formes, qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudeſſe & prennent quelquefois le poli d'un diamant.... Ce pays n'a rien de ſalique que la monarchie. On y a cédé tout le reſte aux femmes.

Comment trouvez-vous, monſieur, le battement de mon pouls, dit-elle? Il eſt auſſi doux, lui dis-je en la fixant tranquillement, que je me l'étois imaginé.... Elle alloit me répondre; mais François, en entrant, dit que le paquet de gants étoit fait. Où faut-il le porter?... A propos, dis-je, j'en voudrois avoir quelques paires.



CHAPITRE

CHAPITRE XXXIV.

Les gants.

La belle marchande ſe lève, paſſe derrière ſon comptoir, aveint un paquet & le délie. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étoient tous trop larges; elle les meſura l'un après l'autre ſur ma main, cela ne les appetiſſoit pas. Elle me pria d'en eſſayer une paire qui ne lui paroiſſoit pas ſi grande que les autres.... Elle en ouvrit un, & ma main y gliſſa tout d'un coup.... Cela ne me convient pas, dis-je en remuant un peu la tête. Non, dit-elle en faiſant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés, qui, par le mélange des différentes ſenſations que donnent les humeurs, le bon-ſens, la gravité, la ſottiſe, & toutes les autres affections de l'ame, expliquent plus ſubtilement ce qu'on a à dire, que tous les langages variés de la tour de Babel ne pourroient l'exprimer.... Ils ſe communiquent & ſe ſaiſiſſent avec une telle promptitude, qu'on ne ſait auquel des deux attribuer ce qu'ils ont de bon ou de dangereux.... Pour moi, je laiſſe à meſſieurs les diſſertateurs le ſoin de groſſir de ce ſujet leurs agréables volumes.... Il me ſuffit de répéter que

les gants ne convenoient pas.... Nous repliâmes tous deux nos mains dans nos bras, en nous appuyant ſur le comptoir. Il étoit ſi étroit, qu'il n'y avoit de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune marchande regardoit quelquefois les gants, enſuite la fenêtre, puis les gants..., & jetoit de tems en tems les yeux ſur moi.... Elle ne diſoit mot, & je n'étois pas diſpoſé à rompre le ſilence.... Je ſuivois en tout ſon exemple. Mes yeux ſe portoient tour à tour ſur elle, & ſur la fenêtre & ſur les gants.

Mais je perdis beaucoup dans toutes ces attaques d'imitations. Elle avoit des yeux noirs, vifs, qui dardoient leurs rayons à travers deux longues paupières de ſoie, & ils étoient ſi perçans, qu'ils pénétroient juſqu'à mon cœur.... Cela peut paroître étrange... mais je ne m'étois interdit que le voyage de Bruxelles.... Ah! Liſette! Liſette!

N'importe, dis-je en prenant ſur le champ ma réſolution..., je vais m'accommoder de ces deux paires de gants.

On ne me les ſurfit pas d'un ſou, & je fus ſenſible à ce procédé. J'aurois voulu qu'elle eût demandé quelque choſe de plus, & j'étois embarraſſé de pouvoir le lui dire.... Croyez-vous, monſieur, me dit-elle en devinant mon embarras, que je voudrois demander ſeulement un ſou de trop à

un étranger…, & furtout à un étranger dont la politeffe, plus que le befoin des gants, l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas, & à fe fier à moi? Eft-ce que vous m'en auriez cru capable?… Moi! non, je vous affure. Mais vous l'auriez fait, que je vous l'aurois pardonné de tout mon cœur… Je payai, & en la faluant un peu plus profondément que cela n'eft d'ufage, je la quittai, & le garçon, avec fon paquet, me fuivit.

CHAPITRE XXXV.

La traduction.

On me mit dans une loge où il n'y avoit qu'un vieil officier. J'aime les militaires dont les mœurs font adoucies par une profeffion qui dévelopре fouvent les mauvaifes qualités de ceux qui font méchans. J'en ai connu un que la mort m'a enlevé depuis long-tems; mais je me fais un plaifir de le nommer; c'étoit le capitaine Shandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penfer à la douceur & à l'humanité de ce brave homme, fans verfer des larmes, & j'aime, à caufe de lui, tout le corps des vétérans. J'enjambai fur le champ les deux bancs qui étoient derrière moi, pour me placer à côté de l'officier qui étoit dans la loge.

Il lisoit attentivement une petite brochure qui étoit probablement une des pièces qu'on alloit jouer. Je fus à peine assis qu'il ôta ses lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, & mit le livre & l'étui dans sa poche. Je me levai à demi pour le saluer.

Qu'on traduise ceci dans tous les langages du monde : en voici le sens.

« Voilà un pauvre étranger qui entre dans la » loge.... Il a l'air de ne connoître personne, & » il demeureroit sept ans à Paris qu'il n'y connoî- » troit qui que ce soit, si tous ceux dont il appro- » cheroit tenoient leurs lunettes sur le nez.... » C'est lui fermer la porte de la conversation : ce » seroit le traiter pire qu'un Allemand ».

Le vieil officier auroit pu dire tout cela à haute voix, & je ne l'aurois pas mieux entendu.... Je lui aurois, à mon tour, traduit en françois le salut que je lui avois fait; je lui aurois dit « que j'étois » très-sensible à son attention, & que je lui en » rendois mille graces ».

Il n'y a point de secret qui aide plus au progrès de la sociabilité, que de se rendre habile dans cette manière abrégée de se faire entendre. On gagne beaucoup à pouvoir expliquer en termes intelligibles les regards, les gestes & toutes leurs différentes inflexions. Je m'en suis fait une telle habitude, que je n'exerce presque cet art que machi-

nalement. Je ne marche point dans les rues de Londres, que je ne traduise tout du long du chemin, & je me suis souvent trouvé dans des cercles dont j'aurois pu rapporter, quoiqu'on n'y eût pas dit quatre mots, vingt conversations différentes, ou les écrire sans risquer de dire quelque chose qui n'auroit pas été vrai.

Un soir que j'allois au concert, comme je me présentois à la porte pour entrer, la marquise de F... sortoit de la salle avec une espèce de précipitation, & elle étoit presque sur moi que je ne l'avois pas vue. Je fis un saut de côté pour la laisser passer. Elle fit de même & du même côté, & nos têtes se touchèrent.... Elle alla aussitôt de l'autre côté, & un mouvement involontaire m'y porta, & je m'opposai encore innocemment à son passage.... Cela se répéta encore malgré nous jusqu'au point de nous faire rougir.... A la fin je fis ce que j'aurois dû faire dès le commencement; je me tins tranquille, & la marquise passa sans difficulté. Je sentis aussitôt ma faute, & il n'étoit pas possible que j'entrasse sans la réparer, autant qu'il seroit en mon pouvoir. Pour cela je suivis des yeux la marquise jusqu'au bout du passage. Elle tourna deux fois les siens vers moi, & sembloit marcher de façon à me faire juger qu'elle vouloit faire place à quelqu'autre qui voudroit passer.... Non, non, dis-je, c'est-là une mauvaise traduction. Elle

a droit d'exiger que je lui fasse des excuses, & l'espace qu'elle laisse n'est que pour me donner la facilité de lui en faire.... Je cours donc à elle & lui demande pardon de l'embarras que je lui avois causé, en lui disant que mon intention étoit de lui faire place.... Elle dit qu'elle avoit eu le même dessein à mon égard..., & nous nous remerciâmes réciproquement. Elle étoit au haut de l'escalier, & ne voyant point d'écuyer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à sa voiture.... Nous descendîmes l'escalier en nous arrêtant presque à chaque marche, pour parler du concert qu'on alloit donner, & de notre aventure. Elle étoit déjà dans son carrosse que nous en parlions encore. J'ai fait six efforts différens, lui dis-je, pour vous laisser passer.... Et moi, j'en ai fait autant pour vous laisser entrer.... Je voudrois bien, lui dis-je, que vous en fissiez un septième.... Très-volontiers, dit-elle en me faisant place. La vie est trop courte pour s'occuper de tant de formalités.... Je montai dans la voiture, & je l'accompagnai chez elle... Que devint le concert? Ceux qui y étoient le savent mieux que moi. Je ne veux qu'ajouter que la liaison agréable que je formai, me fit plus de plaisir que si l'on m'eût payé un million pour ma traduction.



CHAPITRE XXXVI.

LE NAIN.

JE n'ai jamais ouï dire que quelqu'un, si ce n'est une seule personne que je nommerai probablement dans ce chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jetai les yeux sur le parterre. Je ne me souvenois même pas trop qu'on l'eût faite, & le jeu inconcevable de la nature, en formant un si grand nombre de nains, m'en frappa plus vivement. Elle se joue, sans doute, de tous les pauvres humains dans tous les coins de l'univers; mais à Paris il semble qu'elle ne mette point de bornes à ses amusemens.... La bonne déesse paroît aussi gaie qu'elle est sage.

J'étois à l'opéra-comique, mais toutes mes idées n'y étoient pas renfermées, & elles se promenoient dehors comme si j'y avois été moi-même.... Je mesurois, j'examinois tous ceux que je rencontrois dans les rues : c'étoit une tâche mélancolique, surtout quand la taille étoit petite..., le visage très-brun, les yeux vifs, le nez long, les dents gâtées, la mâchoire de travers.... Je souffrois de voir tant de malheureux que la force des accidens avoit chassés de la classe où ils

devoient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre.... Les uns, à cinquante ans, paroiſſoient à peine être des enfans par leur taille; les autres étoient noués, rachitiques, boſſus, ou avoient les jambes torſes. Ceux-ci étoient arrêtés dans leur croiſſance, dès l'âge de ſix ou ſept ans, par les mains de la nature; ceux-là reſſembloient à des pommiers nains, qui, dès leur première exiſtence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même eſpèce.

Un médecin voyageur diroit peut-être que tout cela ne provient que de bandages mal faits & mal appliqués.... Un médecin ſombre diroit que c'eſt faute d'air; & un voyageur curieux, pour appuyer ce ſyſtême, ſe mettroit à meſurer la hauteur des maiſons, le peu de largeur des rues, & la petiteſſe extrême des bouges où, au ſixième ou ſeptième étage, les gens du peuple mangent & couchent enſemble.

M. Shandy, qui avoit ſur bien des choſes des idées fort extraordinaires, ſoutenoit, en cauſant un ſoir ſur cette matière, que les enfans pouvoient devenir fort grands lorſqu'ils étoient venus au monde ſans accident; mais, ajoutoit-il en plaiſantant, le malheur des habitans de Paris eſt d'être ſi étroitement logés, que je m'étonne qu'ils y trouvent aſſez de place pour faire même leurs

enfans..... Auſſi que font-ils? des riens; car n'eſt-ce pas ainſi, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres ſoins & de bonne nourriture, qu'on doit appeler une choſe qui n'eſt pas devenue plus haute que la jambe?... M. Shandy, qui étoit toujours très-laconique, en reſta-là, & il ne dit rien des moyens qu'il y auroit de rendre les hommes plus géans que nains.

Je n'en dirai rien moi-même.... Ce n'eſt pas ici un ouvrage de raiſonnement, & je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut ſe vérifier dans toutes les rues & dans tous les carrefours de Paris. Je deſcendois un jour de la place du Palais-Royal au quai du Louvre, par la rue Froidmanteau; j'apperçus un petit garçon qui avoit de la peine à paſſer le ruiſſeau, & je lui tendis la main pour l'aider. Quelle fut ma ſurpriſe en jetant les yeux ſur lui! Le petit garçon avoit au moins quarante ans... Mais il n'importe; dis-je.., quelqu'autre bonne ame en fera autant pour moi, quand j'en aurai quatre-vingt-dix.

Je ſens en moi je ne ſais quels principes d'égards & de compaſſion pour cette portion défectueuſe & diminutive de mon eſpèce..... Ils n'ont ni la force ni la taille pour ſe pouſſer & pour figurer dans le monde.... Je n'aime point qu'on les humilie..., & je ne fus pas ſi-tôt aſſis à côté de mon vieil officier, que j'eus le chagrin de voir

qu'on se moquoit d'un bossu au bas de la loge où nous étions.

Il y a entre l'orchestre & la première loge de côté, un espace où beaucoup de spectateurs se réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On y est debout, quoiqu'on paye aussi cher que dans l'orchestre. Uu pauvre haite de cette espèce s'étoit glissé dans ce lieu incommode. Il étoit entouré de personnes qui avoient au moins deux pieds & demi plus que lui, & le nain bossu souffroit prodigieusement; mais ce qui le gênoit le plus, étoit un homme de plus de six pieds de haut, épais à proportion, Allemand par dessus tout cela, qui étoit précisement devant lui, & lui déroboit absolument la vue du théâtre & des acteurs. Mon nain faisoit ce qu'il pouvoit pour jeter un coup-d'œil sur ce qui se passoit; il cherchoit à profiter des ouvertures qui se faisoient quelquefois entre les bras de l'Allemand & son corps; il guettoit d'un côté, étoit à l'affût de l'autre; mais ses soins étoient inutiles; l'Allemand se tenoit massivement dans une attitude carrée; il auroit été aussi bien au fond d'un puits. Fatigué enfin de ne point voir, il étendit en haut très-civilement sa main jusqu'au bras du géant..., & lui conta sa peine.... L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux sur lui comme Goliath sur David..., & sans sentiment se remet dans sa situation.

Je prenois en ce moment une prise de tabac dans la tabatière de corne du bon moine.... Ah! votre esprit doux & poli, mon cher P. Laurent, & qui est si bien modelé pour supporter & pour souffrir, auroit prêté une oreille complaisante aux plaintes de ce pauvre nain!...

Le vieil officier me vit lever les yeux avec émotion en faisant cette apostrophe, & me demanda ce qu'il y avoit.

Je lui contai l'histoire en trois mots, en ajoutant que cela étoit inhumain.

Le nain étoit poussé à bout; & dans les premiers transports, qui sont communément déraisonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperoit sa longue queue avec ses ciseaux.... L'Allemand le regarda froidement, & lui dit qu'il étoit le maître, s'il pouvoit y atteindre.

Oh! quand l'injure est suivie de l'insulte, tout homme qui a du sentiment, prend le parti de celui qui est offensé, tel qu'il soit..., & j'aurois volontiers sauté en bas pour aller au secours de l'opprimé.... Le vieil officier le soulagea avec beaucoup moins de fracas.!.. Il fit signe à la sentinelle, & lui montra le lieu où se passoit la scène. La sentinelle y pénétra.... Il n'y avoit pas besoin d'explication, la chose étoit visible.... Le soldat fit reculer l'Allemand, & plaça le nain devant l'épais géant.... Cela est bien fait, m'écriai-je en

frappant des mains.... Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre, dit le vieil officier.

En Angleterre, monsieur, lui dis-je, nous sommes tous assis à notre aise....

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de moi-même, & me dit : Voilà un bon mot.... Je le regardai.., & je vis bien qu'un bon mot a toujours de la valeur à Paris.... Il m'offrit une prise de tabac.

CHAPITRE XXXVII.

LA ROSE.

MON tour vint de demander au vieil officier ce qu'il y avoit.... J'entendois de tous côtés crier du parterre : Haut les mains M. l'abbé, & cela m'étoit tout aussi incompréhensible, qu'il avoit peu compris ce que j'avois dit en parlant du moine.

Il me dit que c'étoit apparemment quelqu'abbé qui se trouvoit placé dans une loge, derrière quelques grisettes, & que le parterre l'ayant vu, il vouloit qu'il tînt ses deux mains en l'air pendant la représentation....

Ah! comment soupçonner, dis-je, qu'un ecclésiastique puisse être un filou? L'officier sourit..,

&, me parlant à l'oreille, il m'ouvrit une porte de connoissance dont je n'avois pas encore eu la moindre idée.

Bon Dieu ! dis-je en pâlissant d'étonnement, est-il possible qu'un peuple si rempli de sentimens, ait en même tems des idées si étranges, & qu'il se démente jusqu'à ce point ?... Quelle grossièreté ! ajoutai-je.

L'officier me dit : c'est une raillerie piquante qui a commencé au théâtre contre les ecclésiastiques, du tems que Molière donna son Tartuffe.... Mais cela se passe peu-à-peu avec le reste de nos mœurs gothiques.... Chaque nation, continua-t-il, a des raffinemens & des grossièretés qui règnent pendant quelque tems, & se perdent par la suite.... J'ai été dans plusieurs pays, & je n'en ai pas vu un seul où je n'aie trouvé des délicatesses qui manquoient dans d'autres.... Le pour & le contre se trouvent dans chaque nation.... Il y a une balance de bien & de mal par-tout ; il ne s'agit que de la bien observer. C'est le vrai préservatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre.... Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup & de pouvoir faire le parallèle des hommes & de leurs mœurs, & par-là il apprend à savoir vivre & à nous entre-souffrir. Une tolérance réciproque nous engage à nous en-

tr'aimer.... Il me fit, en disant cela, une inclination & me quitta.

Il me tint ce discours avec tant de candeur & de bon-sens, qu'il justifia les impressions favorables que j'avois eues de son caractère.... Je croyois aimer l'homme..., mais je craignois de me méprendre sur l'objet.... Il venoit de tracer ma façon de penser propre.... Je n'aurois pas pu l'exprimer aussi bien ; c'étoit la seule différence.

Rien n'est plus incommode pour un cavalier, que d'avoir un cheval entre ses jambes, qui dresse les oreilles & fait des écarts à chaque objet qu'il apperçoit; cela m'inquiète fort peu.... Mais j'avoue franchement que j'ai rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai passé à Paris, d'entendre prononcer de certains mots auxquels je n'étois pas accoutumé. Je croyois qu'ils étoient indécens & ils me soulevoient.... Mais je trouvai le second mois qu'ils étoient sans conséquence & ne blessoient point la pudeur.

Madame de R..., après six semaines de connoissance, me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris, dans sa voiture.... On ne peut être plus polie, plus vertueuse & plus modeste qu'elle dans ses expressions.... En revenant, elle me pria de tirer le cordon.... Avez-vous besoin de quelque chose ? lui dis-je.... Rien que

de...., dit-elle.... Une prude auroit déguisé la chose, sous le nom de son petit tour.

Ami voyageur, ne troublez point madame de R.....; & vous, belles nymphes, qui faites les mystérieuses, allez cueillir des roses, effeuillez-les sur le sentier où vous vous arrêterez.... Madame de R.... n'en fit pas davantage.... Je l'avois aidée à descendre de carrosse, & j'eusse été le prêtre de la chaste Castalie, que je ne me serois pas tenu dans une attitude plus décente & plus respectueuse près de sa fontaine.

CHAPITRE XXXVIII.

LA FEMME-DE-CHAMBRE.

CE que le vieil officier venoit de me dire sur les voyages, me fit souvenir des avis que Polonius donnoit à son frère sur le même sujet; ces avis me rappelèrent Hamlet, & Hamlet retraça à ma mémoire les autres ouvrages de Shakespear. J'entrai, en retournant, dans la boutique d'un libraire, sur le quai de Conti, pour acheter les œuvres de ce poëte Anglois.

Le libraire me dit qu'il n'en avoit point de complettes. Comment? lui dis-je, en voilà un exemplaire sur votre comptoir.

Cela eſt vrai, mais il n'eſt pas à moi..., c'eſt M. le comte de B.... qui me l'a envoyé ce matin de Verſailles pour le faire relier.

Et que fait M. le comte de B.... de ce livre? lui dis-je. Eſt-ce qu'il lit Shakeſpear? Oh! dit le libraire, c'eſt un eſprit fort..., il aime les livres anglois; & ce qui lui fait encore plus d'honneur, monſieur, c'eſt qu'il aime auſſi les Anglois.

En vérité, lui dis-je, vous parlez ſi poliment, que vous forceriez preſque un Anglois, par reconnoiſſance, à dépenſer quelques louis dans votre boutique.

Le libraire fit une inclination, & alloit probablement dire quelque choſe, lorſqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort décemment miſe, & qui avoit l'air d'être au ſervice de quelque dévote à la mode, entra dans la boutique, & demanda les Egaremens du cœur & de l'eſprit. Le libraire les lui donna auſſitôt: elle tira de ſa poche une petite bourſe de ſatin vert, enveloppée d'un ruban de même couleur.... Elle la délia, & mit dedans le pouce & le doigt avec délicateſſe, mais ſans affectation, pour prendre de l'argent, & paya. Rien ne me retenoit dans la boutique, & j'en ſortis avec elle.

Ma belle enfant, lui dis-je, quel beſoin avez-vous des égaremens du cœur? A peine ſavez-vous encore que vous en ayez un..., juſqu'à ce que l'amour

l'amour vous l'ait dit, ou qu'un berger infidèle lui ait causé du mal.... Dieu m'en garde ! répondit-elle. Oui, vous avez raison. Votre cœur est bon, & ce seroit dommage qu'on vous le dérobât.... C'est pour vous un trésor précieux..... Il vous donne un meilleur air que si vous étiez parée de perles & de diamans.

La jeune fille m'écoutoit avec une attention docile, & elle tenoit sa bourse par le ruban. Elle est bien légère, lui dis-je en la saisissant..., & aussitôt elle l'avança vers moi.... Il y a bien peu de chose dedans, continuai-je. Mais soyez toujours aussi sage que vous êtes belle, & le ciel la remplira.... J'avois encore dans la main cinq ou six écus que j'avois pris pour acheter Shakespear ; elle m'avoit tout-à-fait laissé aller sa bourse, & j'y mis un écu. Je l'enveloppai de ruban, & je la lui rendis.

Elle me fit, sans parler, une humble inclination... Je ne me trompai pas à ce qu'elle signifioit.... C'étoit une de ces inclinations tranquilles & reconnoissantes, où le cœur a plus de part que le geste. Le cœur sent le bienfait, & le geste exprime la reconnoissance. Je n'ai jamais donné un écu à une fille avec plus de plaisir.

Mon avis ne vous auroit servi à rien, ma chère, sans ce petit présent.... Mais quand vous verrez l'écu, vous vous souviendrez de l'avis.... N'allez pas le dépenser en rubans....

Je vous aſſure, monſieur, que je le conſerverai..., & elle me donna la main.... Oui, monſieur, je le mettrai à part.

Une convention vertueuſe qui ſe fait entre homme & femme, ſemble ſanctifier toutes leurs démarches.... Il étoit déjà tard, & faiſoit obſcur; malgré cela, comme nous allions du même côté, nous n'eûmes point de ſcrupule d'aller enſemble le long du quai de Conti.

Elle me fit une ſeconde inclination en partant; & nous n'étions pas encore à vingt pas, que, croyant n'avoir pas aſſez fait, elle s'arrêta pour me remercier encore.

C'eſt un petit tribut, lui dis-je, que je n'ai pu m'empêcher de payer à la vertu.... Je ſerois au déſeſpoir ſi la vertu de la perſonne ne répondoit pas à l'hommage que je viens de lui rendre.... Mais l'innocence, ma chère, eſt peinte ſur votre viſage.... Malheur à celui qui eſſayeroit de lui tendre des pièges!

Elle parut extrêmement ſenſible à ce que je lui diſois.... Elle fit un profond ſoupir.... Je ne lui en demandai pas la raiſon, & nous gardâmes le ſilence juſqu'au coin de la rue Guénégaud, où nous devions nous ſéparer.

Eſt-ce ici le chemin, lui dis-je, ma chère, de l'hôtel de Modène? Oui..., mais on peut y aller auſſi par la rue de Seine.... Eh bien! j'irai

donc par la rue de Seine, pour deux raifons; d'abord, parce que cela me fera plaifir, & enfuite pour vous accompagner plus long-tems.

En vérité, dit-elle, je fouhaiterois que l'hôtel fût dans la rue des Saints-Pères.... C'eft peut-être là que vous demeurez ? lui dis-je. Oui, monfieur, je fuis femme de chambre de madame de R.... Bon Dieu, m'écriai-je, c'eft précifément la dame pour laquelle on m'a chargé d'une lettre à Amiens. Elle me dit que madame de R.... attendoit effectivement un étranger qui devoit lui remettre une lettre, & qu'elle étoit fort impatiente de le voir.... Eh bien ! ma chère enfant, dites-lui que vous l'avez rencontré. Affurez-la de mes refpects, & que j'aurai l'honneur de la voir demain matin.

C'eft au coin de la rue Guénégaud que nous difions tout cela.... Nous étions arrêtés.... La jeune fille mit dans fes poches les deux volumes qu'elle venoit d'acheter, & je lui prêtai pour cela mon fecours.

Qu'il eft doux de fentir la fineffe des fils qui lient nos affections !

Nous nous remîmes encore en marche.... & nous n'avions pas fait trois pas, qu'elle me prit le bras.... J'allois le lui dire, mais elle le fit d'elle-même avec une fimplicité peu réfléchie, & fans fonger qu'elle ne m'avoit jamais vu.... Pour moi,

je crus ſentir ſi vivement en ce moment les influences de ce qu'on appelle la force du ſang, que je la fixai pour voir ſi je ne pouvois pas trouver en elle quelque reſſemblance de famille..... Eh! ne ſommes-nous pas, dis-je, tous parens?

Arrivés au coin de la rue de Seine, je m'arrêtai pour lui dire adieu. Elle me remercia encore, & pour ma politeſſe, & pour lui avoir tenu compagnie. Nous avions quelque peine à nous ſéparer.... Cela ne ſe fit qu'en nous diſant adieu deux fois. Notre ſéparation étoit ſi cordiale, que je l'aurois ſcellée, je crois, en tout autre lieu, d'un baiſer auſſi ſain, auſſi chaud que celui d'un apôtre.

Mais à Paris les baiſers ne ſe donnent guère, du moins publiquement, qu'entre femmes, & qu'entre hommes....

Je fis mieux; je priai Dieu de la bénir.

CHAPITRE XXXIX.

LE PASSE-PORT.

DE retour à l'hôtel. Lafleur me dit qu'on étoit venu de la part de M. le lieutenant de police, pour s'informer de moi.... Diable, dis-je, j'en ſais la raiſon, & il eſt tems d'en informer le lec-

teur. J'ai omis de mettre cette partie de l'hiſtoire dans l'ordre qu'elle eſt arrivée.... Je ne l'avois pas oubliée..., mais j'avois penſé, en écrivant, qu'elle ſeroit mieux placée ici.

J'étois parti de Londres avec une telle précipitation, que je n'avois pas ſongé que nous étions en guerre avec la France. J'étois déjà arrivé à Douvres, déjà je voyois, par le ſecours de ma lunette d'approche, les hauteurs qui ſont au-delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'étoit pas plus venue à l'eſprit, que celle qu'on ne pouvoit pas aller en France ſans paſſe-port.... Aller ſeulement au bout d'une rue, & m'en retourner ſans avoir rien fait, eſt pour moi une choſe pénible. Le voyage que je commençois étoit le plus grand effort que j'euſſe jamais fait pour acquérir des connoiſſances, & je ne pouvois ſupporter l'idée de retourner à Londres ſans remplir mon projet.... On me dit que le comte de H.... avoit loué le paquebot.... Il étoit logé dans mon auberge, j'étois légèrement connu de lui, & j'allai le prier de me prendre à ſa ſuite. Il ne fit point de difficulté : mais il me prévint que ſon inclination à m'obliger ne pourroit s'étendre que juſqu'à Calais, parce qu'il étoit obligé d'aller de-là à Bruxelles. Mais, arrivé à Calais, me dit-il, vous pourrez ſans crainte aller à Paris. Lorſque vous y ſerez, vous chercherez des amis pour pourvoir à votre ſûreté. M. le

comte, lui dis-je, je me tirerai alors d'embarras.... Je m'embarquai donc, & je ne songeai plus à l'affaire.

Mais quand Lafleur me dit que M. le lieutenant de police avoit envoyé, je sentis dans l'instant de quoi il étoit question.... L'hôte monta presqu'en même tems pour me dire la même chose, en ajoutant qu'on avoit singulièrement demandé mon passe-port. J'espère, dit-il, que vous en avez un.... Moi ? Non, en vérité, lui dis-je, je n'en ai pas.

Vous n'en avez pas ? & il se retira à trois pas, comme s'il eût craint que je ne lui communiquasse la peste ; Lafleur, au contraire, avança trois pas avec cette espèce de mouvement que fait une bonne ame pour venir au secours d'une autre.... Le bon garçon gagna tout-à-fait mon cœur.... Ce seul trait me fit connoître son caractère aussi parfaitement que s'il m'avoit déjà servi avec zèle pendant sept ans ; & je vis que je pouvois me fier entièrement à sa probité & à son attachement...

Milord !..., s'écria l'hôte..., mais se reprenant aussitôt, il changea de ton.... Si monsieur, dit-il, n'a pas de passe-port, il a apparemment des amis à Paris qui peuvent lui en procurer un.... Je ne connois personne, lui dis-je avec un air indifférent. Hé bien ! monsieur, en ce cas-là, dit-il, vous pouvez vous attendre à vous voir fourrer à la

Bastille, ou pour le moins au Châtelet.... Oh! dis-je, je ne crains rien : le roi est rempli de bonté, il ne fait de mal à personne.... Vous avez raison, mais cela n'empêchera pourtant pas qu'on ne vous mette à la Bastille demain matin.... J'ai loué, repris-je, votre appartement pour un mois, & je ne le quitterai pas avant le tems, quand le roi même me le diroit....

Lafleur vint me dire à l'oreille : monsieur, mais personne ne peut s'opposer au roi....

Parbleu! dit l'hôte, il faut avouer que ces messieurs Anglois sont des gens bien extraordinaires; & il se retira en gromelant.

CHAPITRE XL.

LE SANSONNET.

JE ne montrai tant d'assurance à l'hôte, que pour ne point chagriner Lafleur. J'affectai même de paroître plus gai pendant le souper, & de causer avec lui d'autres choses. Paris & l'opéra-comique étoient déjà pour moi un sujet inépuisable de conversation. Lafleur, sans que je le susse, avoit aussi vu le spectacle, & il m'avoit suivi en sortant jusqu'à la boutique du libraire. Il ne m'avoit quitté de vue que quand il apperçut que je causois avec

la jeune fille, & que j'allois avec elle le long du quai. Les réflexions qui lui vinrent sur cette entrevue, l'empêchèrent de me suivre. Il prit le chemin le plus court pour revenir à l'hôtel, & il avoit appris toute l'affaire de la police avant que j'arrivasse.

Il n'eut pas si-tôt ôté le couvert, que je lui dis de descendre pour souper.... Je me livrai alors aux plus sérieuses réflexions sur ma situation.

Oh! c'est ici mon cher ami, qu'il faut que je vous rappelle la conversation que nous eûmes ensemble, presque au moment de mon départ.

Vous saviez que je n'étois pas plus chargé d'argent que de réflexion. Vous me demandâtes combien j'avois. Je vous montrai ma bourse.... Eh! mon cher Yorick, tu t'embarques avec si peu de chose!... Tiens, tiens, augmente tes guinées de toutes celles que j'ai.... Mais, j'en ai assez des miennes.... Je t'assure que non. Je connois mieux que toi le pays où tu vas voyager. Cela peut être, mais je ne suis pas comme un autre. Je ne ferai pas trois jours à Paris sans faire quelqu'étourderie qui me fera mettre à la Bastille, où je vivrai un ou deux mois entièrement aux dépens du roi.... Oh! j'avois réellement oublié cette ressource, me dites-vous séchement....

L'évènement dont j'avois badiné, alloit probablement se réaliser.

Mais, soit folie, indifférence, philosophie, opiniâtreté, ou je ne sais quelle autre cause, j'eus beau réfléchir sur cette affaire, je ne pus y penser que de la même manière dont j'en avois parlé au moment de mon départ.

La Bastille!... Mais la terreur est dans le mot... Et, qu'on en dise ce qu'on voudra, ce mot ne signifie autre chose qu'une tour..., & une tour ne veut rien dire de plus qu'une maison dont on ne peut pas sortir.... Que le ciel soit favorable aux goutteux!... Mais ne sont-ils pas dans ce cas deux fois par an?... Oh! avec neuf francs par jour, des plumes, de l'encre, du papier & de la patience, on peut bien garder la maison pendant un mois ou six semaines sans sortir. Que craindre quand on n'a point fait de mal?... On n'en sort que meilleur & plus sage.... Il seroit à souhaiter que toutes nos imprudences tournassent aussi favorablement; c'est gagner, au lieu d'être puni.

La tête pleine de ces réflexions, enchanté de mes idées & de mon raisonnement, je descendis dans la cour pour prendre l'air. Je déteste, me disois-je, les pinceaux sombres, & je n'envie point l'art triste de peindre les maux de la vie avec des couleurs aussi noires. L'esprit s'effraie d'objets qu'il s'est grossis, & qu'il s'est rendu horribles à lui-même; dépouillez-les de tout ce que vous y

avez ajouté... „on n'en fait aucun cas.... Je sais cependant, continuai-je, que la Bastille est un désagrément.... Mais ôtez-lui ses tours, comblez ses fossés, ouvrez ses portes, figurez-vous que ce n'est simplement qu'un asyle de contrainte, & supposez que c'est quelque infirmité qui vous y retient; alors le mal s'évanouit, & vous le souffrez sans vous plaindre.... Je me disois tout cela, quand je fus interrompu, au milieu de mon soliloque, par une voix qui se plaignoit de ce qu'on ne pouvoit sortir. Je regardai sous la porte cochère.... Je ne vis personne, & je revins dans la cour, sans faire la moindre attention à ce que j'avois entendu....

Mais à peine y fus-je revenu, que la même voix répéta deux fois les mêmes expressions.... Je levai les yeux, & je vis qu'elles venoient d'un sansonnet qui étoit renfermé dans une petite cage.... Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir..., disoit le sansonnet.

Je me mis à contempler l'oiseau. Plusieurs personnes passèrent sous la porte, & il leur fit les mêmes plaintes de sa captivité, en volant de leur côté dans sa cage.... Je ne peux pas sortir....: Oh! je vais à ton aide, m'écriai-je, je te ferai sortir, coûte qu'il coûte.... La porte de la cage étoit du côté du mur; mais elle étoit si fortement entrela-

cée avec du fil d'archal, qu'il étoit impossible de l'ouvrir sans mettre la cage en morceaux.... J'y mis les deux mains.

L'oiseau voloit d'un endroit à l'autre.... Il passoit sa tête à travers le treillis, & y pressoit son estomac, comme s'il étoit impatient.... Je crains bien, pauvre petit captif, lui disois-je, de ne pouvoir te rendre la liberté.... Non..., dit le sansonnet, je ne peux pas sortir..., je ne peux pas sortir....

Jamais mes affections ne furent plus tendrement agitées.... Jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappelé plus promptement mes esprits dissipés par un foible raisonnement. Les notes n'étoient proférées que mécaniquement ; mais elles étoient si conformes à la nature, qu'elles renversèrent en un instant tout mon plan systématique sur la Bastille ; &, le cœur appesanti, je remontai l'escalier avec des pensées bien différentes de celles que j'avois eues en descendant....

Déguise-toi comme tu voudras, tranquille esclavage, disois-je, tu n'es qu'une coupe amère ; & quoique des millions de mortels, dans tous les siècles, aient goûté de ta liqueur, tu n'en es pas moins désagréable. C'est toi, ô charmante déesse ! que tout le monde adore en public ou en secret ; c'est toi, aimable liberté, qui es délicieuse, & qui le seras toujours jusqu'à ce que la nature soit chan-

gée.... Nulle teinture ne peut ternir ta robe de neige.... Il n'y a point de puissance chimique qui puisse changer ton sceptre en fer.... Le berger qui jouit de tes faveurs, est plus heureux en mangeant sa croûte, que le monarque, de la cour duquel il est exilé.... Ciel! m'écriai-je en tombant à genoux sur la dernière marche de l'escalier, accorde-moi, avec la santé, la liberté pour compagne..., & verse des mitres sur la tête de ceux qui les ambitionnent...!

CHAPITRE XLI.

LE CAPTIF.

L'IDÉE du sansonnet en cage me suivit jusque dans ma chambre.... Je m'approchai de la table, &, la tête appuyée sur ma main, toutes les peines d'une prison se retracèrent à mon esprit.... J'étois disposé à réfléchir, & je donnai carrière à mon imagination.

Je commençai à considérer combien il y avoit de millions d'ames qui gémissoient dans l'esclavage.... Mais cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, ne rapprochoit pas assez les idées de la situation où j'étois, & la multitude de ces tristes grouppes ne faisoit que me distraire....

Je me représentai donc un seul captif renfermé dans un cachot.... Je le regardai à travers de sa porte grillée, pour faire son portrait à la faveur de la lueur sombre qui éclairoit son triste souterrein.

Je considérai son corps à demi-usé par l'ennui de l'attente & de la contrainte, & je sentis cette espèce de maladie de cœur, qui provient de l'espoir différé.... Je le vis, en l'examinant de plus près, presqu'entièrement défiguré: il étoit pâle & miné par la fièvre.... Depuis trente ans son sang n'avoit point été rafraîchi par le vent oriental. Il n'avoit vu ni le soleil, ni la lune pendant tout ce tems.... Ni amis, ni parens ne lui avoient fait entendre les doux sons de leurs voix à travers ses grilles.... Ses enfans....

Mon cœur commença à saigner.... Je détournai les yeux..., & un instant après mon imagination se le représenta assis sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot. C'étoit alternativement son lit & sa chaise.... Il avoit la main sur un calendrier, qu'il s'étoit fait avec de petits bâtons, où il avoit marqué par des entailles les tristes jours qu'il avoit passés dans cet affreux séjour.... Il prit un de ces petits bâtons, & avec un clou rouillé, il ajouta, par une autre entaille, un autre jour au nombre de ceux qui étoient passés.... J'obscurcissois le peu de lumière qu'il

avoit.... Il leva des yeux langoureux vers la porte..., secoua la tête, & continua son funeste travail. Ses chaînes, en mettant son petit bâton sur le tas des autres, se firent entendre.... Il poussa un profond soupir.... Son ame étoit toute remplie d'amertume.... Ciel! ô ciel! m'écriai-je en fondant en larmes.... Je ne pus soutenir l'idée de cet affreux tableau.... Je me levai en sursaut.... J'appelai Lafleur, & je lui ordonnai d'avoir le lendemain matin un carrosse de remise à neuf heures précises....

J'irai, dis-je, me présenter directement à M. le duc de C....

Lafleur m'auroit volontiers aidé à me mettre au lit.... Mais je connoissois sa sensibilité, & je ne voulus pas lui faire voir mon air triste & sombre: je lui dis que je me coucherois seul.

CHAPITRE XLII.

ANECDOTES.

JE montai dans mon carrosse à l'heure indiquée. Lafleur se mit derrière, & je dis au cocher de me mener à Versailles le plus grand train qu'il pourroit.

Le chemin ne m'offrit rien de ce que je cherche

ordinairement en voyageant. Je pourrois pourtant, aussi bien qu'un autre, donner la description de Chaillot, de Passy, des Bons-Hommes, de Sevre, de Viroflay, & des autres endroits que j'ai vus en courant.... Mais j'aime mieux remplir le vide par l'histoire abrégée de mon sansonnet. C'est un abrégé historique qu'il y aura de plus.... Qu'y faire?

Milord L.... attendoit un jour que le vent devînt favorable, pour passer de Douvres à Calais... Son laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le sansonnet avant qu'il pût voler. Il le mit dans son sein, le nourrit, le prit en affection, & l'apporta à Paris.

Son premier soin, en arrivant, fut de lui acheter une cage qui lui coûta vingt-quatre sols. Il n'avoit pas beaucoup d'affaires; & pendant les cinq mois que son maître resta à Paris, il apprit au sansonnet les quatre mots auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorsque Milord partit pour l'Italie, son laquais donna le sansonnet & la cage à l'hôte, mais son petit patois, en faveur de la liberté, étant étranger on ne faisoit guere plus de cas de ce qu'il disoit que de lui...... Lafleur offrit une bouteille de vin à l'hôte, & l'hôte lui donna le sansonnet & la cage.

Je l'emportai avec moi, & lui fis revoir mon pays natal...... Je racontai son histoire au lord

A...... & le lord A...... me pria de lui donner l'oiseau...... Quelques semaines après il en fit présent au lord B......; le lord B...... le donna au lord C......; l'écuyer du lord C..... le vendit au lord D...... pour un scheling, & le lord D...... le donna au lord E...... & mon sansonnet fit le tour de la moitié de l'alphabet parmi les Milords. De la chambre des Pairs il passa dans la chambre des Communes, où il ne trouva pas moins de maîtres; mais comme tous ces messieurs vouloient entrer dedans....., & que le sansonnet, au contraire, ne demandoit qu'à sortir, il fut presque aussi méprisé à Londres qu'à Paris.... Voilà souvent ce que produit la manie de ne pas penser comme les autres......

Plusieurs de mes lecteurs ont assurément entendu parler de lui....., & si quelqu'un par hasard l'a vu, je le prie de se souvenir qu'il m'a appartenu.... Je ne l'ai plus....., mais je le porte pour cimier de mes armoiries...... Que les héros d'armes lui tordent le cou, s'ils l'osent.....



CHAPITRE

CHAPITRE XLIII.

Le placet.

Je ne voudrois pas, quand je vais implorer la protection de quelqu'un, que mon ennemi vît la situation de mon esprit...... C'est cette raison qui fait que je suis ordinairement mon propre protecteur...... Mais c'étoit par force que je m'adressois à M. le duc de C......; si c'eût été une action de choix, je ne l'aurois pas faite autrement, du moins, à ce que je m'imagine, que toutes les autres.

Combien de formes de placets de la tournure la plus basse ne me vinrent-elles pas dans l'idée pendant tout le chemin ? Je méritois d'aller à la bastille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Versailles, je voulus m'occuper à rassembler des mots, des maximes...... J'essayai de prendre des attitudes, des tons pour tâcher de plaire à M. le Duc. Bon ! disois-je, j'y suis: ceci fera l'affaire. Oui, tout aussi bien qu'un habit qu'on lui auroit fait sans lui prendre la mesure. Sot, continuai-je, en m'apostrophant, ne vous étudiez pas tant. Ce n'est pas en vous-même qu'il faut prendre ce que vous avez à dire.....

Mon carroſſe rouloit alors dans les cours, & quand il s'arrêta, je me trouvai, par la leçon que je venois de me donner, auſſi calme qu'on peut l'être. Je ne montai l'eſcalier ni avec cet air craintif qu'ont les victimes de la juſtice, ni avec cette humeur vive & badine qui m'anime toujours quand je te vais voir, Liſette.

Dès que je parus dans le ſalon, une perſonne vint au devant de moi...... Je ne ſais ſi c'eſt le maître d'hôtel ou le valet de chambre....., peut-être étoit-ce quelque ſous-ſecrétaire; elle me dit que M. le duc de C...... travailloit. J'ignore, lui dis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir audience.....; je ſuis étranger, &, ce qui eſt encore pis dans la conjoncture des affaires préſentes, c'eſt que je ſuis Anglois...... Elle me répondit que cette circonſtance ne rendoit pas la choſe plus difficile...... Je lui fis une légère inclination...... Monſieur, lui dis-je, ce que j'ai à communiquer à M. le duc eſt fort important.... Il regarda auſſitôt de côté & d'autre, pour voir apparemment s'il n'y avoit perſonne qui pût en avertir le miniſtre. Je retournai à lui...... Je ne veux pas, Monſieur, lui dis-je, cauſer ici de mépriſe.....,ce n'eſt pas pour M. le duc que l'affaire dont j'ai à lui parler eſt importante, c'eſt pour moi.....; oh! c'eſt une autre affaire dit-il. Non, Monſieur, repris-je, je ſuis sûr que c'eſt la

ſi haute idée des livres anglois, & des Anglois mêmes? Je lui raconterois mon aventure, & peut-être...... Je changeai donc d'avis une ſeconde fois....., à bien compter même, c'étoit la troiſième. J'avois eu d'abord envie d'aller chez madame de R....., rue des Saints-Pères...... J'avois chargé ſa femme de chambre de l'en avertir..... Mais ce n'eſt pas moi qui règle les circonſtances, ce ſont les circonſtances qui me gouvernent. J'apperçus de l'autre côté de la rue un homme qui portoit un panier, & paroiſſoit avoir quelque choſe à vendre...... Je dis à Lafleur d'aller lui demander où demeuroit le comte de B......

Lafleur vint précipitamment & avec un air qui peignoit la ſurpriſe; il me dit que c'étoit un chevalier de Saint-Louis qui vendoit des petits pâtés... Quel conte! lui dis-je; cela eſt impoſſible. Je ne puis, Monſieur, vous expliquer la raiſon de ce que j'ai vu, mais cela eſt; j'ai vu la croix & le ruban attachés à la boutonnière...... J'ai jeté les yeux ſur le panier, & j'ai vu des petits pâtés, & il y en a trop pour qu'ils ne ſoient pas à vendre.

Un tel revers, dans la vie d'un homme, réveille dans une ame ſenſible un autre principe que la curioſité...... Je l'examinai quelque tems de dedans mon carroſſe...... Plus je l'examinois, plus je le voyois avec ſa croix & ſon panier, & plus mon eſprit & mon cœur s'échauffoient...... Je

descendis de la voiture, & je dirigeai mes pas vers lui.

Il étoit entouré d'un tablier blanc qui tomboit au-dessous de ses genoux. Sa croix pendoit au-dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, étoit couvert d'une serviette ouvrée. Il y en avoit une autre au fond; & tout cela étoit si propre, que l'on pouvoit acheter ses petits pâtés aussi bien par appétit que par sentiment.

Il ne les offroit à personne, mais il se tenoit tranquille dans l'encoignure d'un hôtel, dans l'espoir qu'on viendroit les prendre.

Il étoit âgé d'environ cinquante ans....., d'une physionomie calme, mais un peu grave...... Cela ne me surprit pas...... Je m'adressai au panier plutôt qu'à lui...... Je levai la serviette, & pris un petit pâté, en le priant, d'un air touché, de m'expliquer ce phénomène.

Il me dit en peu de mots qu'il avoit passé sa jeunesse au service, & qu'il avoit obtenu une compagnie & la croix....., mais qu'ayant été réformé après la précédente guerre, il n'avoit pu avoir d'emploi dans celle-ci, & qu'il se trouvoit dans le monde sans amis, sans argent, & sans autre bien que sa croix...... Il me faisoit pitié: mais il gagna mon estime en achevant ce qu'il avoit à me dire.

Le roi est un prince aussi bon que généreux...., mais il ne peut récompenser ni soulager tout le

monde ; mon malheur eſt de me trouver de ce nombre...... Je ſuis marié....., ma femme que j'aime, & qui m'aime, à cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtiſſerie, & j'ai penſé, moi, qu'il n'y avoit point de déshonneur à nous préſerver tous deux des horreurs de la diſette, en vendant ce qu'elle fait.

Je priverois les ames ſenſibles d'un plaiſir, ſi je ne leur racontois pas ce qui arriva à ce pauvre chevalier de Saint-Louis huit ou neuf mois après.

Il ſe tenoit ordinairement près de la grille du château. Il fut remarqué par pluſieurs perſonnes qui eurent la même curioſité que moi, & il leur raconta la même hiſtoire avec la même modeſtie qu'il me l'avoit racontée. Le roi en fut informé. Il ſut que c'étoit un brave officier qui avoit eu l'eſtime de tout ſon corps, & il lui donna une penſion de quinze cents livres.

Aimable bienfaiſance! ſur quels cœurs n'as-tu pas des droits? Je n'ai jamais raconté ce trait, qu'il n'ait fait verſer des larmes de ſenſibilité. Peuple heureux! heureux ſouverain!......



CHAPITRE XLV.

L'ÉPÉE.

JE fus auſſi vivement touché d'une hiſtoire qui arriva à Rennes, pendant le tems que j'y étois.

Je ne ſais point quelles étoient les cauſes qui avoient inſenſiblement ruiné la maiſon d'E..... en Bretagne. Le marquis d'E...... avoit lutté avec beaucoup de fermeté contre les adverſités de la fortune. Il avoit encore montré avec quelque éclat ce qu'avoient été ſes ancêtres...... Mais il ſe trouva enfin forcé de ſe condamner à l'obſcurité : à peine avoit-il de quoi vivre...... Ses deux fils ſembloient lui demander quelque choſe de plus que le pur ſoutien de la vie, & il croyoit qu'ils méritoient un meilleur ſort. Il avoit eſſayé de la voie des armes, mais inutilement...... Pour les avancer dans cette carrière, il falloit faire des dépenſes qui étoient au-deſſus de ſes moyens. Le peu de bien qui lui reſtoit, exigeoit l'économie la plus exacte. Il n'y avoit donc pour lui qu'une reſſource, & c'étoit le commerce......

Mais n'étoit-ce pas flétrir pour toujours la racine du petit arbre que ſon orgueil & ſon affection vouloient voir refleurir ?...... Heureu-

ſement que la Bretagne a conſervé le privilege de ſecouer le joug de ce préjugé. Il s'en ſervit. Les états étoient aſſemblés à Rennes. Suivi un jour de ſes deux fils, il parut au théâtre, & fit valoir, avec dignité, la faveur d'une ancienne loi du duché, qui, quoique rarement réclamée, n'en ſubſiſtoit pas moins dans toute ſa force. Il ôta ſon épée de ſon côté. La voici, dit-il, prenez-la; ſoyez-en les fidèles dépoſitaires, juſqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre & de m'en ſervir avec honneur.

Le préſident accepta l'épée...... Le marquis la vit dépoſer dans les archives de ſa maiſon, & ſe retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute ſa famille pour la Martinique...... Une application aſſidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, & quelques legs inattendus de branches éloignées de ſa maiſon, lui rendirent de quoi ſoutenir ſa nobleſſe, & il revint chez lui pour réclamer ſon épée. J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet évènement ſolemnel; c'eſt ainſi que je l'appelle. Quel autre nom pourroit lui donner un voyageur ſentimental? Malheur à ceux pour qui ces ſcènes ſont indifférentes!

Le marquis tenant par la main une épouſe reſpectable, parut avec modeſtie au milieu de l'aſſemblée. Son fils aîné conduiſoit ſa ſœur.....

Le cadet étoit à côté de ſa mere...... Un mouchoir cachoit les larmes de ce bon pere.

Le ſilence le plus profond régnoit dans toute l'aſſemblée...... Le marquis remit ſa femme aux ſoins de ſon fils cadet & de ſa fille, il avança ſix pas vers le préſident, & lui redemanda ſon épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas ſi-tôt, qu'il la tira preſque toute entière hors du fourreau...... C'étoit la face brillante d'un ami qu'il avoit perdu de vue depuis quelque tems...... Il l'examina attentivement, comme pour s'aſſurer que c'étoit la même...... Il apperçut un peu de rouille vers la pointe....., il la porta plus près de ſes yeux, & je vis tomber une larme ſur l'endroit rouillé.

Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'ôter.

Il la remit dans le fourreau, remercia ceux qui en avoient été les dépoſitaires, & ſe retira avec ſon épouſe, ſa fille & ſes deux fils.

Je lui enviois ſes ſenſations.



CHAPITRE XLVI.

Moyen de se nommer.

J'entrai chez M. le comte de B..... ſans eſſuyer la moindre difficulté. Il feuilletoit les ouvrages de Shakeſpear qui étoient ſur ſon ſecrétaire, & je lui fis juger, par mes regards, que je les connoiſſois. Je ſuis venu, lui dis-je, ſans introducteur, parce que je ſavois que je trouverois dans votre cabinet un ami qui m'introduiroit auprès de vous. Le voilà, c'eſt le grand Shakeſpear, mon divin compatriote..... Eſprit ſublime, m'écriai-je, fais-moi cet honneur-là!

Le comte ſourit de la ſingularité de cette manière de ſe préſenter..... Il s'apperçut, à mon air pâle, que je ne me portois pas bien, & me pria auſſitôt de m'aſſeoir. J'obeis, & pour lui épargner des conjectures ſur une viſite qui n'étoit certainement pas faite dans les règles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'étoit arrivé chez le libraire, & comment cela m'avoit enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où je m'étois plongé. Quel eſt votre embarras? me dit-il avec un air d'inquiétude.

Je lui dis de quoi il s'agiſſoit. Mon hôte; ajoutai-je, M. le comte, m'aſſure qu'on me mettra à la Baſtille. Et vous craignez que cela ne vous arrive? Je ne crains rien, lui dis-je; je ſuis au milieu du peuple le plus poli de l'univers; & ma conſcience me dit que je ſuis intègre...... Je ne ſuis point venu pour jouer ici le rôle d'eſpion, ni pour y obſerver les ornemens ou la nudité de la terre, & les François ſont trop honnêtes & trop généreux pour me faire du mal.

Le comte rougit & rit de mon diſcours...... Ne craignez rien, dit-il...... Moi? non, monſieur; d'ailleurs je ſuis venu en riant depuis Londres juſqu'à Paris, & je ne crois pas que M. le duc de C...... ſoit aſſez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs.

Je me ſuis adreſſé à vous, M. le comte, ajoutai-je en lui faiſant une profonde inclination, pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté.

Le comte m'écoutoit avec un grand air de bonté....., ſans cela j'aurois moins parlé...... Il s'écria une ou deux fois : cela eſt bien dit...... Cependant la choſe en reſta-là, & je ne voulus plus en parler.

Il changea même de diſcours; nous parlâmes de choſes indifférentes, de livres, de nouvelles, de politique, des hommes..., & puis des femmes

Que Dieu béniſſe tout le beau ſexe ! lui dis-je ; perſonne ne l'aime plus que moi. Après tous les foibles que j'ai vus aux femmes, & toutes les ſatyres que j'ai lues contr'elles, je les aime encore.... Je ſuis fermement perſuadé qu'un homme qui n'a pas une eſpèce d'affection pour elles toutes, n'en peut pas aimer une ſeule comme il le doit.

Eh bien ! Monſieur l'Anglois, me dit gaiement le comte, voyons. Vous n'êtes pas venu ici, dites-vous, pour eſpionner les ornemens ou la nudité de la terre...., ni celle de nos femmes, apparemment ? Mais ſi par haſard vous en trouviez quelques-unes ſur votre chemin, qui ſe préſentaſſent ainſi à vos yeux, dites-moi, la vue de ces objets vous effraieroit-elle ?

Il y a quelque choſe en moi qui ſe révolte à la moindre idée indécente. Je me ſuis ſouvent efforcé de ſurmonter cette répugnance, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que j'ai haſardé de dire, dans un cercle de femmes, des choſes dont je n'aurois pas oſé riſquer une ſeule dans le tête-à-tête, m'eût-elle conduit au bonheur.

Excuſez-moi, M. le comte, lui dis-je ; ſi un pays auſſi floriſſant ne m'offroit qu'une terre nue, je jeterois les yeux deſſus en pleurant.... Pour ce qui eſt de la nudité des femmes, continuai-je en rougiſſant de l'idée qu'il avoit excitée en moi, j'obſerve ſi ſcrupuleuſement l'évangile, je m'atten-

dris tellement ſur leurs foibleſſes, que ſi j'en trouvois dans cet état, je les couvrirois d'un manteau, pourvu que je ſuſſe comment il faudroit m'y prendre...... Mais, je l'avoue, je voudrois bien voir la nudité de leurs cœurs, & tâcher, à travers les différens déguiſemens des coutumes, du climat, de la religion & des mœurs, de modeler le mien ſur ce qu'il y a de bon..... C'eſt pour cela, M. le comte, que je ſuis venu à Paris, & que je n'ai pas encore été voir le Palais Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre...... Je n'ai point acheté le catalogue des tableaux, des ſtatues, des égliſes : tout être humain eſt un temple pour moi, & j'aimerois mieux y diſtinguer les traits originaux, les légers coups de pinceau qui s'y trouvent, que de voir le fameux tableau de la transfiguration de Raphaël.

L'envie de connoître les hommes m'a amené en France, & me conduira probalement plus loin...... C'eſt un voyage tranquille que le cœur fait à la pourſuite de la nature & des ſenſations qu'elle fait éprouver, & qui nous portent à nous entr'aimer un peu mieux que nous ne faiſons.

M. le comte me dit des choſes fort polies à ce ſujet. Mais à propos, continua-t-il, ſavez-vous, monſieur, que je ſuis fâché contre Shakeſpear, de ce qu'en me faiſant faire connoiſſance avec

vous, il ne m'a point dit qui vous étiez ? Il eſt ſi rempli de ſes vaſtes idées, qu'il a oublié de vous nommer....., & vous voilà dans la néceſſité de vous nommer vous-même......

Rien ne m'embarraſſe plus que d'être obligé de dire qui je ſuis...... Je parle plus aiſément d'un autre que de moi-même; & quand je ſuis forcé d'en dire quelque choſe, je ſouhaite toujours pouvoir le faire en un ſeul mot. Je crois qu'on n'a jamais aſſez-tôt fini quand on parle de ſoi. J'eus ici une fort belle occaſion d'être laconique ſur mon compte. Shakeſpear étoit ſous mes yeux. Je me ſouvins que mon nom étoit dans la tragédie d'Hamlet; je cherchai la fameuſe & ridicule ſcène des Foſſoyeurs, au cinquième acte; & poſant le doigt ſur le nom d'Yorick....., M. le comte, regardez...... Eh bien? je vois qu'il y a là Yorick........ Préciſément, & Yorick, c'eſt moi.

Il importe peu de ſavoir ſi la réalité de ma perſonne avoit effacé ou non de l'eſprit du comte l'idée du ſquelette du pauvre Yorick, ou par quelle magie il ſe trompa de ſept ou huit ſiècles...... Les François conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne dans ce monde, & encore moins ces eſpèces de mépriſes...... Je me ſuis aviſé de faire quelques volumes de ſermons, bons ou mauvais; & un de nos évêques, dont

je révère d'ailleurs la candeur & la piété, me disoit un jour, qu'il n'avoit pas la patience de feuilleter des sermons qui avoient été composés par le bouffon du roi de Danemarck. Mais, monseigneur, lui dis-je, il y a deux Yorick. Le Yorick dont vous parlez, est mort & enseveli il y a huit siècles....., il fleurissoit à la ccur d'Horwendillus...... L'autre Yorick n'a brillé dans aucune cour, & c'est moi qui le suis...... Il secoua la tête. Mon dieu! monseigneur, ajoutai-je, vous voudriez donc me faire penser que vous pourriez confondre Alexandre le Grand, avec l'Alexandre dont parle Saint Paul, & qui n'étoit qu'un chaudronnier?...... Je ne sais, dit-il, mais n'est-ce donc pas le même?......

Ah! si le roi de Macédoine, lui dis-je, monseigneur, pouvoit vous donner un meilleur évêché, je suis bien sûr que vous sauriez le distinguer de l'artisan qui augmenteroit la batterie de votre cuisine......

Le comte de B...... tomba dans la même erreur.

Vous êtes Yorick! s'écria-t-il...... Oui je le suis...... Vous? Oui, moi-même. Bon dieu! dit-il en m'embrassant, c'est Yorick.

Il mit aussitôt le volume de Shakespear dans sa poche, & me laissa seul dans son cabinet.

CHAPITRE

CHAPITRE XLVII.

Passe-tems.

JE ne pouvois pas concevoir pourquoi le comte de B..... étoit forti si précipitamment, ni pourquoi il avoit mis le volume de Shakespear dans sa poche.....; mais des mystères qui s'expliquent d'eux-mêmes par la suite, ne valent pas le tems que l'on perd à vouloir les pénétrer..... Il valoit mieux lire Shakespear...... Je pris un des volumes qui restoit, & je tombai sur la pièce intitulée : *beaucoup de bruit, & de fracas pour rien;* & du fauteuil où j'étois assis, je me transportai sur le champ à Messine; je m'y occupois si fort de don Pèdre, de Benoît, & de Béatrix, que je ne pensois ni à Versailles, ni au comte, ni au passe-port.

Douce flexibilité de l'esprit humain! avec quel charme il se livre à des illusions qui adoucissent les tristes momens de l'attente & de l'ennui!.... Il y a long-tems que je n'existerois plus, si je n'avois erré dans leurs plaines enchantées..... Dès que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds, ou trop escarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un sentier velouté & uni, que

l'imagination a jonché de boutons de roses. J'y fais quelques tours, & j'en reviens plus robuste & plus frais........ Lorsque ce mal m'accable, & que ce monde ne m'offre aucune retraite pour m'y soustraire, je le quitte, & je prends une nouvelle route...... J'ai une idée beaucoup plus claire des Champ-Elysées, que du ciel; je fais comme Enée, j'y entre par force...... Je le vois qui rencontre l'ombre triste de Didon abandonnée, qu'il cherche à reconnoître...... Elle l'apperçoit & se détourne en silence de l'auteur de sa misère & de sa honte...... Mes sensations se perdent dans les siennes, & se confondent dans ces émotions qui m'arrachoient des larmes sur son sort pendant ma jeunesse.

Le tems qu'on passe ainsi n'est pas inutile..... L'inquiétude que l'on prend du mal des autres, adoucit les peines qu'on ressent soi-même, & donne à la raison le loisir de venir à notre secours...... Je sais bien que je n'ai jamais pu dissiper une triste sensation, qu'en excitant en moi une autre qui fût plus douce & plus agréable.

J'allois finir de lire le troisième acte, lorsque le comte de B..... entra, tenant un papier à la main...... Voilà, me dit-il, votre passe-port. M. le duc de C...... me l'a accordé sur le champ. Un homme qui rit, dit-il, ne peut pas être dangereux. Pour tout autre que le bouffon du

roi, je n'aurois pu l'avoir de plus de deux heures... Mais, M. le comte, lui dis-je, je ne ſuis pas le bouffon du roi...... Mais vous êtes Yorick? Oui..... Et vous riez, vous plaiſantez? Je ris, je plaiſante ; mais je ne ſuis point payé pour cela... C'eſt toujours à mes propres frais que je m'amuſe... Il y a long-tems, M. le comte, que nous n'avons eu de bouffons à la cour. C'eſt ſous le ſeul règne licencieux de Charles II, que le dernier parut. Nos mœurs, depuis ce tems ſe ſont ſi épurées, nos grands ſeigneurs ſont ſi déſintéreſſés, ils ont tant de zèle pour l'honneur & la proſpérité de la patrie, nos dames ſont ſi modeſtes, ſi réſervées, ſi chaſtes, ſi dévotes..... Ah! M. le comte, un bouffon n'auroit pas un ſeul trait de raillerie à décocher.....

Oh! pour cela, s'écria-t-il, voilà du perſifflage.

CHAPITRE XLVIII.

DIGRESSION.

LE paſſe-port étoit adreſſé à tous les gouverneurs, lieutenans-commandans, officiers généraux & autres officiers de juſtice; & M. Yorick, le bouffon du roi, & ſon bagage, pouvoient voyager tranquillement. On avoit ordre de les

laiſſer paſſer ſans les inquiéter..... J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce paſſeport me paroiſſoit un peu terni par la figure que j'y faiſois..... Mais quels biens dans ce monde ſont ſans mélange! Je connois de grave théologiens qui vont juſqu'à ſoutenir que la jouiſſance même eſt accompagnée d'un ſoupir, & que la plus délicieuſe qu'ils connoiſſent, ſe termine ordinairement par une émotion convulſive.

Je me ſouvins d'un paſſage du ſavant Bevoriskius, dans ſon commentaire ſur les générations d'Adam. Il étoit au milieu d'une note, lorſque deux moineaux, qui étoient ſur le bord de ſa fenêtre, interrompirent le fil de ſa généalogie, & la lui firent couper par une digreſſion.

« Cela eſt étrange! s'écrie-t-il, mais le fait n'en » eſt pas moins vrai. Ils me troubloient par » leurs careſſes..... J'eus la curioſité de les » marquer une à une avec une plume, & le » moineau mâle, dans le peu de tems qu'il » m'auroit fallu pour finir ma note, réitéra les » ſiennes vingt-trois fois & demie.

» Que le ciel répand de bienfaits ſur ſes créatures! » ajoute Bevoriskius ».

Et c'eſt le plus grave de tes frères, ô malheureux Yorick, qui publie ce que tu peux copier ici ſans rougir!

Mais cette anecdote ne m'appartient pas, & n'a

rien de commun avec mes voyages. . . . . . Je demande deux fois. . . . ., deux fois excuſe de cette digreſſion.

CHAPITRE XLIX.

CARACTÈRES.

EH bien! me dit le comte, après qu'il m'eut donné le paſſe-port, comment trouvez-vous les François ?

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés, je ne pouvois répondre à cette queſtion que d'une manière fort polie.

Paſſe pour cela, dit le comte ; mais parlez franchement : trouvez-vous dans les François cette politeſſe marquée, dont on leur fait honneur par-tout?

Tout ce que j'ai vu, lui dis-je, me confirme dans cette opinion. . . . . . Oh ! oui, dit le comte, les François ſont polis.

Juſqu'à l'excès, repartis-je. A l'excès ? . . . . Ce mot le frappa, & il me dit que j'entendois sûrement par-là plus que je ne diſois. J'eus beau lui aſſurer que non; il inſiſta. . . . . Vous ne voulez pas tout dire. . . . ., mais point de réſerve . . . . ., parlez avec franchiſe.

Je crois, M. le comte, lui dis-je, qu'il en est des questions que l'on se fait dans la société, comme de la musique; on a besoin d'une clef pour répondre aux unes, comme pour régler l'autre. Une note exprimée trop haut ou trop bas, dérange tout le systême de l'harmonie...... Le comte de B..... me dit qu'il ne savoit pas la musique, & me pria de m'expliquer de quelque autre façon...... Une nation civilisée, M. le comte, lui dis-je enfin, rend le monde son tributaire. La politesse en elle-même, ainsi que le beau-sexe, a d'ailleurs tant de charmes, qu'il est honteux d'en dire du mal...... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un seul point de perfection où l'homme puisse arriver...... S'il le passe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert..... Je ne prétends pas marquer par-là à quel degré cela se rapporte aux François sur le point dont nous parlons..... Mais si jamais les Anglois parvenoient à cette politesse qui distingue les François, ils ne perdroient peut-être pas en même tems cette politesse du cœur, qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité; mais ils perdroient au moins ce caractère original & varié, qui les distingue les uns des autres, & de tout le reste du monde.

Je fouillai dans ma poche, & j'en tirai une douzaine de schelings, qui avoient été frappés du

tems de Guillaume d'Orange, & qui étoient unis comme le verre : ils pouvoient ſervir à éclaircir ce que je venois de dire.

Voyez, M. le comte, lui dis-je en les jetant devant lui ſur ſon bureau. On ne peut pas les diſtinguer... Ils ont paſſé dans tant de mains, que l'empreinte en eſt abſolument effacée. Les Anglois ſont comme les anciennes médailles que l'on conſerve. Ils ſe ſont tenus ſéparés des autres hommes, & ils ont conſervé le même fil que la fine main de la nature leur a donné...... Ils ne ſont pas ſi agréables : mais en revanche la légende en eſt ſi viſible, que vous jugez du premier coup-d'œil, de qui eſt l'effigie & la ſouſcription..... Mais les François, M. le comte..... Je crus m'appercevoir qu'il craignoit que je n'en diſſe beaucoup de mal; les François, dis-je, ont tant d'excellentes qualités, qu'ils peuvent bien ſe paſſer de celle-là. Il n'y a point de peuple qui ſoit plus fidèle à ſon roi, plus généreux, plus brave, plus ſpirituel, plus agréable. Je ne leur trouve qu'un défaut; c'eſt d'être trop ſérieux.

Mon Dieu! s'écria le comte en ſe levant avec ſurpriſe...... Mais vous plaiſantez, dit-il..... Je mis la main ſur ma poitrine, & l'aſſurai gravement que c'étoit mon opinion ......

Le comte me dit qu'il étoit mortifié de ne pouvoir reſter, pour voir comment je m'y prendrois

pour juſtifier cette idée. Il étoit obligé de ſortir dans le moment, pour aller dîner chez le duc de C..... Mais, j'eſpère, me dit-il, que vous ne trouverez pas Verſailles trop éloigné de Paris, pour vous empêcher d'y venir dîner avec moi.... Vous ne direz peut-être plus alors que les François ſont trop ſérieux. En tous cas, nous verrons comment vous ſoutiendrez la thèſe...... Mais prenez-y garde, vous avez l'opinion du monde entier à combattre...... Je promis au comte d'avoir l'honneur de le voir avant de quitter Paris, & je me retirai.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La tentation.

Je revins aussitôt à Paris. Le portier me dit qu'une jeune fille, qui avoit une boîte de carton, étoit venue me demander un instant avant que j'arrivasse. Je ne sais, dit-il, si elle s'en est allée ou non. Je pris la clef de ma chambre, & je trouvai dans l'escalier la jeune fille qui descendoit.

C'étoit mon aimable fille du quai de Conti. Madame de R...... l'avoit envoyée chez une marchande de modes, à deux pas de l'hôtel de Modène: je ne l'avois pas été voir, & elle lui avoit dit de s'informer si je n'étois déjà plus à Paris, & en ce cas, si je n'avois pas laissé une lettre à son adresse.

Elle monta avec moi dans ma chambre, pour attendre que j'eusse écrit une carte. C'étoit une belle soirée de la fin du mois de Mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoisi, étoient tirés l'un contre l'autre...... Le soleil se couchoit, &

il réfléchiſſoit une ſi belle teinture ſur le viſage charmant de la jeune beauté, que je crus qu'elle rougiſſoit...... Cette idée me fit rougir moi-même...... Nous étions ſeuls, & cette circonſtance me donna une ſeconde rougeur, avant que la première fût diſſipée.

Il y a une eſpèce agréable de rougeur qui eſt à moitié criminelle, & qui provient plutôt du ſang que de l'homme lui-même..... Le cœur l'envoie avec impétuoſité, & la vertu vole à ſa ſuite....; mais ce n'eſt pas pour la rappeler, c'eſt pour rendre la ſenſation plus agréable...... Elle vient en compagnie....., je ne la décrirai pas...... Je ſentis d'abord quelque choſe en moi qui n'étoit pas conforme à la leçon de vertu que j'avois donnée la veille ſur le quai de Conti; je cherchai une carte pendant cinq ou ſix minutes, quoique je ſuſſe que je n'en avois point...... Je pris une plume....., je la laiſſai tomber; ma main trembloit, le diable m'agitoit.

Je ſavois auſſi bien qu'un autre qu'il s'enfuiroit en lui réſiſtant; mais il eſt rare que je lui réſiſte, de peur d'être bleſſé au combat, quoique vainqueur....., j'aime mieux, pour plus de ſûreté, céder le triomphe; & c'eſt moi-même qui fuis, au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du ſecrétaire, où je cherchois ſi inutilement une carte.... Elle ramaſſa

ma plume, & m'offrit de me tendre le cornet; & cela d'une voix si douce, que j'allois l'accepter; cependant je n'osai pas. Mais, ma chère, je n'ai point de carte, lui dis-je, pour écrire. Qu'importe? écrivez, dit-elle naïvement, sur telle autre chose que ce soit.

Ah! je fus tenté de lui dire, je vais donc l'écrire sur vos lèvres......

Mais je suis perdu, me dis-je, si je fais cela. Mon enfant, je n'écrirai point. Je la pris par la main, & la menai vers la porte en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avois donnée..... Elle promit de s'en souvenir, & elle fit cette promesse avec tant d'ardeur, qu'en se retournant elle mit ses deux mains dans les miennes...... Il étoit impossible, dans cette situation, de ne les pas serrer; je souhaitois les laisser aller, & je les retenois encore...... Je ne lui parlois point, je raisonnois en moi-même...... L'action me faisoit de la peine, mais je tenois toujours les mains serrées...... Je voulois finir ce combat en les quittant, & je le recommençois. Mes genoux s'entrechoquoient, mon sang tressailloit.

Le lit n'étoit qu'à deux pas de nous...... Je lui tenois encore les mains....., & je ne sais comment cela arriva....., je ne le lui dis pas....., je ne l'y attirai pas....., je ne pensois pas même au

lit....., mais nous nous trouvâmes tous deux assis sur le pied du lit.

Il faut, dit-elle que je vous montre la petite bourse que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu...... Elle la chercha dans sa poche droite qui étoit de mon côté, & la chercha pendant quelque tems. Elle la chercha dans sa poche gauche, & ne la trouvant point, elle craignoit de l'avoir perdue... Je n'ai jamais attendu une chose avec autant de patience. Enfin elle la trouva dans sa poche droite; & elle me dit en la tenant du bout de ses doigts : la voilà. Elle étoit de taffetas vert, doublé de satin blanc piqué, & n'étoit pas plus grande qu'il ne falloit pour contenir l'écu qui étoit dedans. Elle étoit joliment faite, & elle me la mit dans la main. Je la tins dix minutes sur son tablier...... Je regardois la bourse. Mes yeux se jetoient quelquefois de côté, mais ils rencontroient plus souvent ceux de la jolie fille.

J'avois un col plissé, dont quelques fils s'étoient rompus. Elle enfila sans rien dire une aiguille, & se mit à le racommoder...... Je prévis alors tout le danger que couroit ma gloire...... Sa main, qu'elle faisoit passer sur mon cou, en gardant le silence, agitoit les lauriers que mon imagination avoit placés sur ma tête, & ils étoient prêts à tomber. La boucle d'un de ses souliers

Je la tins dix minutes sur son tablier.



s'étoit défaite en marchant...... Voyez, dit-elle, en levant son pied, j'allois la perdre, si je ne m'en étois pas apperçue...... Je ne pouvois pas faire moins, en reconnoissance du soin qu'elle avoit pris de raccommoder mon col, que de rattacher la boucle....., & de lever l'autre pied, pour voir si les boucles étoient placées l'une comme l'autre..... Je le fis un peu trop brusquement....., & la belle fille fut renversée...... Et alors......

CHAPITRE II.

LA CONQUÊTE.

ET alors?...... O vous, dont les mains froides & les cœurs glacés peuvent vaincre ou masquer les passions par le raisonnement, dites moi quelle faute commet un homme à les ressentir! Comment son esprit est-il responsable envers l'Emanateur de tous les esprits, de la conduite qu'il tient quand il en est agité?

Si la nature, en tissant sa toile d'amitié, a entrelacé dans toute la pièce quelques fils d'amour & de desir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher? Oh! châtie de pareils stoïques, grand maître de la nature! m'écriois-je en moi-même...... En quelqu'endroit que tu me places

pour éprouver ma vertu, quel que ſoit le péril où je me trouve expoſé, quelle que ſoit ma ſituation, laiſſe moi ſentir les mouvemens des paſſions qui appartiennent à l'humanité...... Et ſi je les gouverne comme je le dois, j'aurai toute ma confiance en ta juſtice...... C'eſt toi qui nous a formés..... Nous ne nous ſommes pas faits nous-mêmes.

Je n'eus pas ſi-tôt adreſſé cette courte prière au ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main, & la conduiſis hors de la chambre...... Elle ſe tint près de moi juſqu'à ce que j'eus fermé la porte, & que j'en euſſe mis la clef dans ma poche...... Alors la victoire étoit décidée....., & elle ne l'étoit pas un inſtant auparavant; alors je lui donnai un baiſer ſur la joue...., je la repris par la main, & je la menai en toute sûreté juſqu'à la porte de la rue.

CHAPITRE III.

LE MYSTÈRE.

UN homme qui connoît le cœur humain, jugera aiſément qu'il m'étoit impoſſible de retourner ſi-tôt dans ma chambre; c'eût été paſſer d'un morceau muſical dont le feu avoit animé toutes mes affections, à une clef froide.... Je reſtai donc

quelque tems sur la porte de l'hôtel, & je m'occupai à examiner les passans, & à former sur eux les conjectures que leurs différentes allures me suggéroient; mais un seul objet fixa bientôt toutes mes attentions, & les confondit. C'étoit un grand homme sec, d'un sérieux philosophique, & d'une mine hâlée, qui passoit & repassoit gravement dans la rue, & n'alloit jamais au-delà de soixante pas de chaque côté de la porte. Il paroissoit avoir à peu près cinquante ans, & avoit une petite canne sous le bras...... Son habit, sa veste & sa culotte étoient de drap noir, un peu usé, mais encore propre. A sa manière d'ôter son chapeau, & d'accoster un grand nombre de passans, je jugeai qu'il demandoit l'aumône, & je préparai quelque monnoie pour la lui donner quand il s'adresseroit à moi en passant...... Mais il passa sans me rien demander, & cependant ne fit pas six pas sans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venoit devant lui...... J'avois plus l'air de lui donner, qu'elle...... A peine eut-il fini, qu'il ôta son chapeau à une autre...... Un monsieur d'un certain âge, avançoit lentement vers lui, & il étoit suivi d'un jeune homme fort bien mis.... Il les laissa passer tous deux sans leur rien dire...... Mais une femme qui survint un instant après en fut saluée...... Je restai à l'observer une bonne demi-heure, & il fit pendant ce tems une dou-

zaine de tours en avant & en arrière, en ſuivant conſtamment le même plan.

Il y avoit deux choſes dans ſa conduite qui m'inquiétoient, & qui me faiſoient faire inutilement beaucoup de réflexions; c'étoit de ſavoir d'abord pourquoi il ne contoit ſon hiſtoire qu'aux femmes, & enſuite quelle eſpèce d'hiſtoire c'étoit, & quelle eſpèce d'éloquence il employoit pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle étoit inutile pour émouvoir ceux des hommes.

Deux autres circonſtances me rendoient encore ce myſtère plus impénétrable; c'eſt qu'il diſoit tout bas à chaque femme ce qu'il avoit à lui dire, & d'une façon qui avoit plutôt l'air d'un ſecret confié, que d'une demande; & qu'il réuſſiſſoit toujours. Il n'arrêta pas une ſeule femme, qui ne tirât ſa bourſe pour lui donner quelque choſe.

J'eus beau réfléchir, je ne pus me former de ſyſtême pour expliquer ce phénomène. C'étoit une énigme à m'occuper tout le reſte de la ſoirée, & je me retirai dans ma chambre.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Le cas de conscience.

Mon hôte me ſuivit, & à peine fut-il entré, qu'il me dit de chercher un autre logement. Pourquoi cela, lui dis-je, mon ami?..... Pourquoi?...... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous? Cela eſt contre les règles de ma maiſon...... Fort bien! lui dis-je, & nous nous quitterons bons amis, car la jeune fille n'a point eu de mal....., ni moi non plus, & je vous laiſſerai comme je vous ai trouvé...... C'en eſt aſſez, reprit-il, pour perdre mon hôtel de réputation..... Cela n'eſt pas équivoque..... Voyez, ajouta-t-il en me montrant le pied du lit où nous avions été aſſis...... J'avoue que cela avoit quelqu'apparence d'un témoignage; mais mon orgueil ſouffroit d'entrer en explication avec lui, &, ſans lui faire de détail, je lui dis de ſe tranquilliſer, de dormir auſſi bien que je le ferois cette nuit, & que je le payerois demain matin.

Je ne me ſerois pas ſoucié, Monſieur, de vous voir une douzaine de filles....., & je n'ai jamais ſongé, moi, à en avoir une ſeule, lui dis-je en l'interrompant...... Pourvu, ajouta-t-il, que

c'eût été le matin...... Eſt-ce que la différence des momens du jour met à Paris de la différence dans le mal? Cela en fait beaucoup, Monſieur, par rapport à la décence...... Je goûte une bonne diſtinction, & je ne pouvois pas me fâcher bien vivement contre cet homme...... J'avoue, pourſuivit-il, qu'il eſt néceſſaire à un étranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles, de la broderie, dés bas de ſoie....., & ce n'eſt rien, quand une femme qui vend de tout cela vient avec une boîte de carton....., cela paſſe...... Oh! en ce cas votre conſcience & la mienne ſont à l'abri; car, ſur ma foi, elle en avoit une....., mais je n'y ai pas regardé...... Monſieur n'a donc rien acheté? dit-il. Rien du tout, dis-je....... C'eſt que je vous recommande, monſieur, une jeune fille qui vous vendra en conſcience........ A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce ſoir...... Il me fit une profonde révérence, & ſe retira ſans réplique.

Je vais triompher de cet homme, me dis-je; mais quel profit en tirerai-je? Je lui ferai voir que ce n'eſt qu'une ame vile. Et enſuite? enſuite?..... J'étois trop près de moi, pour dire que c'étoit pour l'amour des autres...... Je n'avois point de bonne réponſe à me faire à cette queſtion...... Il y avoit plus de mauvaiſe humeur que de principe dans mon projet....., & il me déplaiſoit même avant de l'exécuter.

Une jeune grisette entra quelques minutes après avec une boîte de dentelles...... Elle vient bien inutilement, me dis-je; je n'acheterai certainement rien.

Elle vouloit me faire tout voir....... Mais il étoit difficile de me montrer quelque chose qui me plût...... Cependant elle ne faisoit pas semblant de s'appercevoir de mon indifférence. Son petit magasin étoit ouvert, & elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplia & les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience & de douceur...... Il ne tenoit qu'à moi d'acheter ou de ne pas acheter; elle me laissoit le tout pour le prix que je voudrois lui en donner....... La pauvre créature sembloit avoir de l'ardeur pour gagner quelque chose, & fit ce qu'elle put pour vaincre mon obstination...... Le jeu de ses graces étoit cependant plus animé par un air naïf & caressant, que par l'art.

S'il n'y a pas dans l'homme un fonds de complaisance & de bonté qui le rende dupe, tant pis. Mon cœur s'amollit, & ma dernière résolution se changea aussi facilement que la première...... Pourquoi punir quelqu'un de la faute des autres? Si tu es tributaire de ce tyran d'hôte, me disois-je en fixant la jeune marchande, je plains ton sort.

Je n'aurois eu que quatre louis dans ma bourse,

que je ne l'aurois pas renvoyée ſans en dépenſer trois. Je lui pris une paire de manchettes.

L'hôte va partager ſon profit avec elle....... Qu'importe? Je n'ai fait que payer comme tant d'autres ont fait avant moi pour une action qu'ils n'ont pu commettre, & dont ils n'avoient pas même eu l'idée.

CHAPITRE V.

L'ÉNIGME.

LAFLEUR, en me ſervant au ſouper, me dit que l'hôte étoit bien fâché de l'affront qu'il m'avoit fait en me diſant de chercher un autre logement.

Un homme, qui veut paſſer une nuit tranquille, ne ſe couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un, quand il peut ſe réconcilier....... Je dis donc à Lafleur de dire à l'hôte que j'étois fâché moi-même de lui avoir donné occaſion de me faire ce mauvais compliment : vous pouvez même lui ajouter, ſi la jeune fille revenoit encore, que je ne veux plus la revoir.

Ce n'étoit pas à lui que je faiſois ce ſacrifice, c'étoit à moi-même...... Après l'avoir échappé auſſi belle, je m'étois réſolu de ne plus courir de

risques, & de tâcher de quitter Patis avec le même fonds de vettu que j'y avois appotté.

Mais, monsieur, dit Lafleur en me saluant jusqu'à terre, ce n'est pas suivre le ton..., monsieur changera sans doute de sentiment. Si par hasard il vouloit s'amuser...... Je ne trouve point en cela d'amusement, lui dis-je en l'interrompant.

Mon dieu! dit Lafleur en ôtant le couvert.

Il alla souper, & revint une heure après pour me coucher. Personne n'étoit plus attentif que lui; mais il étoit encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyois qu'il vouloit me dire quelque chose, & qu'il n'osoit le faire. Je ne pouvois concevoir ce que ce pouvoit être, & je ne me mis pas beaucoup en peine de le savoir. J'avois une autre énigme plus intéressante à développer. Le manège de l'homme que j'avois vu, m'occupoit. J'en aurois bien voulu connoître tous les ressorts, & ce n'est point la curiosité qui m'excitoit. C'est un principe de techerche si bas, que je ne donnerois pas une obole pour la satisfaire...... Mais un secret qui amollissoit si promptement & avec autant d'efficacité le cœur du beau sexe, étoit à mon avis un secret qui valoit la pierre philosophale. Si les deux Indes m'eussent appartenu, j'en aurois donné une pour le savoir.

Je le tournai & retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon esprit, le lendemain matin en m'éveillant, étoit aussi épuisé pat mes rêves

que celui du roi de Babylone l'avoit été par ses songes. Je n'hésitai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme auroit embarrassé tous les savans de Paris, aussi bien que ceux de la Chaldée.

CHAPITRE VI.

LE DIMANCHE.

CETTE nuit amena le dimanche. Lafleur, en m'apportant du thé, du pain & du beurre pour mon déjeûné, étoit si paré, que j'eus de la peine à le reconnoître.

En le prenant à Montreuil, je lui avois promis un chapeau neuf avec une ganse & un bouton d'argent, & six louis pour s'habiller à Paris. Je lui en avois donné sept pour avoir le tout; & le bon garçon avoit, on ne peut mieux, employé son argent.

Il avoit acheté un fort bel habit d'écarlate, & la culotte de même......... Cela n'avoit été porté que peu de tems........ Je lui sus mauvais gré de me dire qu'il avoit fait cette emplette à la friperie. L'habillement étoit si frais, que, quoique je susse bien qu'il ne pouvoit pas être neuf, j'aurois souhaité pouvoir m'imaginer que je l'avois fait faire exprès pour lui. Mais c'est une délicatesse qui ne blesse pas beaucoup à Paris.

La veste qu'il avoit achetée étoit de satin bleu, assez bien brodée en argent, un peu usée, mais encore fort apparente; le bleu n'étoit pas trop foncé, & cela s'assortissoit très-bien avec l'habit & la culotte. Il avoit une bourse, un solitaire, des manchettes brodées, des bas de soie; il étoit bien accommodé. La nature lui avoit donné une belle figure qui ne lui avoit pas coûté un sou...... En un mot, tout cela alloit fort bien ensemble.

C'est ainsi qu'il entra dans ma chambre, avec un gros bouquet à la boutonnière de son habit. Il y avoit dans tout son maintien un air de gaieté & de propreté, qui me rappela que c'étoit Dimanche...... Je conjecturai aussitôt, en combinant les choses, que ce qu'il avoit à me dire le soir, étoit de me demander la permission de passer ce jour-là comme on le passe à Paris. J'y avois à peine pensé, que d'un air timide, mêlé cependant d'une sorte de confiance que je ne le refuserois pas, il me pria de lui accorder la journée.

Mais pourquoi faire, Lafleur? Il me dit ingénument que c'étoit pour faire le galant vis-à-vis de sa maîtresse.

Moi, j'avois précisément à le faire vis-à-vis de madame de R....... J'avois retenu exprès mon carrosse de remise; & ma vanité n'auroit pas été peu flattée d'avoir un domestique aussi élégant der-

rière ma voiture. J'avois de la peine à me résoudre à me passer de lui dans cette occasion.

Mais il ne faut pas raisonner dans ces petits embarras; il faut sentir. Les domestiques sacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous; mais ils ne sacrifient pas la nature. Ils ont leur vanité, leurs souhaits, aussi bien que leurs maîtres.... Ils ont mis à prix leur abnégation d'eux-mêmes, si je peux me servir de cette expression, & leurs attentes sont quelquefois si déraisonnables, que si leur état ne me donnoit pas le moyen de les mortifier, je voudrois souvent les en frustrer......... Mais quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire, lorsque je les maîtrise : je le sais bien........, je sais que je suis votre domestique.... Je sens alors que je suis désarmé de tout le pouvoir d'un maître.

Lafleur, tu peux aller, lui dis-je..... Mais quelle espèce de maîtresse as-tu faite depuis si peu de tems que tu es à Paris?..... Et Lafleur, en me mettant la main sur sa poitrine, me dit que c'étoit une demoiselle qu'il avoit vue chez M. le comte de B..... Lafleur avoit un cœur fait pour la société, &, à dire vrai, il en laissoit échapper, de manière ou d'autre, aussi peu d'occasions que son maître..... Mais comment celle-ci vint-elle? Dieu le sait. Tout ce qu'il m'en dit, c'est que pendant que j'étois chez le comte, il avoit fait

connoiſſance avec la demoiſelle au bas de l'eſcalier. Le comte m'avoit accordé ſa protection, & Lafleur avoit ſu ſe mettre dans les bonnes graces de la demoiſelle. Elle devoit venir ce jour-là à Paris avec deux ou trois autres perſonnes de la maiſon de M. le comte, & il avoit fait la partie de paſſer la journée avec eux ſur les boulevarts.

Gens heureux! qui, une fois la ſemaine au moins, mettez de côté vos embarras & vos ſoucis, & qui, en chantant & danſant, éloignez gaiement de vous un fardeau de peines & de chagrins qui accable les autres nations.

CHAPITRE VII.

OCCASION IMPRÉVUE.

LAFLEUR, ſans y ſonger plus que moi, m'avoit laiſſé de quoi m'amuſer tout le jour.

Il m'avoit apporté le beurre ſur une feuille de figuier. Il faiſoit chaud, & il avoit demandé une mauvaiſe feuille de papier pour mettre entre ſa main & la feuille de figuier.

Cela tenoit lieu d'une aſſiette, & je lui dis de mettre le tout ſur la table comme cela étoit. Le congé, que je lui avois donné, m'avoit déterminé à ne point ſortir. Je lui dis de s'en aller, &

d'avertir, en paſſant, le traiteur que je dînerois à l'hôtel.

Dès que j'eus déjeûné, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allois faire autant de la feuille de papier, mais elle étoit imprimée. J'y jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troiſième; cela excita ma curioſité. Je baiſſai la fenêtre, je m'aſſis & je me mis à lire.

C'étoit du vieux françois, dont la date paroiſſoit être du tems de Rabelais, & c'étoit peut-être lui qui en étoit l'auteur. Le caractère étoit gothique, & ſi effacé par l'humidité & par l'injure du tems, que j'eus bien de la peine à le déchiffrer... J'en abandonnai même la lecture, & j'écrivis une lettre à mon ami Eugène..... Mais je repris le chiffon. Impatienté de nouveau, je t'écrivis auſſi, ma chère Liſette, pour me calmer; mais irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore & je m'obſtinois à le lire quand le dîner vint.

Je réveillai mes eſprits par une bouteille de vin de Bourgogne, & je repris ma tâche. Gruterus ou Spon (1) n'avoient jamais été plus appliqués à pénétrer le ſens de quelque médaille, & en deux ou trois heures d'eſſai, je crus m'appercevoir que je comprenois ce que je liſois..... Mais

(1) Savans antiquaires.

pour m'en assurer davantage, je me mis à le traduire en Anglois, pour voir la figure que cela feroit..... Je faisois de tems en tems quelques tours dans ma chambre, je me mettois à la fenêtre, je reprenois la plume, & à neuf heures du soir j'eus enfin achevé mon travail..... On en dira ce qu'on voudra; le voici.

CHAPITRE VIII.

FRAGMENT.

OR, comme la femme du notaire disputoit ce point un peu trop vivement avec le notaire, je voudrois, dit le notaire, en mettant bas son parchemin, qu'il y eût ici un autre notaire pour prendre acte de tout ceci.

Que feriez-vous alors, dit-elle, en se levant précipitamment?.... La femme du notaire étoit une petite femme vaine & colérique..... Et le notaire, pour éviter un ouragan, jugea à propos de répondre avec douceur..... J'irois, dit-il, au lit..... Vous pouvez aller au diable, dit la femme du notaire.

Or, il n'y avoit qu'un lit dans tout l'appartement, parce que ce n'est pas la mode à Paris d'avoir plusieurs chambres qui en soient garnies; &

le notaire, qui ne se soucioit pas de coucher avec une femme qui venoir de l'envoyer au diable, & qui, un peu plus échauffée, n'auroit peut-être pas même fait de façon pour l'envoyer autre part, prit son chapeau, sa canne & son manchon, & sortit de la maison.

La nuit étoir pluvieuse & venteuse, & il marchoit mal à son aise vers le Pont-Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits, ceux qui passent sur le Pont-Neuf doivent avouer que c'est le pont le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large qui ait jamais joint deux cotés de rivière sur la surface du globe.

> Je ne sais si je me trompe; à ce trait on diroit que l'auteur du fragment n'étoit pas François : mais continuons, cela vaut mieux qu'une mauvaise réflexion.

Le seul reproche que les théologiens, les docteurs de Sorbonne & tous les casuistes fassent à ce pont, c'est que s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blasphême plus souvent la nature à l'occasion de ce météore...., & cela est vrai, mes bons amis : il y souffle si vigoureusement, il vous y houspille avec des bouffées si subites & si fortes, que de cinquante personnes qui le passent, il n'y en a pas une qui ne coure les ris-

ques de ſe voir enlever ou de montrer quelque choſe.

Le pauvre notaire, qui avoit à garantir ſon chapeau d'accident, appuya deſſus le bout de ſa canne; mais comme il paſſoit en ce moment auprès de la ſentinelle, le bout de ſa canne, en la levant, attrapa la corne du chapeau de la ſentinelle; & le vent, qui n'avoit preſque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la rivière.

C'eſt un coup de vent, dit en l'attrapant un bachoteur qui ſe trouva là.

La ſentinelle étoit un gaſcon; il devint furieux, releva ſa mouſtache & mit ſon arquebuſe en joue.

Dans ce tems-là on ne faiſoit partir les arquebuſes que par le ſecours d'une mèche. Le vent, qui fait des choſes bien plus étranges, avoit éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, & la vieille femme avoit emprunté la mèche de la ſentinelle pour la rallumer..... Cela donna le tems au ſang du gaſcon de ſe réfroidir & de faire tourner l'aventure plus avantageuſement pour lui...... Il courut après le notaire, & ſe ſaiſit de ſon caſtor. C'eſt un coup de vent, dit-il, pour rendre ſa capture auſſi légitime que celle du bachoteur.

Le pauvre notaire paſſa le pont ſans rien dire; mais arrivé dans la rue Dauphine, il ſe mit à déplorer ſon ſort.

Que je ſuis malheureux, diſoit-il! Serai-je donc

toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes & du vent? Etois-je né pour entendre toutes les injures, les imprécations qu'on vomit sans cesse contre mes confrères & contre moi? Ma destinée étoit-elle donc de me voir forcé, par les foudres de l'église, à contracter un mariage avec une femme qui étoit si douce avant qu'elles se mêlassent de cette affaire, & qui est à présent pire qu'une furie? d'être chassé de chez moi par des vents domestiques, & dépouillé de mon castor par ceux du pont? Me voilà tête nue & à la merci des bourasques d'une nuit pluvieuse & orageuse, & du flux & reflux des accidens qui l'accompagnent. Où aller? où passer la nuit? Quel vent, au moins dans les trente-deux points du compas, poussera chez moi les pratiques de mes confrères?

Le notaire se plaignoit ainsi, lorsqu'il entendit, du fond d'une allée obscure, une voix qui crioit à quelqu'un d'aller chercher le notaire le plus proche..... Or le notaire qui étoit là, se crut le notaire désigné..... C'est ainsi que l'occasion fait le larron. Il entra dans l'allée & s'y enfonça jusqu'à ce qu'il trouva une petite porte ouverte. Là il entra dans une grande salle, & une vieille servante l'introduisit dans une chambre encore plus grande, où il y avoit pour tous meubles une longue pertuisane, une cuirasse, une vieille épée rouillée & une bandoulière, qui étoient suspen-

dues à des clous à quatre endroits différens, le long du mur.

Un vieux perſonnage, autrefois gentilhomme, & qui l'étoit encore, en ſuppoſant que l'adverſité & la misère ne flétriſſent pas la nobleſſe, étoit couché dans un lit à moitié entouré de rideaux, la tête appuyée ſur ſa main en guiſe de chevet. Il y avoit une petite table tout auprès du lit, & ſur la petite table, une chandelle qui éclairoit tout l'appartement. On avoit placé la ſeule chaiſe qu'il y eût, près de la table, & le notaire s'aſſit ſur la chaiſe. Il tira de ſa poche une écritoire & une feuille ou deux de papier qu'il mit ſur la table.... Il exprima, du coton de ſon cornet, un peu d'encre avec ſa plume, &, la tête baiſſée au-deſſus de ſon papier, il attendoit, d'une oreille attentive, que le gentilhomme lui dictât ſon teſtament.

Hélas! M. le notaire, dit le gentilhomme, je n'ai rien à donner qui puiſſe ſeulement payer les frais de mon teſtament, ſi ce n'eſt mon hiſtoire... Et je vous avoue que je ne mourrois pas tranquillement, ſi je ne l'avois léguée au public..... Je vous légue, à vous qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir..... Mais prenez garde que le libraire ne vous les écorne..... C'eſt une hiſtoire ſi extraordinaire, que tout le genre humain la lira avec avidité..... Elle fera la fortune de votre maiſon...... Mais, encore une fois,

prenez garde au libraire..... Le notaire, dont l'encre étoit séchée, en puisa encore comme il put..... Puissant directeur de tous les évènemens de ma vie, s'écria le vieux gentilhomme en levant les yeux & les mains vers le ciel! ô toi, dont la main m'a conduit à travers ce labyrinthe d'aventures étranges jusqu'à cette scène de désolation, aide la mémoire fautive d'un homme infirme & affligé!..... Dirige ma langue par l'esprit de ta vérité éternelle, & que cet étranger n'écrive rien qui ne soit déjà écrit dans ce livre invisible qui doit me condamner ou m'absoudre.

Le notaire, qui avoit ouï-dire que les romans n'étoient que des mensonges, étoit enchanté d'en avoir un à écrire qui ne seroit que des vérités..... Il éleva sa plume entre ses yeux & la chandelle, pour voir si rien ne s'opposeroit à la netteté de son écriture, & il n'avoit jamais été si bien préparé.

Cette histoire, M. le notaire, ajoute le moribond, réveillera toutes les sensations de la nature... Elle affligera les cœurs humains.... Les ames les plus dures, les plus cruelles, en seront émues de compassion.

Le notaire brûloit d'impatience de la commencer, & l'on soupçonne même qu'il conçut le projet, dès ce moment, de la donner au public comme si elle étoit de lui.... Il s'imaginoit qu'on regarderoit comme un prodige qu'un notaire eût

su

ſu écrire quelque choſe en françois.... Il reprit donc de l'encre pour la troiſième fois ; & le malade, en ſe tournant de ſon côté, lui dit : écrivez, M. le notaire ; & le notaire écrivit ce qui ſuit.....

Où eſt le reſte ? dis-je à Lafleur qui entra en ce moment dans ma chambre.

CHAPITRE IX.

LE BOUQUET.

LE reſte, monſieur ? dit-il, quand je lui eus dit ce qui me manquoit. Il n'y en avoit que deux feuilles, celle-ci & une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avois, & que j'ai donné à la demoiſelle que j'ai été trouver ſur le boulevart.... Je t'en prie, Lafleur, retourne la voir, & demande-lui l'autre feuille, ſi par haſard elle l'a conſervée. Elle l'aura ſans doute, dit-il, & il part en volant.

Il ne fut que quelques inſtans à revenir. Il étoit eſſoufflé, & plus triſte que s'il eût perdu la choſe la plus précieuſe.... Juſte ciel ! me dit-il, monſieur, il n'y a qu'un quart d'heure que je lui ai fait le plus tendre adieu ; & la volage, en ce peu de tems, a donné le gage de ma tendreſſe à

un valet-de-pied du comte.... J'ai été le lui demander; il l'avoit donné lui-même à une jeune lingère du coin; & celle-ci en a fait préſent à un joueur de violon, qui l'a emporté je ne ſais où...., & la feuille de papier avec. Oui, monſieur...., nos malheurs étoient enveloppés dans la même aventure.... Je ſoupirai; & Lafleur ſoupira, mais un peu plus haut.

Quelle perfidie, s'écrioit Lafleur! Cela eſt malheureux, diſoit ſon maître.

Cela ne m'auroit pas fait de peine, diſoit Lafleur, ſi elle l'avoit perdu.... Ni à moi, Lafleur, ſi je l'avois trouvé....

CHAPITRE X.

L'ACTE DE CHARITÉ.

UN homme qui craint d'entrer dans un paſſage obſcur, peut être un très-galant homme, & propre à faire mille choſes; mais il lui eſt impoſſible de faire un bon voyageur ſentimental. Je fais peu de cas de ce qui ſe paſſe au grand jour & dans les grandes rues.... La nature eſt retenue & n'aime pas à agir devant les ſpectateurs. Mais on voit quelquefois, dans un coin retiré, de courtes ſcènes qui valent mieux que tous les ſentimens

d'une douzaine de tragédies du théâtre françois réunies.... Elles sont cependant bien bonnes.... Elles sont aussi utiles aux prédicateurs qu'aux rois, aux héros, aux guerriers ; & quand je veux faire quelque sermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je les lis, & j'y trouve un fonds inépuisable de matériaux.... La Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphilie, le Mexique, me fournissent des textes aussi bons que la Bible.

Il y a un passage fort long & fort obscur, qui va de l'opéra-comique à une rue fort étroite. Il est fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent se retirer tranquillement à pied quand la foule des carrosses s'est écoulée. Le bout de ce passage, vers la salle, est éclairé par un lampion, dont la lumière foible se perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lumignon est peu utile, mais il sert d'ornement. Il est de loin comme une étoile fixe de la moindre grandeur.... Elle brûle, & ne fait aucun bien à l'univers.

J'apperçus dans ce passage, à cinq ou six pas de la rue, deux dames qui se tenoient par le bras, & qui avoient l'air d'attendre une voiture. Je me tapis le long du mur, presque à côté d'elles, & m'y tins tranquillement.... J'étois en noir, & à peine pouvoit-on distinguer qu'il y eût là quelqu'un.

Je ne pouvois pas trop bien discerner moi-même les traits des deux dames, mais j'avois passé tout près d'elles, & j'avois, je crois, remarqué que celle dont j'étois le plus proche, étoit grande, maigre, & d'environ trente-six ans; l'autre étoit aussi grande, aussi maigre, & paroissoit plus âgée. Je ne sais si elles étoient mariées, si elles étoient veuves, ou si ce n'étoient point par hasard un duo de tristes vestales aussi ennuyées de l'être, que vaines, à leur grand regret, d'en afficher le titre. Ce que je crus voir le mieux, c'est qu'elles n'avoient pas l'air d'être plus accoutumées au doux langage des amans, qu'à leurs tendres caresses.... Je ne pouvois pourtant pas les rendre heureuses.... Mais le bonheur ce soir étoit destiné à leur venir d'une autre main.

Une voix basse, avec une bonne tournure d'expressions, terminée par une douce cadence, se fit entendre, & leur demanda, pour l'amour de Dieu, une pièce de douze sous entr'elles d'eux.... Il me parut singulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône, & surtout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement, ou en plein jour, ou dans l'obscurité.... Les dames en parurent tout aussi surprises que moi...; Douze sous, dit l'une! Une pièce de douze sous, dit l'autre! & point de réponse.

Je ne sais, mesdames, dit le pauvre, comment

demander moins à des perſonnes de votre rang, & il leur fit une profonde révérence.

Paſſez, paſſez, dirent-elles; nous n'avons point d'argent.

Il garda le ſilence pendant une minute ou deux, & renouvela ſa prière.

Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, dit-il, à mes accens.... Mais, mon bon homme, dit la plus jeune, nous n'avons point de monnoie.... Que Dieu vous béniſſe donc, dit-il, & multiplie envers vous ſes faveurs!... L'aînée mit la main dans ſa poche.... Voyons donc, dit-elle, ſi je trouverai un ſou-marqué.... Un ſou-marqué. Ah! donnez la pièce de douze ſous, dit l'homme; la nature a été libérale à votre égard, ſoyez-le envers un malheureux qu'elle ſemble avoir abandonné.

Volontiers, dit la plus jeune, ſi j'en avois.

Beautés compatiſſantes, dit-il en s'adreſſant à toutes deux, il n'y a que votre bonté, votre bienfaiſance, qui donnent à vos yeux un éclat ſi doux & ſi brillant..., & c'eſt ce qui faiſoit dire tout à l'heure au marquis de Villiers & à ſon frère en paſſant, des choſes ſi agréables de vous....

Les deux dames s'affectèrent, & toutes deux à la fois mirent la main dans leur poche, & en tirèrent chacune une pièce de douze ſous. Le pauvre & elles ne luttoient plus: il n'y eut plus

de contestations qu'entr'elles, pour savoir qui donneroit la pièce de douze sous; & leur envie paroissoit tenir de l'empressement. La dispute se termina par les donner toutes deux; & l'homme se retira.

CHAPITRE XI.

L'ÉNIGME EXPLIQUÉE.

JE courus vîte après lui, & je fus tout étonné de voir le même homme que j'avois vu devant l'hôtel de Modène, & qui m'avoit jeté l'esprit dans un si grand embarras.... Je découvris tout d'un coup son secret, ou au moins ce qui en étoit la base; c'étoit la flatterie.

Parfum délicieux! quel rafraîchissement ne donnes-tu pas à la nature. Comme tu remues toutes ses puissances & toutes ses foiblesses! Avec quelle douceur tu pénètres dans le sang, & tu l'aides à franchir les passages les plus difficiles qu'il rencontre dans sa route pour aller au cœur!

L'homme, en ce moment, n'étoit pas gêné par le tems, & il prodigua à ces dames ce qu'il étoit sans doute forcé d'épargner dans d'autres circonstances. Il est sûr qu'il savoit se réduire à moins de paroles dans les cas pressés, tels que ceux qui arri-

voient dans la rue; mais comment faisoit-il?... L'inquiétude de le savoir ne me tourmente pas. C'est assez pour moi d'être instruit qu'il gagna deux pièces de douze sous.... Que ceux qui ont fait une fortune plus considérable par la flatterie, expliquent le reste, ils y réussiront mieux que moi.

CHAPITRE XII.

ESSAI.

NOUS nous avançons moins dans le monde en rendant des services, qu'en en recevant. Nous prenons le rejeton fané d'un œillet, nous le plantons, & nous l'arrosons parce que nous l'avons planté.

M. le comte de B... qui m'avoit été si utile pour mon passe-port, me le fut encore.... Il étoit venu à Paris, & devoit y rester quelques jours.... Il s'empressa de me présenter à quelques personnes de qualité qui devoient me présenter à d'autres, & ainsi de suite.

Je venois de découvrir, assez à tems, le sécret que je voulois approfondir, pour tirer parti de ces honneurs, & les mettre à profit. Sans cela, je n'aurois dîné ou soupé qu'une seule fois à la ronde chez toutes ces personnes, comme cela se pratique

ordinairement ; & en traduisant, selon ma coutume, les figures & les attitudes françoises en anglois, j'aurois vu, à chaque fois que j'avois pris le couvert de quelqu'un, qui auroit été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de résigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurois pas su les conserver.... Mon secret opéra si bien, que les choses n'allèrent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux duc D... Il s'étoit signalé autrefois par une foule de faits de chevalerie dans la cour de Cythère, & il conservoit encore l'idée de ses jeux & de ses tournois.... Mais il auroit voulu faire croire que les choses étoient encore ailleurs que dans sa tête. Je veux, disoit il, faire un tour en Angleterre, & il s'informoit beaucoup des dames Angloises.... Croyez-moi, lui dis-je, M. le duc, restez où vous êtes. Les seigneurs Anglois ont beaucoup de peine à obtenir de nos dames un seul coup d'œil favorable ; & le vieux duc m'invita à dîner.

M. de..., fermier général, me fit une foule de questions sur nos taxes.... J'entends dire, me dit-il, qu'elles sont considérables.... Oui, lui dis-je en lui faisant une profonde révérence ; mais vous devriez nous donner le secret de les recueillir, & il me pria à souper dans sa petite maison.

On avoit dit à la vicomtesse de G... que j'étois

un homme d'esprit.... Madame la vicomtesse étoit elle-même une femme d'esprit ; elle brûloit d'impatience de me voir & de m'entendre parler.... Je ne fus pas plutôt assis, que je m'apperçus que la moindre de ses inquiétudes étoit de savoir que j'eusse de l'esprit ou non.... Il me sembla qu'on ne m'avoit laissé entrer que pour que je susse qu'elle en avoit.... Je prends le ciel à témoin que je ne desserrai pas une fois les lèvres ; & madame de G... exigea que je fusse de sa société.

Madame de F... assuroit à tout le monde qu'elle n'avoit jamais eu avec qui que ce soit une conversation plus instructive que celle qu'elle avoit eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une dame d'un certain ton en France... Elle est coquette... puis déiste... & enfin dévote. L'empire subsiste toujours, elle ne fait que changer de sujets. Les esclaves de l'amour se sont-ils envolés à l'apparition de sa trente-cinquième année, ceux de l'incrédulité leur succèdent ; viennent ensuite ceux de l'église.

Madame de F... chanceloit entre les deux premières époques ; ses roses commençoient à se faner, & il y avoit cinq ans au moins, quand je lui rendis ma première visite, qu'elle devoit pencher vers le déisme, & je m'en apperçus bientôt.

Elle me fit placer sur le sofa où elle étoit, afin de parler plus commodément & de plus près sur

la religion ; & nous n'avions pas causé quatre minutes, qu'elle me dit : pour moi, je ne crois à rien du tout.

Il se peut, madame, que ce soit votre principe ; mais je suis sûr qu'il n'est pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs aussi puissans. Une citadelle ne résiste guère quand elle en est privée.... Rien n'est si dangereux pour une beauté, que d'être déiste...., & je dois cette dette à mon *credo*, de ne pas vous le cacher. Eh ! bon Dieu, madame, quels ne sont pas vos périls ? Il n'y a que quatre ou cinq minutes que je suis auprès de vous..., & j'ai déjà formé des desseins : qui sait si je n'aurois pas tenté de les suivre, si je n'avois été persuadé que les sentimens de votre religion seroient un obstacle à leur succès ?

Nous ne sommes pas des diamans, lui dis-je en lui prenant la main ; il nous faut des contraintes, jusqu'à ce que l'âge se glisse sur nous & nous les donne.... Mais, ma belle dame, ajoutai-je en lui baisant la main que je tenois..., il est encore trop tôt.... Le tems n'est pas encore venu.

Je peux le dire.... Je passai dans tout Paris pour avoir converti madame de F... Elle rencontra D... & l'abbé M... & leur assura que je lui en avois plus dit en quatre minutes en faveur de la religion révélée, qu'ils n'en avoient écrit contr'elle dans toute leur Encyclopédie.... Je fus enregistré sur le

champ dans la coterie de madame de F... qui différa de deux ans l'époque déjà commencée de son déisme.

Je me souviens que j'étois chez elle un jour ; je tâchois de démontrer au cercle qui s'y étoit formé, la nécessité d'une première cause.... J'étois dans le fort de mes preuves, & tout le monde y étoit attentif, lorsque le jeune comte de S... me prit mystérieusement par la main.... Il m'attira dans le coin le plus reculé du salon, & me dit tout bas.... Vous n'y avez pas pris garde..., votre solitaire est attaché trop serré..., il faut qu'il badine.... Voyez le mien.... Je ne vous en dis pas davantage; un mot, Yorick, suffit au sage...

Et un mot qui vient du sage suffit, M. le comte; & M. le comte m'embrassa avec plus d'ardeur que je ne l'avois jamais été.

Je fus aussi de l'opinion de tout le monde pendant trois semaines. Parbleu ! disoit-on, ce M. Yorick a, ma foi, autant d'esprit que nous..., Il raisonne à merveille, disoit quelqu'autre. On ne peut être de meilleure compagnie, ajoutoit quelqu'un. J'aurois pu à ce prix manger dans toutes les maisons de Paris, & passer ainsi ma vie au milieu du beau monde.... Mais quel métier ! j'en rougissois. C'étoit jouer le rôle de l'esclave le plus vil ; tout sentiment d'honneur se révoltoit contre ce genre de vie.... Plus les sociétés dans les-

quelles je me trouvois étoient élevées, & plus je me trouvois forcé de faire usage du secret que j'avois appris dans le cul-de-sac de l'opéra-comique.... Plus la coterie avoit de réputation, & plus elle étoit fréquentée par les enfans de l'art, & il falloit les surpasser pour plaire.... Et je languissois après les enfans de la nature. Une nuit que je m'étois vilement prostitué à une demi-douzaine de personnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé.... J'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à Lafleur d'aller chercher des chevaux de poste, & je quittai Paris & les bons amis que l'adulation m'y avoit donnés.

CHAPITRE XIII.

HISTOIRE DE JULIETTE.

JE voulois voir la Bretagne, & j'avois des raisons pour passer par la Loire.... Peut-être y rencontrerois-je la charmante Juliette.

Je n'ai jamais senti jusqu'à présent l'embarras que cause l'abondance : mais quel spectacle pour un voyageur, quand il traverse la Touraine dans le tems des vendanges, lorsque la nature verse ses bienfaits sur le cultivateur laborieux, & que tout le monde est dans la joie ! Que ces côteaux si rians

& si agréables de la Loire, sont différens de ces campagnes sombres que nous traversons en Angleterre ! Je donnerois tous les palais de l'Univers pour y avoir une cabane couverte de chaume; mais c'est à une condition, ma Lisette; je voudrois que tu l'habitasses avec moi. Quel ravissement pour mon cœur, en faisant ce voyage ! La musique à chaque pas battoit le tems au travail; & tous ses enfans portoient leurs grappes, en dansant, au pressoir. Mes sensations n'ont jamais été si vives. Les aventures naissoient à toutes les postes où je m'arrêtois

Juste ciel ! quelle ample matière est sous ma main ! Elle me suffiroit pour vingt volumes; &, hélas ! l'histoire de Juliette, de la pauvre Juliette, va me prendre la moitié de ce qui me reste à écrire.... Mon ami M. Shandy l'avoit connue près d'Amboise; & l'histoire de cette fille infortunée, dont l'esprit étoit égaré, m'avoit sensiblement affecté.... J'étois au relais de veuves, & je ne pus résister au desir que j'avois de savoir de ses nouvelles. Je fis une demi-lieue à pied, pour aller au village où demeuroient ses parens.

J'avoue que c'étoit aller en chevalier de la triste figure, à la recherche des aventures mélancoliques... Mais je ne sais comment cela arrive... Je ne suis jamais plus convaincu qu'il existe en moi une ame,

que quand je me trouve au milieu des accidens funestes.

La vieille mère vint m'ouvrir la porte, & sa physionomie me conta toute l'histoire avant qu'elle ouvrît la bouche. Elle avoit perdu son mari... Il étoit mort, un mois auparavant, de chagrin de voir l'égarement de l'esprit de sa fille Juliette.

Elle avoit d'abord craint que cet événement n'eût dérangé le jugement qui lui restoit; mais elle étoit, au contraire, un peu revenue à elle-même.... Elle me dit qu'elle étoit toujours inquiète : hélas! dit elle en pleurant, ma pauvre fille rode quelque part autour du village.

Pourquoi mon pouls bat-il langoureusement pendant que j'écris ceci ? Et pourquoi Lafleur, dont le cœur ne sembloit tourné qu'à la joie, passa-t-il deux fois le dos de sa main sur ses yeux pendant que la femme nous parloit?

J'avois dit au postillon de conduire la chaise à Amboise. Lorsque nous n'en étions plus qu'à une demi-lieue, dans un petit sentier qui menoit à un clos de vigne, j'apperçus la pauvre Juliette assise sous un saule. Son coude étoit appuyé sur ses genoux, & sa tête sur sa main... Un petit ruisseau couloit au pied de l'arbre... Je dis à Lafleur de gagner la ville, & d'ordonner le souper...

Elle étoit habillée de blanc, & à-peu-près

comme mon ami me l'avoit dépeinte, ſi ce n'eſt que ſes cheveux, quand il la vit, étoient retenus par un réſeaux de ſoie, & qu'en ce moment elle les avoit épars & flottans. Elle avoit auſſi ajouté à ſon corſet un ruban d'un vert pâle, qui, en paſſant par-deſſus ſon épaule, tomboit juſqu'à ſa ceinture & ſuſpendoit ſon chalumeau... Sa chèvre lui avoit été auſſi infidelle que ſon amant, & elle avoit, à ſa place, un petit chien qu'elle tenoit en leſſe avec une petite corde attachée à ſon bras... Je regardai le chien, & elle le tira vers elle... Tu ne me quitteras pas, Silvio, dit-elle. Je la fixai, & je vis, aux larmes qui couloient de ſes yeux pendant qu'elle proféroit ces mots, qu'elle penſoit plus à ſon père qu'à ſon amant & à ſa chèvre qui avoient été inconſtans.

Je m'aſſis auprès d'elle, & elle me permit d'eſſuyer ſes pleurs avec mon mouchoir... J'eſſuyai les miens à mon tour..., & je ſentis en moi des ſenſations qui ne pouvoient certainement provenir d'aucune combinaiſon de la matière & du mouvement.

Oh! je ſuis aſſuré que j'ai une ame. Les matérialiſtes, & tous les livres dont ils ont infecté le monde, ne pourront jamais me convaincre du contraire.

CHAPITRE XIV.

SUITE DE L'HISTOIRE DE JULIETTE.

JULIETTE étoit un peu revenue à elle. Je lui demandai ſi elle ſe ſouvenoit d'un grand homme pâle & maigre qui s'étoit aſſis entr'elle & ſa chèvre, il y avoit deux ans... Elle me dit qu'elle avoit eu l'eſprit fort aliéné dans ce tems, mais que cependant elle s'en ſouvenoit par deux circonſtances; l'une, qu'elle voyoit bien, puiſque je venois la voir, que ce monſieur étoit touché de ſon ſort; & l'autre, parce que ſa chèvre lui avoit dérobé ſon mouchoir, & qu'elle l'avoit battue pour cela. Elle l'avoit retrouvé & lavé dans le ruiſſeau, & l'avoit conſervé depuis dans ſa poche, pour le lui rendre jamais ſi elle le revoyoit... Il me l'a promis à-demi, ajouta-t-elle : elle tira auſſitôt le mouchoir de ſa poche pour le montrer... Elle l'avoit enveloppé dans des feuilles de vignes qu'elle renouveloit de tems en tems, & qui étoient liées avec un oſier... Elle le déploya, & je vis qu'il étoit marqué d'une S dans un des coins.

Elle me raconta qu'elle avoit été depuis ce tems-là à Rome, qu'elle avoit fait une fois le tour de l'égliſe Saint Pierre...., qu'elle avoit trouvé

ſon

ſon chemin toute ſeule à travers de l'Apennin; qu'elle avoit traverſé toute la Lombardie ſans argent...., & les chemins pierreux de la Savoie ſans ſouliers. Elle ne ſe ſouvenoit point de la manière dont elle avoit été nourrie, ni comment elle avoit pu ſupporter tant de fatigue: mais Dieu, dit-elle, tempère le vent en faveur de l'agneau nouvellement tondu.

Et tondu au vif! lui dis-je..... Ah! ſi tu étois dans mon pays, où j'ai un petit hameau, je t'y menerois, je te mettrois à l'abri des accidens.... Tu mangerois de mon pain, tu boirois dans ma coupe, j'aurois ſoin de ton Silvio...... Je te chercherois & te ramenerois quand tu ſuccomberois à tes écarts & à tes foibleſſes...... Je dirois mes prières quand le ſoleil ſe coucheroit..., & mes prières faites, tu jouerois ton chant du ſoir ſur ton chalumeau...... L'encens de mon ſacrifice ſeroit plus agréable au ciel, quand il ſeroit accompagné de celui d'un cœur douloureux.....

Je ſentois la nature fondre en moi, en diſant tout cela, & Juliette voyant que je prenois mon mouchoir déja trop mouillé pour m'en ſervir, voulut le laver dans le ruiſſeau..... Mais où le ferois-tu sècher, ma chère enfant? Dans mon ſein, dit-elle, cela me feroit du bien.

Eſt-ce que ton cœur reſſent encore des feux, ma chère Juliette ?

Je touchois-là une corde ſur laquelle étoient tendus tous ſes maux. . . . . Elle me fixa quelques momens avec des yeux en déſordre, puis; ſans rien dire, prit ſon chalumeau, & joua une hymne à la vierge. . . . . La vibration de la corde que j'avois touchée, ceſſa . . . . . Juliette revint à elle, laiſſa tomber ſon chalumeau, & ſe leva.

Où vas-tu, ma chère Juliette? lui dis-je. Elle me dit qu'elle alloit à Amboiſe. Eh bien, allons enſemble.

Elle me prit le bras, & alongea la corde pour laiſſer à ſon chien la facilité de nous ſuivre avec plus de liberté.

CHAPITRE XV.

LES ADIEUX.

NOUS arrivâmes à Amboiſe : les places & les rues étoient pleines de monde : on y attendoit, pour la première fois, madame la ducheſſe de. . . . Sa bienfaiſance y avoit devancé depuis long-tems ſon arrivée, & la joie étoit peinte ſur tous les viſages; le plaiſir reſpiroit dans tous les cœurs. . . .

Oh! vertu, voilà quels ſont tes charmes! tu inſpires l'alégreſſe par-tout où tu te montres.

Nous nous trouvâmes au milieu de la foule empreſſée. Juliette en étoit connue, & je vis qu'elle intéreſſoit tout le monde à ſon ſort: je m'arrêtai pour lui faire mon adieu.

Juliette n'étoit pas grande, mais elle étoit bien faite. L'affliction avoit fait impreſſion ſur ſa phyſionomie...... Elle avoit un air délicat, & tout ce que le cœur peut deſirer en une femme... Ah! ſi elle pouvoit recouvrer ſon bon ſens, & ſi les traits de ma Liſette pouvoient s'effacer de mon eſprit, Juliette...., oui, elle mangeroit de mon pain, elle boiroit dans ma coupe...... Je ferois plus, elle feroit reçue dans mon ſein...., elle feroit ma fille, ou tout ce qu'on peut être de plus cher.

Adieu, fille infortunée. Imbibe l'huile & le vin que la compaſſion d'un étranger verſe en paſſant ſur ta bleſſure...... L'être qui t'a créée peut ſeul la guérir.



CHAPITRE XVI.

LA TOURAINE.

JE comptois sur les sensations les plus joyeuses, en parcourant ce pays charmant au milieu des vendanges...... Mais je n'étois pas susceptible d'en éprouver. Les scenes de gaieté qui se présentoient à mes yeux à chaque pas, ne m'en inspiroient point..... Mon imagination me rappeloit sans cesse Juliette, assise d'un air triste & pensif au pied de son saule, & je me trouvois près d'Angers, que son attitude mélancolique n'étoit pas encore effacée de mon esprit.

Charmante sensibilité! source inépuisable de nos plaisirs les plus parfaits, & de nos douleurs les plus cuisantes! tu enchaînes ton martyr sur son lit de paille, ou tu l'élèves jusqu'au ciel. Source éternelle de nos sensations! c'est ta divinité qui me donne ces émotions..... Mon ame, dans certains momens funestes & maladifs, languit dans la nonchalance, & s'effraie de la destruction du corps qu'elle anime..... Mais ce ne sont que des paroles pompeuses..... Je sens en moi que cette destruction doit être suivie des plaisirs & des soins les plus doux. Tout vient de toi, grand émanateur de ce monde! c'est toi qui amollis nos cœurs,

& nous rends compatiſſans aux maux d'autrui. C'eſt par toi que mon ami tire les rideaux de mon lit quand je ſuis languiſſant, qu'il écoute mes plaintes, & cherche à me conſoler. Tu fais paſſer quelquefois cette douce compaſſion dans l'ame du pâtre groſſier, qui habite les montagnes les plus âpres : il s'attendrit quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de ſon voiſin..... Je l'ai vu dans ce moment, ſa tête appuyée contre ſa houlette, le contempler avec pitié..... Ah! ſi j'étois arrivé un moment plutôt, s'écrioit-il....... Le pauvre agneau perd tout ſon ſang, il meurt, & ſon cœur en ſaigne.

Que la paix ſoit avec toi, généreux Berger! Tu t'en vas tout affligé....., mais le plaiſir balancera ta douleur, car le bonheur entoure ton hameau...... Heureuſe eſt celle qui le partage avec toi! heureux ſont les agneaux qui bondiſſent autour de toi!

CHAPITRE XVII.

LE SOUPER ET LES GRACES.

JE voulois aller voir un de mes anciens amis, qui s'étoit retiré dans une petite ville d'Anjou, à ſix lieues, à droite d'Angers. Le chemin eſt bien difficile pour la poſte, me dit-on....... Monſieur ſe connoît en difficultés, dit Lafleur..... Venez tou-

jours..... Un fer se détacha d'un pied de devant du cheval de brancard, dans un chemin pierreux. Le postillon descendit & le mit dans sa poche. A peine avions-nous fait une lieue, que le fer de l'autre pied se détacha aussi, & il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin, sans courir le risque de faire blesser le cheval. Il falloit au moins lui donner un poids plus léger, & je descendis. J'apperçus une maison à quelques portées de fusil du chemin, & je dis au postillon de m'y suivre. L'air de la maison & de tout ce qui l'entouroit ne me fit point regretter mon désastre. C'étoit une jolie ferme entourée d'un beau clos de vigne. Il y avoit d'un côté un potager rempli de tout ce qui pouvoit entretenir l'abondance dans la maison d'un paysan, & de l'autre un petit bois qui pouvoit fournir de chauffage...... Je laissai au postillon le soin de s'arranger, & j'entrai tout droit dans la maison.

La famille étoit composée d'un vieillard à cheveux blancs, de sa femme, de leurs fils, de leurs gendres, de leurs femmes, & de leurs enfans.

Ils alloient se mettre à table pour manger leur soupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupoit le milieu de la table, & une bouteille de vin, à chaque bout, promettoit de la joie pendant le repas : c'étoit un festin d'amour & d'amitié.

Le vieillard se lève aussitôt pour venir à ma rencontre, & m'invite, avec une cordialité respectueuse, à me mettre à table. Mon cœur s'y étoit mis dès le moment que j'étois entré. Je m'assis tout de suite comme un des enfans de la famille, & pour en prendre plutôt le caractère, j'empruntai le couteau du vieillard, & je coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, sembloient me dire que j'étois le bien-venu, & qu'on me remercioit de la liberté que j'avois prise.

Etoit-ce cela, ou dis-le moi, nature, étoit-ce autre chose qui me faisoit paroître ce morceau si friand? A quelle magie étois-je redevable des délices que je goûtois en buvant un verre de vin de cette bouteille, & qui semble encore m'affecter le palais?

Le souper étoit de mon goût: les graces qui le suivirent en furent encore plus.

Le souper fini, le vieillard donne un coup sur la table avec le manche de son couteau. C'étoit le signal de se lever de table & de se préparer à danser. Dans l'instant, les femmes & les filles courent dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux, & les hommes & les garçons vont à la porte pour se laver le visage, & quitter leurs sabots pour prendre des souliers. En trois minutes toute la troupe est prête à commencer le bal sur

une petite esplanade de gazon qui étoit devant la cour. Le vieillard & sa femme sortent les derniers. Je les accompagne & me place entr'eux sur un petit sofa de verdure.

Le vieillard, dans sa jeunesse, avoit su jouer assez bien de la vielle, & il en jouoit encore passablement. La femme l'accompagnoit de la voix; & les enfans & les petits-enfans dansoient..... Je dansois moi-même, quoiqu'assis.......

Au milieu de la seconde danse, & à quelques pauses dans les mouvemens où ils sembloient tous lever les yeux, je crus entrevoir que cette élévation étoit l'effet d'une autre cause que celle de la simple joie...... Il me sembla, en un mot, que la religion étoit mêlée pour quelque chose dans la danse..... Je ne l'avois jamais vue s'engager dans ce plaisir, & je commençois à croire que c'étoit l'illusion d'une imagination qui me trompe continuellement, lorsque, la danse finie, le vieillard me dit : monsieur, c'est-là ma coutume; dans toute ma vie, j'ai toujours eu pour règle, après souper, de faire sortir ma famille pour danser & se réjouir; je m'imagine que le contentement & la gaieté de l'esprit sont les meilleures espèces de graces qu'un homme comme moi, qui n'est point instruit, puisse rendre au ciel.

Ce seroient peut être même aussi les meilleurs des plus savans prélats, lui dis-je.

CHAPITRE XVIII.

LE CAS DE DÉLICATESSE.

IL y a, entre la petite ville où j'allois & Rennes, des chemins presque impraticables par les hauteurs, les descentes, les ruisseaux & les fondrières qu'on trouve en certains endroits. Adieu alors à tous les mouvemens rapides & précipités! Il faut voyager avec précaution; mais il convient mieux aux sentimens de ne pas aller si vîte. Je fis marché avec un voiturier, pour me conduire aussi lentement qu'il voudroit, dans cette traverse difficile. Les habitans en sont pauvres, mais patiens, tranquilles, & doués d'une grande probité. Chers villageois, ne craignez rien! le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, trésor inépuisable de vos simples vertus. Nature! parmi tous tes désordes, tu es encore favorable à la modicité que tu fournis. Au milieu des grands ouvrages qui t'environnent, tu n'as laissé que peu ici pour la faux & la faucille: mais ce peu est en sûreté, il est protégé....... Le plus fort n'envahit rien au plus foible. Heureuses les demeures qui sont ainsi mises à l'abri de la cupidité & de l'envie!

Que le voyageur fatigué se plaigne, s'il veut,

des détours & des dangers de vos routes, de vos collines pierreuſes, de vos fondrières, & des obſtacles de toute eſpèce qui l'arrêtent dans ſon chemin...... Moi, mes chers amis, j'aime à voyager parmi vous. Les habitans d'un village voiſin avoient travaillé tout le jour à rendre praticable un endroit où nous arrivâmes. Nous n'aurions pu y paſſer la veille, & ils avoient encore pour deux heures d'ouvrage..... Il n'y avoit point d'autre remède que d'attendre avec patience. La nuit, qui étoit pluvieuſe & orageuſe, s'approchant, le voiturier fut obligé de s'arrêter dans la ſeule hôtellerie qu'il y avoit dans le village.

Je pris auſſitôt poſſeſſion de ma chambre à coucher...... L'air étoit devenu très-froid; je fis faire bon feu, & je donnai des ordres pour le ſouper..... Je remerciois le ciel de ce que les choſes n'étoient pas pires, lorſqu'une dame & ſa femme de chambre arrivèrent dans l'auberge.

Il n'y avoit pas d'autre chambre à coucher dans la maiſon que la mienne; & l'hôteſſe les y amena ſans façon, en leur diſant qu'il n'y avoit qu'un gentilhomme Anglois...., qu'il y avoit deux bons lits, & qu'il y en avoit un troiſième dans le cabinet à côté..... Mais à la manière dont elle parloit de ce troiſième lit, il auroit preſque autant valu qu'elle n'en eût point eu..... Elle ajouta qu'elle oſoit avancer que le monſieur feroit de ſon

mieux pour arranger les choſes; & moi, pour ne pas tenir la dame en ſuſpens, je lui dis que je ferois tout ce que je pourrois.

Mais cela ne vouloit pas dire que je la rendrois la maîtreſſe abſolue de ma chambre..... J'en étois encore propriétaire, & j'avois le droit d'en faire les honneurs. Je priai donc la dame de s'aſſeoir; je la plaçai dans le coin le plus chaud; je demandai du bois; je dis à l'hôteſſe d'augmenter le ſouper, & de ne point oublier que je lui avois recommandé de donner le meilleur vin.

La dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu qu'elle jeta les yeux ſur les lits. Plus elle les regardoit, & plus ſon inquiétude ſembloit s'augmenter. J'en étois mortifié, & pour elle & pour moi. & je n'étois peut-être pas moins embarraſſé qu'elle.

C'en étoit aſſez, pour cauſer cet embarras, que les lits fuſſent dans la même chambre..... Mais ce qui nous troubloit le plus, c'étoit leur poſition. Ils étoient parallèles & ſi proches l'un de l'autre, qu'il n'y avoit de place entre les deux que pour mettre une chaiſe...... Ils n'étoient guère plus éloignés du feu. Le manteau de la cheminée, d'un côté, s'avançoit fort avant dans la chambre, & avec une groſſe poutre, de l'autre, il formoit une eſpèce d'alcove qui n'étoit point du tout favorable à la délicateſſe de nos ſenſations.....

D'ailleurs les lits étoient ſi étroits, qu'il n'y avoit pas moyen de ſonger à faire coucher la femme de chambre avec ſa maîtreſſe. Si cela avoit été faiſable, l'idée qu'il falloit que je couchaſſe auprès d'elle, auroit gliſſé plus aiſément ſur l'imagination.

Le cabinet n'étoit pas conſolant : il étoit humide, froid; la fenêtre en étoit à moitié briſée, il n'y avoit point de vitre...., le vent y ſouffloit, & il étoit ſi violent, qu'il me fit touſſer quand j'y entrai avec la dame pour le viſiter.... L'alternative où nous nous trouvâmes réduits, étoit donc fort inquiétante. La dame ſacrifieroit-elle ſa ſanté à ſa délicateſſe, en abandonnant le lit à la femme de chambre, ou la femme de chambre prendroit-elle le cabinet, en laiſſant la dame expoſée aux entrepriſes qu'un joli minois peut ſuggérer à un étranger? Le cas n'étoit pas aiſé à réſoudre.

La dame étoit une jeune Nantaiſe, d'environ vingt-cinq ans, dont le teint l'auroit diſputé à l'éclat des roſes. La femme de chambre étoit Blaiſoiſe, vive, leſte, & n'avoit pas plus de vingt ans. Ces circonſtances augmentoient les difficultés, & le poids qui accabloit nos eſprits, n'étoit pas allégé par la délicateſſe que nous avions de ne pas nous communiquer l'un à l'autre ce que nous ſentions dans cette occaſion.

Le souper vint & nous nous mîmes à table. Je crois que si nous n'eussions pas eu de meilleur vin que celui qu'on nous donna, nos langues auroient été liées jusqu'à ce que la nécessité nous eût forcés de leur donner de la liberté..... Mais la dame avoit heureusement quelques bouteilles de bon vin de Bourgogne dans sa voiture, & elle envoya sa femme de chambre en chercher deux..... Peu à peu nous nous sentîmes inspirés d'une force d'esprit suffisante pour parler au moins, sans réserve, de notre situation; nous l'examinâmes de tous côtés pendant plus d'une heure, pour tâcher de trouver quelque heureux moyen de régler la chose..... Enfin, après l'avoir retournée dans tous les sens, nous convînmes de nos articles; & peut-être n'a-t-on jamais fait un traité de paix qu'on ait exécuté plus religieusement des deux côtés. Voici le nôtre.

ARTICLE PREMIER.

Comme de droit la chambre à coucher appartient à monsieur, & qu'il croit que le lit qui est le plus proche du feu est le plus chaud, il le cède à madame.

Accordé de la part de madame, pouvu que les rideaux des deux lits, qui sont d'une toile de coton presque transparente, & trop étroits pour bien

fermer, soient attachés à l'ouverture avec des épingles, ou même entièrement cousus avec une aiguille & du fil, afin qu'ils soient censés former une barrière suffisante du côté de monsieur.

ARTICLE II.

Il est demandé de la part de madame, que monsieur soit enveloppé toute la nuit dans sa robe de chambre.

Refusé, parce que monsieur n'a pas de robe de chambre, & qu'il n'a dans son porte-manteau que six chemises & une culotte de soie noire.

La mention de la culotte de soie noire fit un changement total dans cet article......... On regarda la culotte comme un équivalent de la robe de chambre. Il fut donc convenu que j'aurois toute la nuit ma culotte de soie noire.

ARTICLE III.

Il est stipulé de la part de madame, que dès que monsieur sera au lit, & que le feu & la chandelle seront éteints, monsieur ne dira pas un seul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prières que monsieur fera, ne seront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un point d'oublié. C'étoit la

manière dont la dame & moi nous nous déshabillerions & nous nous mettrions au lit..... Il n'y avoit qu'une manière de le faire; & le lecteur peut la deviner...... Je proteste que si elle ne lui paroît pas la plus délicate & la plus décente qu'il y ait dans la nature, c'est la faute de son imagination......

Enfin nous nous couchâmes : je ne sais si c'est la nouveauté de la situation, ou quelqu'autre chose, qui m'empêcha de dormir, mais je ne pus fermer les yeux..... Je me tournois tantôt d'un côté, tantôt de l'autre...., & cela dura jusqu'à deux heures du matin, qu'impatienté de tant de mouvemens inutiles, il m'échappa de m'écrier : ô mon Dieu!

Vous avez rompu le traité, monsieur, dit avec précipitation la dame, qui n'avoit pas plus dormi que moi...... Je lui dis que non, en soutenant que ce n'étoit qu'une exclamation...... Elle voulut que ce fût une infraction entière du traité... Et moi, je prétendois qu'on avoit prévu le cas par le troisième article.

La dame ne voulut pas céder, & la dispute affoiblit un peu sa barrière..... J'entendis tomber par terre deux ou trois épingles des rideaux.

Sur mon honneur, madame, ce n'est pas moi qui les ai détachées, lui dis-je en étendant mon bras hors du lit, comme pour affirmer ce que je

difois....., & j'allois ajouter que pour tout l'or du monde, je n'aurois pas voulu violer l'idée de décence que je......

Mais la femme de chambre, qui nous avoit entendus, & qui craignoit les hostilités, étoit sortie de son cabinet, & s'étoit glissée doucement dans le passage qui étoit entre le lit de sa maîtresse & le mien; & en étendant le bras, je saisis la femme de chambre, &.... *&c. &c. &c.... Mais, honni soit qui mal y pense.* Le jour parut, & nous n'eûmes point à rougir de nous voir. Nous partîmes : je gagnai Rennes; & la dame & sa femme de chambre allèrent où elles voulurent....

Fin du Voyage sentimental.

VOYAGE

VOYAGE
DE CHAPELLE
ET
DE BACHAUMONT.

O



VOYAGE
DE MESSIEURS
DE BACHAUMONT
ET
CHAPELLE.

C'EST en vers que je vous écris,
Messieurs les deux frères, nourris
Aussi bien que gens de la ville :
Aussi voit-on plus de perdrix
En dix jours chez vous, qu'en dix mille
Chez les plus friands de Paris.
Vous vous attendez à l'histoire
De ce qui nous est arrivé,
Depuis que, par le long pavé
Qui conduit aux rives de Loire,
Nous partîmes pour aller boire
Les eaux dont je me suis trouvé

Assez mal, pour vous faire croire
Que les destins ont réservé
Ma guérison & cette gloire
Au remède tant éprouvé,
Et par qui, de fraîche mémoire,
Un de nos amis s'est sauvé
Du bâton à pomme d'ivoire.

Vous ne serez pas frustrés de votre attente, & vous aurez, je vous assure, une assez bonne relation de nos aventures ; car M. de Bachaumont, qui m'a surpris comme j'en écrivois une mauvaise, a voulu que nous la fissions ensemble, & j'espère qu'avec l'aide d'un si bon second, elle sera digne de vous être envoyée. CHAPELLE.

Contre le serment solemnel, que nous avions fait M. Chapelle & moi, d'être si fort unis dans le voyage, que toutes choses seroient en commun, il n'a pas laissé, par une distinction philosophique, de prétendre en pouvoir séparer ses pensées ; & croyant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je l'ai surpris sur le fait, & n'ai pu souffrir qu'il eût seul cet avantage : ses vers m'ont paru d'une manière si aisée, que m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade & paresseux,
Je n'ai pu m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux :
Ainsi le reste de la lettre
Sera l'ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne ſoyons pas tout à fait aſſurés de quelle façon vous avez traité notre abſence ; & ſi vous méritez le ſoin que nous prenons de vous rendre ainſi compte de nos actions, nous ne laiſſons pas néanmoins de vous envoyer le récit de tout ce qui s'eſt paſſé dans notre voyage, ſi particulier, que vous en ferez aſſurément ſatisfait. Nous ne vous ferons pas ſouvenir de notre ſortie de Paris ; car vous en fûtes témoins, & peut-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir ſur nos viſages que des marques d'un médiocre chagrin : il eſt vrai que nous reçûmes vos embraſſemens avec aſſez de fermeté, & nous parûmes ſans doute bien philoſophes

Dans les aſſauts & les alarmes,
Que donnent les derniers adieux ;
Mais il fallut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux,
Qui pour nous avoient tant de charmes,
Et ce fut lors que de nos yeux
Vous euſſiez vu couler des larmes.

Deux petits cerveaux deſſéchés n'en peuvent pas fournir une grande abondance ; auſſi furent-elles en peu de tems eſſuyées, & nous vîmes le Bourg-la Reine d'un œil ſec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs ceſsèrent, & que notre appétit s'aiguiſa : mais l'air de la campagne l'avoit rendu ſi grand

de voir assez souvent, & dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connoissent vous auront pu dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France, & vous en serez entièrement persuadés, quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un d'Elbaine,
C'est-à-dire, avec la bonté,
La douceur & l'honnêteté
D'une vertu mâle & romaine,
Qu'on respecte en l'antiquité.

Nos matinées se passoient le plus souvent sur les bords de la Loire, & quelquefois nos après-dînées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour, pendant la canicule, à l'heure que le chaud est le plus insupportable, nous fûmes bien surpris d'y voir arriver une manière de courrier assez extraordinaire,

Qui, sur une masette outrée,
Bronchant à tout moment, trotoit:
D'ours sa casaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit;
Et le cavalier rare étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui, fondant par-tout, dégoûtoit.
Ainsi l'on peint dans des tableaux
Un Icare tombant des nues,
Où l'on voit dans l'air épandues

nous reçûmes une lettre de M. Boyer, par laquelle il nous assuroit qu'il viendroit dedans, & que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir, nous allâmes au-devant de lui. A cent pas des portes parut, le long des grands chemins, une manière de coche fort délabré, tiré par quatre vilains chevaux, & conduit par un vrai cocher de louage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être que ce que nous cherchions, & nous en fûmes bientôt assurés, quand deux personnes qui étoient dedans, ayant reconnu nos livrées, firent arrêter :

Et lors sortit avec grands cris
Un béquillard d'une portière,
Fort basané, sec & tout gris,
Béquillant de même manière
Que Boyer béquille à Paris.

A cette démarche, qui n'eût cru voir M. Boyer ? & cependant c'étoit le petit Duc avec M. Potel. Ils s'étoient tous deux servis de la commodité de ce carrosse, l'un pour aller à la maison de M. son frère, auprès de Tours, & l'autre, à quelques affaires qui l'appeloient dans le pays. Après les civilités ordinaires, nous retournâmes tous ensemble à la ville, où nous lûmes une lettre d'excuse, qu'ils apportoient de la part de M. Boyer,

& cette fâcheuſe nouvelle nous fut depuis confirmée par ces Meſſieurs. Ils nous aſſurèrent que, nonobſtant la fièvre qui l'avoit pris malheureuſement cette nuit-là, il n'eût pas laiſſé de partir avec eux, comme il l'avoit promis, ſi ſon Médecin, qui ſe trouva chez lui, par haſard, à quatre heures du matin, ne l'en eût empeché. Nous crûmes, ſans beaucoup de peine, que puiſqu'il ne venoit pas après tant de ſermens, il étoit aſſurément

Fort malade, & preſqu'aux abois;
Car on peut, ſans qu'on le cajolle,
Dire, pour la première fois,
Qu'il auroit manqué de parole.

Il fallut donc ſe réſoudre à marcher ſans M. Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchés, mais, avec ſa permiſſion, en peu de tems conſolés. Le ſouper préparé pour lui, ſervit à régaler ceux qui vinrent à ſa place, & le lendemain, tous enſemble, nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin, la converſation fut un peu goguenarde; auſſi étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivés, nous ne ſongeâmes d'abord qu'à chercher M. Colomb. Après une ſi longue abſence, chacun mouroit d'envie de le voir: il étoit dans une hôtellerie avec M. le préſident le Bailleul, faiſant ſi bien l'honneur de la ville,

qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embrasser; mais le lendemain, à notre aise, nous renouvelâmes une amitié qui, par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années sembloit avoir été interrompue. Après mille questions faites toutes ensemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevue de fort bons amis, qui ne se sont pas vus depuis long-tems, nous eûmes, quoiqu'avec un extrême regret, la curiosité d'apprendre de lui, comme de la personne la plus instruite: & que nous savons avoir été le seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot
Et ses moindres discours, & sa moindre pensée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot:
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Enfin, ayant causé de beaucoup d'autres choses, qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la révérence à son Altesse Royale, & de-là dîner chez lui, avec M. & Madame la présidente le Bailleul.

Là, d'une obligeante manière,
D'un visage ouvert & riant,
Il nous fit bonne & grande chère,
Nous donnant, à son ordinaire,
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du monde : il ne souffroit pas sur la nappe une seule miette de pain. Des verres bien rincés de toutes sortes de figures, brilloient sans nombre sur son buffet, & la glace étoit tout au tour en abondance.

En ce lieu seul nous bûmes frais ;
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace & sur les banquets,
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des laquais.

Sa salle étoit préparée pour le ballet du soir ; toutes les belles de la ville priées ; tous les violons de la province rassemblés ; & tout cela se faisoit pour divertir Madame le Bailleul.

Et cette belle présidente
Nous parut si bien ce jour-là,
Qu'elle en devoit être contente.
Assurément elle effaça
Tant de beautés qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertissemens qui se préparoient, ne purent nous empêcher de partir incontinent après le dîner. Amboise devoit être notre couchée ; & comme il étoit déjà tard, nous n'eûmes que le tems qu'il falloit pour y pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort mélancoliquement dans le déplaisir de n'avoir plus à voya-

ger sur la levée & sur la vue de cette agréable rivière,

Qui, par le milieu de la France,
Entre les plus heureux côteaux,
Laisse en paix répandre ses eaux,
Et porter par-tout l'abondance
Dans cent villes & cent châteaux,
Qu'elle embellit de sa présence.

Depuis Amboise, jusqu'à Fontallade; nous vous épargnerons la peine de lire les incommodités de quatre méchans gîtes, & à nous le chagrin d'un si fâcheux ressouvenir. Vous saurez seulement que la joie de M. de Lussans ne parut pas petite, de voir arriver chez lui des personnes qu'il aimoit si tendrement; mais, nonobstant la beauté de sa maison, & sa grande chère, il n'aura que les cinq vers que vous avez déjà vus:

Ni les pays où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la cassonnade,
Ne sont point pour charmer les sens,
Ce qu'est l'aimable Fontallade
Du tendre & commode Lussans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si bien reçus chez lui; il voulut encore nous accompagner jusqu'à Blaye. Nous nous détournâmes un peu de notre chemin, pour aller rendre tous ensemble nos devoirs à M. le marquis de Jonsac, son beau-

frère. Un compliment de part & d'autre décida la visite, & de toutes les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que des perdreaux & du pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire, comme vous allez voir :

Car entre Blayes & Jonsac,
On ne trouva que Croupignac.
Le Croupignac est très-funeste;
Car le Croupignac est un lieu
Où six mourans faisoient le reste
De cinq ou six cens que la peste
Avoit envoyés devant Dieu;
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même logis.
Un septième, soi-disant prêtre,
Plus pestiféré que les six,
Les confessoit par la fenêtre,
De peur, disoit-il d'être pris
D'un mal si fâcheux & si traître.

Ce lieu si dangereux & si misérable fut traversé brusquement; & n'espérant pas trouver de village, il fallut se résoudre à manger sur l'herbe, où les perdreaux & le pain tendre de M. de Jonsac furent d'un grand secours. Ensuite d'un repas si cavalier, continuant notre chemin, nous arrivâmes à Blaye; mais si tard, & le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'avec la clarté des

étoiles: le montant, qui commençoit de très-bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Luſſans, & reçu mille baiſers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & voguâmes longtems avant le jour:

Mais ſi-tôt que, par ſon flambeau,
La lumière nous fut rendue,
Rien ne s'offroit à notre vue
Que le ciel & notre bateau,
Tout ſeul dans la vaſte étendue
D'une affreuſe campagne d'eau.

La garonne eſt effectivement ſi large, depuis qu'au bec des landes d'Ambeſſe elle eſt jointe avec la Dordogne, qu'elle reſſemble tout à fait à la mer; & ſes marées montent avec tant d'impétuoſité, qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire,

Et vîmes au milieu des eaux,
Devant nous paroître Bordeaux,
Dont le port en croiſſant reſſerre
Plus de barques & de vaiſſeaux
Qu'aucun autre port de la terre.

Sans mentir, la rivière étoit alors ſi couverte que notre félouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La foire, qui ſe devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande

quantité de navires, & de marchands quasi de toutes sortes de nations, pour charger les vins de ce pays;

> Car ce fâcheux & rude port,
> En cette saison, a la gloire
> De donner tous les ans à boire
> Presqu'à tous les peuples du nord.

Ces Messieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins; mais ils n'emportent pas les meilleurs: on les traite d'Allemands, & nous apprîmes qu'il étoit défendu non-seulement de leur en vendre pour enlever, mais encore de leur en laisser boire dans les cabarets. Après être descendus sur la grève, & avoir admiré quelque tems la situation de cette ville, nous nous retirâmes au chapeau-rouge, où M. Taleman nous vint prendre aussitôt qu'il sçut notre arrivée. Depuis ce moment, nous nous retirâmes dans notre logis pendant notre séjour à Bordeaux, pour y coucher. Les journées se passoient toutes entières, le plus agréablement du monde, chez M. l'intendant; car les plus honnêtes gens de la ville n'ont pas d'autre réduit que sa maison. Il n'y a pas un homme dans le Parlement, qui ne soit ravi d'être de ses amis: il a trouvé même que la plupart étoient ses cousins, & on le croyoit plutôt le premier président de la province, que l'intendant.

Enfin,

Enfin, il eſt toujours le même que vous l'avez vu, hormis que ſa dépenſe eſt plus grande: mais pour madame l'Intendante, nous vous dirons en ſecret qu'elle eſt tout-à-fait changée.

Quoique ſa beauté ſoit extrême,
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,
Plein de douceur & plein de feu,
Elle n'eſt pourtant plus la même:
Car nous avons appris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort le jeu.

Elle qui ne conoiſſoit pas autrement les cartes, paſſe maintenant des nuits au lanſquenet. Toutes les femmes de la ville ſont devenues joueuſes pour lui plaire; elles viennent régulièrement chez elle pour la divertir, & qui veut voir une belle aſſemblée, n'a qu'à lui rendre viſite. Mademoiſelle Dupin ſe trouve là toujours bien à propos pour entretenir ceux qui n'aiment point le jeu. En vérité, ſa converſation eſt ſi fine & ſi ſpirituelle, que ce ne ſont pas les plus mal partagés. C'eſt-là que MM. les Gaſcons apprennent le bel air & la façon de parler;

Mais cette agréable Dupin,
Qui, dans ſa manière, eſt unique,
A l'eſprit méchant & bien fin;
Et ſi jamais gaſcon s'en pique,
Gaſcon fera mauvaiſe fin.

Au reste, sans faire ici les goguenards sur Messieurs les Gascons, puisque Gascons y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelques risques, & notre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur; nous nous sauvons de Bordeaux, pour donner deux jours après dans Agen!

> Agen, cette ville fameuse,
> De tant de belles le séjour,
> Si fatale & si dangéreuse
> Aux cœurs sensibles à l'amour.
> Dès qu'on en approche l'entrée,
> On doit bien prendre garde à soi;
> Car tel y va de bonne foi,
> Pour n'y passer qu'une journée,
> Qui s'y sent, par je ne sais quoi,
> Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie, sans en pouvoir sortir. Le fabuleux palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes M. de Saint-Luc arrêté depuis six mois; Nort, depuis quatre années; & Dortis, depuis six semaines; & ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses, & qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la ville à souper; & tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions dans

un pays enchanté. En vérité, ces dames ont tant de beauté, qu'elles nous furprirent dans leur premier abord; & tant d'efprit, qu'elles nous gagnèrent dès la première converfation. Il eft impoffible de les voir & de conferver fa liberté; & c'eft la deftinée de tous ceux qui paffent en ce lieu-là, s'ils ont la permiffion d'en fortir, d'y laiffer au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainfi donc qu'avoient fait les autres;
Il fallut y laiffer les nôtres.
Là, tous deux ils nous furent pris;
Mais, n'en déplaife à tant de belles,
Ce fut par l'aimable Dortis;
Auffi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne fe fit affurément que fous leur bon plaifir. Elles ne lui envièrent point cette conquête, & nous jugeant apparemment très-infirmes, elles ne daignèrent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Auffi, le lendemain de grand matin, trouvâmes-nous les portes ouvertes, & les chemins libres; de forte que rien ne nous empêcha de gagner Encoffe, fur les coureurs que M. de Chamerault nous avoit promis, & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'eft de ce véritable ami qu'on peut affurer,

Et dire, fans qu'on le cajole,
Qu'il fait bien tenir fa parole.

Encosse est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guère ; car excepté ses eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce, & l'on n'y peut avoir d'autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village, entre des saules & des prés les plus verts qu'on puisse s'imaginer, étoit toute notre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, & les après-dînées nous promener. Un jour que nous étions sur les bords, assis sur l'herbe, & que, nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes & Gassendi, du flux & reflux de la mer, sortit tout d'un coup, d'entre les roseaux les plus proches, un homme qui nous avoit apparemment écoutés : c'étoit

Un vieillard tout blanc, pâle & sec,
Dont la barbe & la chevelure
Pendoient plus bas que la ceinture.
Ainsi l'on peint Melchisedech ;
Ou plutôt telle est la figure
D'un certain vieux évêque Grec,
Qui, faisant le salamalec,
Dit à tous la bonne aventure ;

Car il portoit un chapiteau,
Comme un couvercle de leſſive,
Mais d'une grandeur exceſſive,
Qui lui tenoit lieu de chapeau;
Et ce chapeau, dont les grands bords
Alloient tombant ſur ſes épaules,
Etoit fait de branches de ſaules,
Et couvroit preſque tout ſon corps.
Son habit, de couleur verdâtre,
Etoit d'un tiſſu de roſeau,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un criſtal épais & bleuâtre.

A cette apparition, la peur nous fit faire deux ſignes de croix, & trois pas en arrière, mais la curioſité prévalut ſur la crainte; bien qu'avec quelques petits battemens de cœur, nous réſolûmes d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux, & qui nous parla fort civilement de cette ſorte :

Meſſieurs, je ne ſuis pas ſurpris
Que, de ma rencontre imprévue,
Vous ayez un peu l'ame émue:
Mais lorſque vous aurez appris
En quel rang les deſtins ont mis
Ma naiſſance à vous inconnue,
Et le ſujet de ma venue,
Vous raſſurerez vos eſprits.
Je ſuis le dieu de ce ruiſſeau,
Qui d'une urne jamais tarie
Qui panche au pied de ce côteau,

Prends le ſoin, dans cette prairie,
De verſer inceſſamment l'eau
Qui la rend ſi verte & fleurie.
Depuis huit jours, matin & ſoir,
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre viſite :
Ce n'eſt pas que je ne mérite
Que l'on me rende ce devoir ;
Car, enfin, j'ai cet avantage
Qu'un canal ſi clair & ſi net
Eſt le lieu de mon apanage.
Dans la Gaſcogne un tel partage
Eſt bien joli pour un cadet :
Auſſi l'avez-vous trouvé tel,
Louant mes bords & ma verdure,
Ce qui me plaît, je vous aſſure,
Plus qu'une offrande, ou qu'un autel;
Et tout à l'heure, je le jure,
Vous en ſerez, foi d'immortel,
Récompenſés avec uſure.
Dans ce petit vallon champêtre,
Soyez donc les très-bien venus :
Chacun de vous y ſera maître ;
Et puiſque vous voulez connoître
Les cauſes du flux & reflux,
Je vous inſtruirai là-deſſus,
Et vous ferai bientôt paroître
Que les raiſonnemens cornus,
De tout tems, ſont les attributs
De la foibleſſe de votre être;
Car tous les dits & les redits
De ces vieux rêveurs de jadis ;

Ne ſont que contes d'Amadis :
Même dans vos ſectes dernières,
Les Deſcartes, les Gaſſendis,
Quoiqu'en différentes manières,
Et plus heureux & plus hardis
A fouiller les cauſes premières,
N'ont jamais traité ces matières
Que comme de vrais étourdis.
Moi, qui ſais le fin de ceci,
Comme étant choſe qui m'importe;
Pour vous mon amour eſt ſi forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre eſprit de ſi bonne ſorte
Qu'il n'en ſoit jamais en ſouci,
Je veux que la docte cohorte
Vous en doive le grand-merci.

Il nous prit lors tous deux par la main; & nous fit aſſeoir ſur le gazon à ſes côtés. Nous nous regardions aſſez ſouvent ſans rien dire, fort étonnés de nous voir en converſation avec un fleuve : mais, tout d'un coup,

Il ſe moucha, cracha, touſſa;
Puis en ces mots il commença :
Lorſque l'onde en partage échut
Au frère du grand dieu qui tonne,
L'avénement à la couronne
De ce nouveau monarque fut
Publié par-tout, & fallut
Que chaque dieu-fleuve, en perſonne,

Allât lui porter ſon tribut.
Dans ce rencontre, la Garonne,
Entre tous les autres, parut;
Mais ſi bruſque & ſi fanfaronne,
Que ſa démarche lui déplut;
Et le puiſſant dieu réſolut
De châtier cette Gaſconne
Par quelque ſignalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas :
Quand elle lui vint rendre hommage,
Il ſe renfrogna le viſage,
Et la traita de haut en bas :
Mais elle, au lieu de l'appaiſer,
Ayant pris ſoin d'apprivoiſer,
Avec la puiſſante Dordogne,
Mille autres fleuves de Gaſcogne,
Sembla le vouloir offenſer :
Lui, d'une orgueilleuſe manière,
Comme il a l'humeur fort altière,
Amèrement s'en courrouça,
Et d'une mine froide & fière,
Deux fois ſi loin la repouſſa,
Que cette inſolente rivière
Toutes les deux fois rebrouſſa
Plus de ſix heures en arrière.
Bien qu'au vrai cette téméraire
Se fût attiré ſur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands fleuves ne crurent pas
Devoir, en un tel embarras,
Se ſéparer de leur confrère,
Ni l'abandonner; au contraire,

Ils en murmurèrent tout bas,
Accusant le roi trop sévère;
Mais lui, branlant ses cheveux blancs,
Tout dégoûtans de l'onde amère :
Taisez-vous, dit-il, insolens,
Ou vous saurez en peu de tems
Ce que peut Neptune en colère.
Sur le champ, au lieu de se taire,
Plus haut encor on murmura.
Le dieu, lors en furie entra,
Son trident par trois fois serra,
Et trois fois par le Stix jura :
Quoi donc ici l'on osera
Dire hardiment ce qu'on voudra?
Chaque petit dieu glosera
Sur ce que Neptune fera?
Per Dio questo non sarà,
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura;
Car deux fois par jour on verra
Qu'à sa source on retournera,
Et deux fois mon courroux fuira;
Mais plus loin que pas un ira
Celui qui, pour son malheur, a
Causé tout ce désordre-là;
Et cet exemple durera
Tant que Neptune regnera.
A ce dieu du moite élément,
Ces rébelles lors se soumirent,
Et, quoique grondans, obéirent
Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on n'a jamais su,

Et ce que tout le monde admire :
Aussi nous avions résolu,
Pour notre honneur, de n'en rien dire ;
Mais aujourd'hui vous m'avez plu
Si fort que je n'ai jamais pu
M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'entre nous deux, mais si vîte, qu'il étoit à plus de vingt pas avant que nous nous en fussions apperçus. Nous le suivîmes le plus légèrement que nous pûmes, & voyant qu'il étoit impossible de l'attraper, nous lui criâmes plusieurs fois :

Hé! monsieur le fleuve : arrêtez,
Ne vous en allez pas si vîte :
Hé! de grace, un mot, écoutez ;
Mais il se remit dans son gîte,

Et rentra dans ces mêmes roseaux, dont nous l'avions vu sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit ; car le bon homme étoit déjà tout fondu en eau, quand nous arrivâmes, & sa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable & doux ;
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des cailloux ;
Il ne put pas l'être de nous,
Et même, sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir appelé plusieurs fois inutilement ; enfin la nuit nous obligea de retourner en notre logis, où nous fîmes mille réflexions sur cette aventure. Notre esprit n'étoit pas entièrement satisfait de cet éclaircissement, & nous ne pouvions concevoir pourquoi, dans une sédition où tout les fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiée. Nous revînmes plusieurs fois en ce même lieu, tant que nous demeurâmes à Encosse, pour y conjurer cet honnête fleuve de nous vouloir donner à ce sujet un quart d'heure de conversation ; mais il ne parut plus, & nos eaux étant prises, le temps vint enfin de s'en aller. Un carrosse, que M. le sénéchal d'Armagnac avoit envoyé, nous mena bien à notre aise chez lui, à Castille, où nous fûmes reçus avec tant de joie, qu'il étoit aisé de juger que nos visages n'étoient pas désagréables au maître de la maison.

C'est chez cet illustre Fontrailles,
Où les tourtes, les ortolans,
Les perdrix rouges & les cailles,
Et mille autres vols succulens
Nous firent horreur des mangeailles
Dont Carbon, & tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres casaniers, qui ne connoissez que la

vallée de misère, & vos rôtisseurs de Paris, vous ne savez ce que c'est que la bonne chère : si vous vous y connoissez, & si vous l'aimez, comme vous dites,

Soyez donc assez braves gens
Pour quitter enfin vos murailles;
Et si vous êtes de bon sens,
Allez & courez chez Fontrailles
Vous gorger de mets excellens.

Vous y serez bien reçus assurément, & vous le trouverez toujours le même. Sans plus s'embarrasser des affaires du monde, il se divertit à faire achever sa maison, qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de sa province en savent fort bien le chemin; mais les autres ne l'ont jamais pu trouver. Après nous y être empifrés quatre jours avec M. le président de Marmiesse, qui prit la peine de s'y rendre aussitôt qu'il fut averti de notre arrivée, nous allâmes tous ensemble à Toulouse, descendre chez M. l'abbé de Beauregard; qui nous attendoit, & qui nous donna ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouse. Le lendemain, M. le président de Marmiesse nous voulut faire voir, dans un dîner, jusqu'où peut aller la splendeur & la magnificence, ou plutôt, avec sa permission, la profusion & la prodigalité. Le festin du menteur

n'étoit rien en comparaiſon ; & c'eſt ici qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en faire une deſcription magnifique :

Toi, qui préſide au repas,
O Muſe ſois nous favorable !
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent ſur cette table.

Pour notre honneur & pour ta gloire,
Fais qu'aucuns de tous ces grands mets
Ne s'échappe à notre mémoire,
Et fais qu'on en parle à jamais.

Mais comme notre eſprit s'abuſe
De s'imaginer qu'aux feſtins
Puiſſe préſider une muſe,
Et qu'elle ſe connoiſſe en vins !

Non, non, les doctes demoiſelles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles ſempiternelles
Ne burent jamais que de l'eau.

A qui donc adreſſer ſes vœux,
En des occaſions pareilles ?
Eſt-ce à vous, Bacchus, roi des treilles ;
A vous, dieu des mets ſavoureux ?

Mais, pour rimer, Bacchus & Côme
Sont des dieux de peu de ſecours,
Et jamais, de mémoire d'homme,
On ne leur fit un tel diſcours.

Tout nous manque au beſoin, & de notre chef nous n'oſerions entreprendre une ſi grande affaire.

Il faut donc nous contenter de vous dire que jamais on ne vit rien de si splendide; & nous eussions cru Toulouse, ce lieu si renommé pour la bonne chere, épuisé pour jamais de toute sorte de gibier, si l'un de vos amis & des nôtres ne nous eût encore, le lendemain dans un dîner, fait admirer cette ville, comme un prodige, pour la quantité des belles choses qu'elle fournit. Vous devinerez aisément son nom, quand nous vous dirons

Que c'est un de ces beaux esprits,
Dont Toulouse fut l'origine;
C'est le seul gascon qui n'a pris
Ni l'air, ni l'accent du pays;
Et l'on jugeroit à sa mine
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin, c'est l'agréable M. d'Osneville, dont l'air & l'esprit n'ont rien que d'un homme, qui n'auroit jamais bougé de la cour :

Vous saurez qu'il est marié
Environ depuis une année,
Et qu'il est tout-à-fait lié
Du sacré lien d'Hymenée,
Lié tout-à-fait, c'est-à-dire,
Qu'il est lié tout-à-fait bien,
Et qu'il ne lui manque plus rien,
Et qu'il a tout ce qu'il desire.

L'épouse est bien apparentée,
Et bien apparenté l'époux;
Elle est jeune, riche, espritée;
Il est jeune, riche, esprit doux.

Avec lui, & dans son carrosse, nous quittâmes Toulouse, pour aller à Groüille, où M. le comte d'Aubijoux nous reçut fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit palais qu'il a fait bâtir au milieu de ses jardins, entre des fontaines & des bois, & qui n'est composé que de trois chambres; mais bien peintes, & tout-à-fait appropriées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses amis; ou, quand il est seul, s'entretenir avec ses livres, pour ne pas dire avec sa maîtresse :

Malgré l'injustice des cours,
Dans cet agréable hermitage,
Il coule doucement ses jours,
Et vit en véritable sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table & bien servie, ce ne seroit vous apprendre rien de nouveau; mais peut-être serez-vous surpris de savoir que, faisant si grande chère, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour : aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût très-grand, & qu'il eût mille endroits, tous plus beaux les uns que les autres, pour se prome-

ner, nous paſſions les journées entières dans une petite iſle plantée, & tenue auſſi propre qu'un jardin, & dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit, & va mouiller le haut du berceau de grands cyprès qui l'environnent :

Sous ce berceau qu'amour, exprès
Fit pour toucher quelqu'inhumaine,
L'un de nous deux, un jour au frais,
Aſſis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers ſur un cyprès :
« Hélas! que l'on ſeroit heureux
» Dans ce beau lieu digne d'envie,
» Si, toujours aimé de Silvie,
» L'on pouvoit, toujours amoureux,
» Avec elle paſſer la vie »!

Vous connoîtrez par-là que dans notre voyage, nous ne ſongions pas toujours à faire bonne chère, & que nous avions quelquefois des momens aſſez tendres. Au reſte, quoique Grouille ait tant de charmes, M. d'Aubijoux ne nous put tenir que trois jours, après leſquels il nous donna ſon carroſſe pour aller à Chaſtres prendre celui de M. de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une lieue de Carcaſſonne. Vos ſantés y furent bues mille fois avec le cher ami Belzant, qui ne nous

quitta

quitta pas un moment. La comédie fut aussi un de nos divertissemens assez grands, parce que la troupe n'étoit pas mauvaise, & qu'on y voyoit toutes les dames de Carcassonne. Quand nous en partîmes, M. de Penautier qui sans doute est un des plus honnêtes hommes du monde, voulut absolument que nous prissions encore son carrosse pour aller à Narbonne, quoiqu'il y eût une grande journée; le tems étoit si beau que nous espérions le lendemain sur nos chevaux frais, & qui suivoient en main depuis Encosse, aller coucher près de Montpellier; mais, par malheur,

Dans cette vilaine Narbonne
Toujours il pleut, toujours il tonne:
Toute la nuit doncques il plut,
Et tant d'eau cette nuit il chut,
Que la campagne submergée
Tint deux jours la ville assiégée.

Que cela ne vous surprenne point, quand il pleut six heures en cette ville, comme c'est toujours par orage, & qu'elle est située dans un fond, tout environnée de montagnes, en peu de tems les eaux s'amassent en si grande abondance, qu'il est impossible d'en sortir sans courir risque de se noyer. Nous le voulûmes pourtant hasarder; mais l'accident d'un laquais emporté par une ravine, & qui, sans doute, étoit perdu si son cheval ne

l'eût sauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte pour attendre que les passages fussent libres. Des messieurs que nous trouvâmes se promenant dans la grande place, & qui nous parurent être des principaux du pays, ayant appris notre aventure, crurent qu'il étoit de leur honneur de ne pas nous laisser ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretés de leur ville, & nous menèrent d'abord dans l'église cathédrale, qu'ils prétendoient être un chef-d'œuvre pour la hauteur de ses voûtes; mais nous ne saurions pas bien dire au vrai

Si l'architecte qui la fit,
La fit ronde, ovale ou carrée,
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, basse, large ou serrée:
Car, arrivés en ce saint lieu,
Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De ne le voir de notre vie.
Ce qu'on y montre encore de rare,
Est un vieux & sombre tableau,
Où l'on voit sortir un Lazare,
A demi-mort, de son tombeau;
Mais le peintre l'a si bien fait
Pâle, hideux, noir, effroyable,
Qu'il semble bien moins le portrait
Du bon Lazare, que d'un diable.

Ces messieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces merveilles, ils eurent encore la

bonté, pour nous régaler tout-à-fait, de nous présenter à deux ou trois de leurs plus jolies demoiselles, qui tomboient en vérité de la V*** : voilà tous les divertissemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par-là si deux jours que nous y demeurâmes, se passèrent agréablement. Toi qui nous as si bien divertis,

Digne objet de notre courroux,
Vieille ville toute de fange,
Qui n'es que ruisseaux & qu'égoûts,
Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre vers à ta louange?
Vas, tu n'es qu'un quartier d'hiver
De quinze ou vingt malheureux drilles,
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois misérables filles
Aussi mal-saines que ton air :
Vas, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui mérite qu'on le prise;
Bien peu de chose est ton tableau,
Et bien moins que rien ton église.

L'apostrophe est un peu violente, ou l'imprécation un peu forte; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulèrent, & nos chevaux n'en ayant plus que jusqu'aux sangles, il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieues

dans des plaines toutes noyées, & paſſé ſur de méchantes planches, un torrent qui s'étoit fait de l'égoût des eaux, large comme une rivière, Béziers, cette ville ſi propre & ſi bien ſituée, nous fit voir un pays auſſi beau, que celui dont nous partions, étoit vilain. Le lendemain, ayant traverſé les landes de Saint Hubery, & goûté les bons muſcats de Loupian, nous vîmes Montpellier ſe préſenter à nous, environné de ces plantades & de ces blanquettes que vous connoiſſez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail; car on joue-là le long des chemins à la chicane. Dans la grande rue des parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de Martial, & cependant

Bien que de cette belle ville
Viennent les meilleures ſenteurs,
Son terroir en muſcat fertile
Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette rue ſi parfumée conduit dans une grande place, où ſont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bientôt épouvantés,

De rencontrer en cette place
Un grand concours de populace;
Chacun y nommoit d'Aſſouci.
Il ſera brûlé, Dieu merci,
Diſoit une vieille bagaſſe:
Dieu veuille qu'autant on en faſſe
A tous ceux qui vivent ainſi!

La curiosité de savoir ce que c'étoit, nous fit avancer plus avant, tout le bas étoit plein de peuple, & les fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes un des principaux de la ville, qui nous fit entrer aussitôt dans le logis. Dans la chambre où il étoit, nous apprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Assouci, pour un crime qui est en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre nous trouvâmes grand nombre de dames, qu'on nous dit être les plus polies, les plus qualifiées, & les plus spirituelles de la ville, quoique pourtant elles ne fussent ni trop belles, ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras, & leur discours extraordinaire, nous crûmes bientôt que c'étoit une assemblée des précieuses de Montpellier; mais bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paroissoient que des précieuses de campagne, & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des beaux esprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il se commença donc une conversation assez plaisante:

Les unes disoient que Ménage
Avoit l'air & l'esprit galant;
Que Chapelain n'étoit pas sage;
Que Costard n'étoit pas pédant.

Les autres croyoient M. de Scudéry

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toujours bien mis;
Sa sœur, une beauté divine,
Et Pelisson, un Adonis.

Elles en nommèrent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Aprés avoir bien parlé de si beaux esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans l'Alaric & dans le Moïse, on ne loua que le jugement & la conduite; & dans la Pucelle, rien du tout; dans Sarrasin, on n'estima que la lettre de M. Menage, & la préface de M. Pelisson fut traitée de ridicule: Voiture même passa pour un homme grossier. Quant aux romans, Cassandre fut estimé pour la délicatesse de la conversation; Cyrus & Clélie, pour la magnificence de l'expression, & la grandeur des évènemens. Mille autres choses se débitèrent, encore plus surprenantes que tout cela; puis, insensiblement la conversation tomba sur d'Assouci, parce qu'il leur sembla que l'heure de l'exécution approchoit; une de ces dames prit la parole, & s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale & la maîtresse précieuse:

Ma bonne, est-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,

Même composé quelque chose,
En vers, sur la métamorphose?
Il faut donc qu'il soit bel-esprit.
Aussi l'est-il, & l'un des vrais,
Reprit l'autre, & des premiers faits;
Ses lettres lui furent scellées
Dès leurs premières assemblées:
J'ai la liste de ces messieurs,
Son nom est en tête des leurs.
Puis, d'une mine sérieuse,
Avec certain air affecté,
Penchant sa tête de côté,
Et de ce ton de précieuse,
Lui dit, ma chère, en vérité,
C'est dommage que, dans Paris,
Ces messieurs de l'académie,
Tous ces messieurs les beaux-esprits
Soient sujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit si furieusement qu'il nous fallut quitter, & la chambre, & le logis, pour en aller éclater à notre aise dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à passer dans les rues à cause de l'affluence du peuple:

Là, d'hommes on voyoit fort peu;
Cent mille femmes animées,
Toutes de colère enflammées,
Accouroient en foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage, & jamais on

n'a rien vu de ſi terrible ; les unes diſoient que c'étoit trop peu de le brûler ; les autres, qu'il falloit l'écorcher vif auparavant ; & toutes, que, ſi la juſtice vouloit le leur livrer, elles inventeroient de nouveaux ſupplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit, à voir ainſi
Ces bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce M. d'Aſſouci
Les avoit toutes violées;

Et cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous gagnâmes avec bien de la peine notre logis, où nous apprîmes en arrivant qu'un homme de condition avoit fait ſauver le malheureux ; & quelque tems après, on nous vint dire que toute la ville étoit en rumeur, que les femmes y faiſoient une ſédition, & qu'elles avoient déjà déchiré deux ou trois perſonnes, pour être ſeulement ſoupçonnées de connoître d'Aſſouci. Cela nous fit une très-grande frayeur, en vérité,

Et de peur d'être pris auſſi
Pour amis du ſieur d'Aſſouci,
Ce fut à nous de faire Gille :
Nous fûmes donc aſſez prudens
Pour quitter d'abord cette ville,
Et cela fut d'aſſez bon ſens.

Nous nous ſauvons donc comme des criminels

par une porte écartée, & prenons le chemin de Maſſiliargues, eſpérant de pouvoir arriver avant la nuit à une demi-lieue de Montpellier. Nous rencontrâmes notre d'Aſſouci avec un page aſſez joli, qui le ſuivoit ; en deux mots il nous conta ſes diſgraces, auſſi n'avions-nous pas le loiſir d'écouter un long diſcours, ni de le faire. Chacun donc s'en alla de ſon côté, lui fort vîte, quoiqu'à pied, & nous aſſez doucement, à cauſe que nos chevaux étoient fatigués. Nous arrivâmes avant la nuit chez M. de Cauviſſon, qui penſa mourir de rire de notre aventure ; il prit le ſoin, par ſa bonne chère, & par ſes bons lits, de nous faire bientôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant ſi proches de Niſmes, refuſer à notre curioſité, de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens
Du pont du Gar & des Arènes,
Qui nous reſtent pour monumens
Des magnificences romaines :
Ils ſont plus entiers & plus ſains,
Que tant d'autres reſtes ſi rares,
Echappés aux brutales mains
De ce déluge de barbares
Qui furent les fléaux des humains.

Fort ſatisfaits du Languedoc, nous prîmes aſſez vîte la route de Provence, par cette grande prai-

rie de Beaucaire, si célèbre pour sa foire; & le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître sur les bords du Rhône
Ces murs pleins d'illustres bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois
Eu chez eux la cour & le trône
De trois ou quatre puissans rois.

On y aborde par

Cette heureuse & fertile plaine
Qui doit son nom à la vertu
Du grand & fameux capitaine,
Par qui le fier Dunois battu,
Reconnut la grandeur romaine.

Nous vîmes, pour vous parler un peu moins poétiquement, cette belle & célèbre ville d'Arles qui, par son pont de bateaux nous fit passer de Languedoc en Provence: c'est assurément y entrer par la plus belle porte. La situation admirable de ce lieu y a presqu'attiré toute la noblesse du pays, & les dames y sont propres, galantes & jolies, mais si couvertes de mouches qu'elles en paroissent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au cours, où nous fûmes, faisant fort bien leur devoir avec quantité de messieurs assez bien faits. Elles nous donnèrent lieu de les accoster, quoiqu'inconnus; & sans vanité, nous pouvons dire

qu'en deux heures de converſation nous avançames aſſez nos affaires, & que nous fîmes peut-être quelques jaloux. Le ſoir on nous pria d'une aſſemblée, on traita plus favorablement encore; mais avec tout cela, ces belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit; & le lendemain nous en partîmes, & traversâmes avec bien de la peine

La vaſte & pierreuſe campagne,
Couverte encor de ces cailloux
Qu'un prince, revenant d'Eſpagne,
Y fit pleuvoir dans ſon courroux.

C'eſt une grande plaine, toute couverte de cailloux effectivement juſqu'à Salon, petite ville, & qui n'a pas d'autres raretés que le tombeau de Noſtradamus. Nous y couchâmes, & nous n'y dormîmes pas un moment, à cauſe des hauts cris d'une comédienne, qui s'aviſa cette nuit d'accoucher, proche de notre chambre, de deux petits comédiens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin; & cette diligence ſervit à nous faire conſidérer, plus à notre aiſe, en arrivant à Marſeille, cette multitude de maiſons qu'ils appellent baſtides, dont toute la campagne voiſine eſt couverte. Le grand nombre en eſt plus ſurprenant que la beauté; car elles ſont toutes fort petites & fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marſeille, que de vous en entretenir pré-

ſentement, ce ſeroit répéter les mêmes choſes, & peut-être vous ennuyer :

Tout le monde ſait que Marſeille
Eſt riche, illuſtre, & ſans pareille
Pour ſon terroir & pour ſon port ;
Mais il vous faut parler du fort,
Qui, ſans doute, eſt une merveille :
C'eſt Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffit, pour toute garde,
Un ſuiſſe avec ſa hallebarde,
Peint ſur la porte du château.

Ce fort eſt ſur le ſommet d'un rocher preſque inacceſſible, & ſi haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au-deſſous de lui, la plupart du genre humain ne vivroit que ſous ſon plaiſir :

Auſſi voyons-nous que nos rois
En connoiſſent bien l'importance ;
Pour le confier, ils ont fait choix
Toujours de gens de conſéquence,
De gens pour qui, dans les alarmes,
Le danger auroit eu des charmes,
De gens prêts à tout haſarder,
Qu'on eût vu long-tems commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi ſous les armes.

Une deſcription magnifique qu'on a faite autrefois de cette place, nous donna la curioſité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure

avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on eſt bien ſurpris de ne trouver qu'une méchante maſure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte; mais doucement, de peur de la jeter par terre; après avoir heurté long-tems, ſans entendre même un chien aboyer ſur la tour,

Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent : meſſieurs, là-dedans
On n'entre plus depuis long-tems :
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ quinze ans,
Emporté la clef dans ſa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, ſurtout, quand ils nous firent remarquer un écriteau, que nous lûmes avec aſſez de peine, car le tems l'avoit preſqu'effacé :

Portion du gouvernement
A louer tout préſentement.

Plus bas en petits caractères,

Il faut s'adreſſer à Paris,
Ou chez Conrart le ſecrétaire,
Ou chez Courbé, l'homme d'affaire
De tous meſſieurs les beaux eſprits.

Croyant, après cela, n'avoir plus rien de rare

à voir en ce pays, nous le quittâmes sur le champ, & même avec empressement, pour aller goûter des muscats à la Ciotat. Nous n'y arrivâmes pourtant que trop tard, parce que les chemins sont rudes, & que, passant par Cassis, il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurément curieux de savoir de la Ciotat,

Que les marchands & les nochers
La rendent fort considérable ;
Mais pour le muscat adorable,
Qu'un soleil proche & favorable
Confit dans les brûlans rochers :
Vous en aurez, frères très-chers,
Et du meilleur sur votre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu, furent achevées aussitôt que nous eûmes acheté le meilleur vin : aussi, le lendemain vers midi, nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette ville est dans une situation admirable, exposée au midi, & couverte du septentrion, par des montagnes élevées jusqu'aux nues, qui rendent son port le plus grand & le plus sûr qui soit au monde. Nous y trouvâmes M. le chevalier Paul, qui, par sa charge, son mérite, & par sa dépense, est le premier & le plus considérable du pays :

C'est ce Paul, dont l'expérience
Gourmande la mer & le vent,

Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du levant.

Ces vers sont aussi magnifiques que sa mine ; mais, en vérité, quoiqu'elle ait quelque chose de sombre, il ne laisse pas d'être commode, doux & tout-à-fait honnête. Il nous régala dans sa cassine, propre, & si bien entendue, qu'elle semble un petit palais enchanté. Nous n'avions trouvé jusque-là que des oliviers de médiocre grandeur, & dans des jardins : l'envie d'en voir de gros comme des chênes, & dans le milieu des campagnes, nous fit aller jusqu'à Hières. Que ce lieu nous plut ! qu'il est charmant ! & quel séjour seroit-ce que Paris sous un si beau climat !

Que c'est avec plaisir, qu'aux mois
Si fâcheux en France, & si froids,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers, qu'en mille endroits
On y voit, sans rang & sans nombre,
Former des forêts & des bois!
Là, jamais les plus grands hivers
N'ont pu leur déclarer la guerre :
Cet heureux coin de l'univers
Les a toujours beaux, toujours verts,
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conservés & les mieux gardés ne doi-

vent pas être, en comparaiſon, appelés des orangers;

Car ces petits nains contrefaits,
Toujours tapis entre deux ais,
Et contraints ſous des caſemates,
Ne ſont, à bien parler, que vrais
Et miſérables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer notre voyage par un lieu qui nous laiſsât une idée plus agréable : auſſi, dès le moment, ne ſongeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Notre dévotion nous fit pourtant détourner un peu, pour aller à la Sainte-Beaume. C'eſt un lieu preſqu'inacceſſible, & qu'on ne peut voir ſans effroi : c'eſt un antre dans le milieu d'un rocher eſcarpé de plus de quatre-vingt toiſes de haut, fait aſſurément par miracle; car il eſt bien aiſé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit, avec apparence,
Que les ſaints eſprits ont taillé
Ce roc, qu'avec tant de conſtance
La ſainte a ſi long-tems mouillé
Des larmes de ſa pénitence;
Mais ſi, d'une adreſſe admirable,
L'ange a taillé ce roc divin,
Le démon cauteleux & fin
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le pélerin
Se donneroit cent fois au diable,
Et ſe damneroit en chemin.

Nous

Nous y montâmes cependant avec bien de la peine, par une horrible pluie, &, par la grace de Dieu, ſans murmurer un ſeul mot : mais nous n'y fûmes pas plutôt arrivés, qu'il nous prit une extrême impatience d'en ſortir, ſans ſavoir pourquoi. Nous examinâmes donc aſſez bruſquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous inſtruiſîmes, en un moment, des religieux, de leur ordre, de leur coutume, & de leur manière de traiter les paſſans ; car ce ſont eux qui les reçoivent, & qui tiennent hôtellerie :

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Les moines hideux ont de l'air
Des gens qui ſortent d'une forge :
Enfin, ce lieu ſemble un enfer,
Ou, pour le moins, un coupe-gorge ;
L'on ne peut être ſans horreur
Dedans cette horrible demeure,
Et la faim, la ſoif & la peur
Nous en firent ſortir ſur l'heure.

Bien qu'il fût preſque nuit, & qu'il fît le plus vilain tems du monde, nous aimâmes mieux haſarder de nous perdre dans les montagnes, que de demeurer à la Sainte-Baume. Les reliques, qui ſont à Saint-Maximin, nous portèrent bonheur, & nous y firent arriver avec l'aide d'un guide,

ſans nous y être égarés, mais non pas ſans y être mouillés. Auſſi, le lendemain, la matinée s'étant paſſée toute entière en dévotion, c'eſt-à-dire, à faire toucher des chapelets à quantité de corps ſaints, & à mettre d'aſſez groſſes pièces à tous les troncs, nous allâmes nous enivrer d'excellente blanquette de Négreaux, & de-là coucher à Aix. C'eſt une capitale ſans rivière, & dont tous les dehors ſont fort déſagréables, mais, en récompenſe, belle & aſſez bien bâtie, & de bonne chère.

Orgon fut enſuite notre couchée, lieu célèbre pour tous les bons vins; & le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ſes murailles. Madame de Caſtellane y étoit, à qui nous rendîmes viſite auſſitôt, le même jour, qui fut le jour des morts. Nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie ; elle n'étoit pas, comme les autres veuves, dans les égliſes à prier Dieu :

Car, bien qu'elle ait l'ame aſſez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit chéri,
On auroit peine à la ſurprendre
Sur le tombeau de ſon mari.

Avignon nous avoit paru ſi beau, que nous voulûmes y demeurer deux jours pour l'examiner plus à loiſir. Le ſoir que nous prenions le frais ſur le bord du Rhône, par un beau clair de lune, nous rencontrâmes un homme qui ſe promenoit, qui

nous sembloit avoir de l'air du sieur d'Assouci. Son manteau, qu'il portoit sur le nez, empêchoit qu'on ne le pût bien voir au visage : dans cette incertitude, nous prîmes la liberté de l'accoster, & de lui demander :

Est-ce vous, M. d'Assouci?
Oui c'est moi, messieurs : me voici,
N'ayant plus, pour tout équipage,
Que mes vers, mon luth & mon page;
Vous me voyez sur le pavé,
En désordre, mal-propre & sale :
Aussi je me suis esquivé,
Sans emporter paquets, ni malle :
Mais enfin, me voilà sauvé;
Car je suis en terre papale.

Il avoit effectivement avec lui le même page que nous lui avions vu lorsqu'il se sauva de Montpellier, & que l'obscurité nous avoit empêchés de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui; nous le questionnâmes donc assez malicieusement, lui disant :

Ce petit garçon qui vous suit,
Et qui, derrière vous se glisse,
Que sait-il? En quel exercice,
En quel art l'avez-vous instruit?
Il sait tout, dit-il : s'il vous duit,
Il est bien à votre service.

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainſi que vous euſſiez fait, & ne lui répondîmes autre choſe,

Qu'adieu, bon ſoir & bonne nuit :
De votre page qui vous ſuit,
Et qui, derrière vous ſe gliſſe,
Et de tout ce qu'il ſait auſſi,
Grand merci, M. d'Aſſouci :
D'un ſi bel offre de ſervice,
M. d'Aſſouci, grand merci.

Notre lettre finira par un bel endroit, quoiqu'elle ſoit écrite de Lyon. Ce n'eſt pas que nous n'ayons encore à vous mander des beautés du Pont-Saint-Eſprit, des bons vins de Condrieux & de Côte-rotie ; mais en vérité, nous ſommes ſi las d'écrire, que la plume nous tombe des mains, outre que nous voulons avoir de quoi vous entretenir, lorſque nous aurons le plaiſir de vous revoir. Cependant

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire ;
Et vous ſaurez qu'il eſt plus doux
De cauſer, buvant avec vous,
Qu'en voyageant, de vous écrire.
Adieu les deux frères nourris,
Auſſi bien que gens de la ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

DATE.

De Lyon, où l'on nous a dit
Que le roi, par un rude édit,
Avoit fait défenses expresses,
Expresses défenses à tous
De plus porter chausses suissesses.
Cet édit, qui n'est rien pour nous,
Nous réduit en grandes détresses,
Grosses bedaines, grosses fesses,
Par où diable vous mettrez-vous?

ADRESSE.

A messieurs les aînés Broussins,
Chacun enseignera la rue;
Car leur demeure est plus connue
Au Marais, que les capucins.

Fin du Voyage de Chapelle & de Bachaumont.

VOYAGE
DE PARIS EN LIMOUSIN,
PAR LA FONTAINE.



RELATION
D'UN VOYAGE
DE PARIS EN LIMOUSIN.

PREMIÈRE LETTRE
A MADAME DE LA FONTAINE.

A Clamart, ce 25 Août 1663.

Vous n'avez jamais voulu, madame, lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table-Ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût; c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; & c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne feroit pas suivie du succès: il pourra même arriver, si vous goûtez ce rien,

que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; & hors le tems que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. C'est un fonds bientôt épuisé: vous avez lu tant de fois les vieux, que vous les savez: il s'en fait peu de nouveaux; & parmi ce peu, tous ne sont pas bons: ainsi vous demeurez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous seroit, si, en badinant, je vous avois accoutumé à l'histoire, soit des lieux, soit des personnes: vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une belle qualité pour une femme d'être savante, & c'en est une très-mauvaise d'affecter de paroître telle.

Nous partîmes donc de Paris, le 23 du courant; après que M. Jannart eut reçu les condoléances d'une quantité de personnes de condition & de ses amis. M. le Lieutenant-Criminel en usa généreusement, libéralement, royalement: il ouvrit sa bourse, & nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le quai des orfévres, la cour du palais, & le palais même à Limoges, la chose ne se seroit pas autrement passée. Enfin,

ce n'étoit que processions de gens abattus & tombés des nues : avec tout cela, je ne pleurai point; ce qui me fait croire que j'acquérai une grande réputation de constance dans cette affaire. La fantaisie de voyager m'étoit entrée quelque tems auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentimens de l'ordre du roi. Il y avoit plus de quinze jours que je ne parlois d'autre chose que d'aller, tantôt à Saint-Cloud, tantôt à Charonne, & j'étois honteux d'avoir tant vécu sans rien voir: cela ne me sera plus reproché, graces à Dieu! On nous a dit, entr'autres merveilles, que beaucoup de Limousines de la première bourgeoisie portent des chaperons de drap rose sèche sur des cales de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai m'y amuser en passant, & par curiosité seulement. Quoi qu'il en soit, j'ai tout-à-fait bonne opinion de notre voyage; nous avons déjà fait trois lieues sans aucun mauvais accident, sinon que l'épée de M. Jannart s'est rompue; mais, comme nous sommes gens à profiter de nos malheurs, nous avons trouvé qu'aussi-bien elle étoit trop longue & l'embarrassoit. Présentement nous sommes à Clamart, au-dessous de cette fameuse montagne où est situé Meudon; là nous devons nous rafraîchir deux ou trois jours. En vérité, c'est un plaisir

que de voyager ; on rencontre toujours quelque chofe de remarquable. Vous ne fauriez croire combien eft excellent le beurre que nous mangeons ; je me fuis fouhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles & ce qui s'enfuit, hormis la batteufe qui eft un peu vieille. Le jardin de M. C.... mérite auffi d'avoir place dans cette hiftoire. Il a beaucoup d'endroits fort champêtres, ce que j'aime fur toutes chofes. Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu ; fi vous l'avez vu, fouvenez-vous de ces deux terraffes que le parterre a en face & à la main gauche, & des rangs de chênes & de châtaigniers qui les bordent : je me trompe, fi cela n'eft beau. Souvenez-vous auffi de ce bois qui paroît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix fiècles ; les arbres n'en font pas fi vieux, à la vérité ; mais toujours peuvent-ils paffer pour les plus anciens du village, & je ne crois pas qu'il y en air de plus vénérables fur la terre. Les deux allées, qui fonr à droite & à gauche, me plaifent encore : elles ont cela de particulier, que ce qui les borne, eft ce qui les fait paroître plus belles. Celle de la droite a tout-à-fair la mine d'un jeu de paume : elle eft à préfent bordée d'un amphithéâtre de gazon, & a le fond relevé de huit ou dix marches. Il y a de l'apparence que c'eft l'en-

droit où les divinités du lieu reçoivent l'hommage qui leur eſt dû.

Si le dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un trône,
C'en ſera-là le patron.

Deux châtaigniers, dont l'ombrage
Eſt majeſtueux & frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainſi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré,
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe,
Que les précieux tapis
Sur qui l'orient ſuperbe
Voit ſes empereurs aſſis.

Beautés ſimples & divines!
Vous contentiez nos ayeux,
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux.

De quoi ſert tant de dépenſe?
Les grands ont beau s'en vanter:
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter.

Nonobſtant ces moralités, j'ai conſeillé à M. C. de faire bâtir une maiſon proportionnée, en quel-

que manière, à la beauté de son jardin, & de se ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, & nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité du carrosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches. Là se doit trouver un valet-de-pied du roi, qui a ordre de nous accompagner jusqu'à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, & ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant faites bien des recommandations à notre marmot, & dites-lui que peut-être j'amenerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon, pour le faire jouer & pour lui tenir compagnie.

SECONDE LETTRE

A LA MÊME.

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle & moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire : il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi; je me promenai, je dormis, & je passai le tems avec les dames qui nous vinrent voir. Le Dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. M. C. & notre tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg-la-

Reine. Nous y attendîmes près de trois heures ; & pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne ſais pas bien lequel je dois dire), nous ouîmes une meſſe paroiſſiale. La proceſſion, l'eau-bénite & le prône, rien n'y manquoit : de bonne fortune pour nous, le curé étoit ignorant, & ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le carroſſe paſsât ; le valet-de-pied y étoit, point de moines ; mais, en récompenſe, trois femmes, un marchand qui ne diſoit mot, & un notaire qui chantoit toujours, & qui chantoit très-mal : il reportoit en ſon pays quatre volumes de chanſons. Parmi les trois femmes il y avoit une Poitevine qui ſe qualifioit comteſſe ; elle paroiſſoit aſſez jeune & de taille raiſonnable, témoignoit avoir de l'eſprit, déguiſoit ſon nom, & venoit de plaider en ſéparation contre ſon mari, toutes qualités de bon augure ; & j'y euſſe trouvé matière de cajolerie, ſi la beauté s'y fût rencontrée ; mais, ſans elle, rien ne me touche, c'eſt, à mon avis, le principal point. Je vous défie de me faire trouver un grain de ſel dans une perſonne à qui elle manque. Telle étoit donc la compagnie que nous avons eue juſqu'au port de Pilles. Il fallut à la fin que l'oncle & la tante ſe ſéparaſſent ; les derniers adieux furent tendres, & l'euſſent été beaucoup d'avantage, ſi le cocher nous eût donné

le loisir de les achever. Comme il vouloit regagner le tems qu'il avoit perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse, en sortant du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, & à quelques lieues de là, Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce Montléry qu'il faut dire, ou Montlehéry? C'est Montlehéry, quand le vers est trop court, & Montléry, quand il est trop long. Montléry donc, ou Montlehéry, comme vous voudrez, étoit jadis une forteresse que les Anglois, lorsqu'ils étoient maîtres de la France, avoient fait bâtir sur une colline assez élevée. Au pied de cette colline est un bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse, elle est démolie, non point par les ans : ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté ; il y a encore un escalier qui subsiste, & deux chambres où l'on voit des peintures angloises, ce qui fait foi de l'antiquité & de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris de votre oncle, qui dit avoir entré dans les chambres. Pour moi, je n'en ai rien vu ; le cocher ne vouloit arrêter qu'à Châtres, petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands-maîtres. Nous y dînâmes : après le dîner, nous vîmes encore à droite & à gauche force châteaux. Je n'en dirai mot, ce seroit un œuvre infini. Seulement nous passâmes

passâmes auprès du Plessis-Pâté, & traversâmes ensuite la vallée de Caucatrix, après avoir monté celle de Tréfou; car, sans avoir étudié en philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de montagne sans vallée. Je ne songe pas à cette vallée de Tréfou, que je ne frémisse:

C'est un passage dangereux,
Un lieu, pour les voleurs, d'embûche & de retraite,
A gauche un bois, une montagne à droite,
Entre les deux,
Un chemin creux.
La montagne est toute pleine
De rochers faits comme ceux
De nôtre petit domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse, nous descendîmes, pour soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre: en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe, ce qui est un grand bien pour tout le monde, & particulièrement pour moi, qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes, en fourmille: cela n'est pas bien, il méritoit qu'on le brûlât.

République de loups, asyle de brigands,
Faut-il que tu sois dans le monde?
Tu favorises les méchans
Par ton ombre épaisse & profonde.

Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le desir de voir fait sortir de sa terre.
En combien de façons, hélas! le genre humain
Se fait à soi-même la guerre!
Puisse le feu du ciel désoler ton enceinte!
Jamais celui d'amour ne s'y fasse sentir,
Ni ne s'y laisse amortir!
Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane & d'Aminte,
On ne trouve chez toi que vilains bûcherons,
Charbonniers, noirs comme démons,
Qui t'accommodent de manière
Que tu sois à tous les larrons
Ce qu'on appelle un cimetière!

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres : il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Etampes, quelques monumens de nos guerres : ce n'est pas les plus riches que j'aie vus : j'y trouvai beaucoup de gothique : aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

Il nous laisse ces monumens
Pour marque de nos mouvemens :
Quand Turenne assiégea Tavanne,
Turenne fit ce que la cour lui dit :
Tavanne, non; car il se défendit,
Et joua de la sarbacanne.
Beaucoup de sang françois fut alors répandu;
On perd des deux côtés dans la guerre civile :
Notre prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la ville.

Enfin nous regardâmes avec pitié les fauxbourgs d'Etampes. Imaginez-vous une ſuite de maiſons ſans toîts, ſans fenêtres, percées de tous côtés; il n'y a rien de plus laid & de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troyes-la-grande. En vérité, la fortune ſe moque bien du travail des hommes : j'en entretins le ſoir notre compagnie, & le lendemain nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, & qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fourniſſoit un très-beau ſujet. Pour s'en empêcher, on mit une queſtion de controverſe ſur le tapis : notre comteſſe en fut la cauſe; elle eſt de la religion luthérienne, & nous montra un livre de Dumoulin. M. de Châteauneuf (c'eſt le nom du valet-de-pied) l'entreprit, & lui dit que ſa religion ne valoit rien, pour bien des raiſons. Premièrement, Luther a eu je ne ſais combien de bâtards; les Huguenots ne vont jamais à la meſſe : enfin il lui conſeilloit de ſe convertir, ſi elle ne vouloit aller en enfer; car le purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine ſe mit auſſitôt ſur l'Ecriture, & demanda un paſſage où il fût parlé du purgatoire. Pendant cela, le notaire chantoit toujours; M. Jannart & moi nous nous endormîmes. L'après-dînée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remît ſur la controverſe, je demandai à notre comteſſe inconnue s'il y avoit

de belles personnes à Poitiers. Elle nous en nomma quelques-unes, entr'autres, une fille appelée Barigny, de condition médiocre; car son père n'étoit que tailleur; mais, au reste, on ne pouvoit dire assez de choses de la beauté de cette personne. C'étoit une claire-brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint tout ce qu'il en falloit, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux; si bien qu'à tout prendre, il y avoit peu de choses à souhaiter; car rien, c'est trop dire. Enfin, non-seulement les astres de la province, mais ceux de la cour lui devoient céder, jusques-là que, dans un bal où étoit le roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avoit de brillant; les plus grands soleils ne parurent auprès que des étoiles simples. Outre cela, elle savoit les romans, & ne manquoit pas d'esprit. Quant à sa conduite, on la tenoit dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois un gentilhomme, appelé Miravaux, en avoit été passionnément amoureux, & vouloit l'épouser à toute force : les parens du gentilhomme s'y opposèrent; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Cloton ne se fût mise de la partie. L'amant mourut à l'armée, où il commandoit un régiment. Les dernières actions de sa vie & ses derniers soupirs ne furent que pensées pour sa maitresse : il lui laissa douze mille écus par son

teſtament, outre quantité de meubles & de nippes de conſéquence, qu'il lui avoit donnés auparavant. A la nouvelle de cette mort, mademoiſelle Barigny dit les choſes du monde les plus pitoyables, proteſta qu'elle ſe laiſſeroit mourir tôt ou tard, &, en attendant, recueillir le legs que lui avoit fait ſon amant. Procès pour cela au préſidial de Poitiers, appel à la Cour. Mais qui ne préféreroit une belle à des héritiers ? Les juges firent ce que j'aurois fait. Le cœur de la dame fut conteſté avec plus de chaleur encore : ce fut un nommé Cartignon qui en hérita. Ce dernier amant s'eſt trouvé plus heureux que l'autre : la belle eut ſoin qu'il ne mourût point ſans être payé de ſes peines ; il y a, dit-on, ſacrement entr'eux ; mais la choſe eſt tenue ſecrète. Que dites-vous de ces mariages de conſcience ? Ceux qui en ont amené l'uſage n'étoient pas niais : on eſt fille & femme tout à la fois ; le mari ſe comporte en galant. Tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y oppoſer ; les parens ne font pas les diables, toute choſe vient en ſon tems, & s'il arrive qu'on ſe laſſe les uns des autres, il ne faut aller ni au juge, ni à l'évêque. Voilà l'hiſtoire de la Barigny. Ces aventures nous divertirent de telle ſorte, que nous entrâmes dans Orléans, ſans nous en être preſque apperçus ; il ſembloit même que le ſoleil ſe fût amuſé à les entendre auſſi bien

que nous : car, quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'étoit pas encore au bout de sa traite. Bien davantage, soit que la Barigny fût cette soirée à la promenade, soit qu'il dût se coucher au sein de quelque rivière charmante, comme la Loire, il s'étoit tellement paré, que M. de Châteauneuf & moi nous l'allâmes regarder de dessus le pont. Par ce même moyen, je vis la pucelle; mais, ma foi, ce fut sans plaisir. Je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une Amazone. L'infante Gradafillée en vaut dix comme elle, & si ce n'étoit que M. Chapelain est son chroniqueur, je ne sais si j'en ferois mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus longtems que je n'aurois fait. Elle est à genoux devant une croix, & le roi Charles, en même posture vis-à-vis d'elle; le tout fort chétif & de petite apparence: c'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle. Le pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur, ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi, & à la place qu'il occupe dans l'univers.

Ce n'est pas petite gloire
Que d'être pont sur la Loire :
On voit à ses pieds rouler
La plus belle des rivières,
Que de ses vastes carrières
Phœbus regarde couler.

Elle eſt près de trois fois auſſi large à Orléans, que la Seine l'eſt à Paris, l'horizon très-beau de tous les côtés, & borné comme il doit être; ſi bien que cette rivière étant baſſe à proportion, ſes eaux ſont claires, ſon cours ſans replis; on diroit que c'eſt un canal. De chaque côté du pont, on voit continuellement des barques qui vont à voiles; les unes montent, les autres deſcendent; & comme le bord n'eſt pas ſi grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les diſtingue toutes. On les compte, on remarque en quelle diſtance elles ſont les unes des autres; c'eſt ce qui fait une de ſes beautés. En effet ce ſeroit dommage qu'une eau ſi pure fût entièrement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci ſont fort amples; cela leur donne une majeſté de navires, & je m'imagine voir le port de Conſtantinople en petit. D'ailleurs, Orléans, à le regarder du côté de la Sologne, eſt d'un bel aſpect. Comme la ville va en montant, on la découvre quaſi toute entière : le mail & les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits, le long du rempart, font qu'elle paroît à demi-fermée de murailles vertes; &, à mon avis, cela lui ſied bien. De la particulariſer en dedans, je vous ennuierois; c'en eſt déjà trop pour vous de cette matière. Vous ſaurez cependant que le quartier par où nous deſcendîmes au pont, eſt fort laid, le reſte aſſez beau, des rues ſpacieuſes, nettes, agréa-

bles, & qui ſentent leur bonne ville. Je n'eus pas aſſez de tems pour voir le rempart, mais je m'en ſuis laiſſé dire beaucoup de bien, ainſi que de l'égliſe de Sainte Croix. Enfin notre compagnie, qui s'étoit diſperſée de tous les côtés, revint ſatiſfaite. L'un parla d'une choſe, l'autre d'une autre. L'heure du ſouper venue, chevaliers & dames ſe furent ſeoir à leurs tables aſſez mal ſervies, puis ſe mirent au lit incontinent, comme on peut penſer; & ſur ce, le chroniqueur fait fin au préſent chapitre.

LETTRE TROISIÈME

A LA MÊME.

A Richelieu, ce 3 Septembre 1663.

AUTANT que la Beauce m'avoit ſemblé ennuyeuſe, autant le pays, qui eſt depuis Orléans juſqu'à Amboiſe, me parut agréable & divertiſſant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel eſt de l'autre côté de la rivière : auſſi a-t-on un niais du pays pour très-peu de choſe; car ceux-là ne ſont pas fols comme ceux de la Champagne ou de Picardie. Je crois que les niaiſes coûtent davantage. Le premier lieu où nous nous

arrêtâmes, fut Cléry. J'allai auſſitôt viſiter l'égliſe, c'eſt une collégiale aſſez bien rentée pour un bourg, non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je leur aie ouï dire. Louis XI y eſt enterré; on le voit à genoux ſur ſon tombeau, quatre enfans aux coins, ce ſont quatre anges, & ce pourroit être quatre amours, ſi on ne leur avoit pas arraché les aîles. Le bon apôtre de roi fait là le ſaint homme, & eſt bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liége.

Je lui trouvai la mine d'un matois;
Auſſi l'étoit ce prince, dont la vie
Doit rarement ſervir d'exemple aux rois,
Et pourroit être, en quelque point ſuivie.

A ſes genoux ſont ſes heures & ſon chapelet, & autres menus uſtenſiles, ſa main de juſtice, ſon ſceptre, ſon chapeau & ſa Notre-Dame; je ne ſais comment le ſtatuaire n'y a pas mis le Prévôt Triſtan. Le tout eſt en marbre blanc, & m'a ſemblé d'aſſez bonne main. Au ſortir de cette égliſe, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre; il s'en fallut peu que je n'y commandaſſe à dîner, & m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il ſe paſſa plus d'une bonne heure ſans que je fiſſe réflexion ſur mon appétit. Un valet de ce logis m'ayant averti de cette mépriſe, je courus au lieu où nous étions

descendus, & j'arrivai assez à tems pour compter. De Cléri à Saint-Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable & bordé de haies, ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux & quelques pélerins de Saint-Jacques. Comme Saint-Dié n'est qu'un bourg, & que les hôtelleries y sont mal meublées, notre comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. de Châteauneuf voulant toujours que votre oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différend de Potrot & de la dame de Noüaillé. Les gens de Potrot & ceux de la dame de Noüaillé ayant mis, pendant la foire de Niort, les hardes de leur maître & de leur maîtresse dans même hôtellerie & sur même lit, cela fit contestation. Potrot dit : je coucherai dans ce lit-là; je ne dis pas que vous n'y couchiez, répartit la dame de Noüaillé, mais j'y coucherai aussi. Par point d'honneur, & pour ne se point céder, ils y couchèrent tous deux. La chose se passa d'une autre manière. La comtesse se plaignit fort des puces le lendemain; je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher, je veux dire les puces du cocher, & non celles de la comtesse; tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin, qu'il n'étoit quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis

de Blois, rien que la Loire entre deux. Blois eſt en pente comme Orléans, mais plus petit & plus ramaſſé; les toits des maiſons y ſont diſpoſés en beaucoup d'endroits de telle manière, qu'ils reſſemblent aux degrés d'un amphithéâtre; cela me parut très-beau, & je crois que difficilement on pourroit trouver un aſpect plus riant & plus agréable. Le château eſt à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte Solemne; cette égliſe paroît fort grande, & n'eſt cachée d'aucunes maiſons; enfin elle répond tout-à-fait bien au logis du prince: chacun de ces bâtimens eſt ſitué ſur une éminence dont la pente ſe vient joindre vers le milieu de la ville, de ſorte qu'il s'en faut peu que la ville ne faſſe un croiſſant, dont Sainte Solemne & le château ſont les cornes. Je ne me ſuis pas informé des mœurs anciennes. Quant à préſent, la façon de vivre y eſt fort polie, ſoit que cela ait été ainſi de tout tems, & que le climat & la beauté du pays y contribuent, ſoit que le ſéjour de Monſieur ait amené cette politeſſe, ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis nommer quelques-unes à mon ordinaire; on me voulut, outre cela, montrer des boſſus, choſe aſſez commune dans Blois, à ce qu'on m'a dit, encore plus commune dans Orléans. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyoit de l'eſprit par cette voie-là; car on dit que boſſu n'en manqua jamais; & cependant

il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raiſon. La voici telle qu'on me l'a appriſe : elle regarde auſſi la conſtitution de la Beauce & du Limouſin.

La Beauce avoit jadis des monts en abondance
Comme le reſte de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéans,
Qui vouloient marcher à leur aiſe,
Se plaignit & fit la mauvaiſe,
Et meſſieurs les Orléanois
Dirent au ſort, tous d'une voix,
Une fois, deux fois & trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de deſcendre, & remonter encor.
Quoi! toujours mont, & jamais plaine!
Faites-nous avoir triple haleine!
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont, ni montagne.
Oh, oh! leur répartit le ſort,
Vous faites les mutins, & dans toutes les Gaules,
Je ne vois que vous ſeuls qui des monts vous plaigniez.
Puis donc qu'ils nuiſent à vos pieds,
Vous les aurez ſur vos épaules.
Lors la Beauce de s'aplanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace,
Et boſſus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir ſur les gens;

Si bien que la troupe célefte,
Ne fachant que faire du refte,
S'en alloit les placer dans le terroir voifin,
Lorfque Jupiter dit : épargnons la Touraine
Et le Blaifois; car ce domaine
Doit être un jour à mon coufin (1) :
Mettons-les dans le Limoufin.

Ceux de Blois, comme voifins & bons amis de ceux d'Orléans, les ont foulagés d'une partie de leurs charges : les uns & les autres doivent encore avoir une génération de boffus, & puis c'en eft fait. Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira ; ce que je vous affure eft fort vrai, c'eft que M. de Châteauneuf & moi, nous déjeunâmes très-bien, & allâmes voir enfuite le logis du prince. Il a été bâti à plufieurs reprifes, une partie fous François I, l'autre fous quelqu'un de fes devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monfieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle fymétrie, & n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre ; l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François I, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le refte ; il y a force petites galeries, petites fenêtres,

(1) M. le duc d'Orléans.

petits balcons, petits ornemens sans régularité & sans ordre; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort; car je la considère comme une relique. En effet il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince; les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison. Jamais regne ne fut plus doux, plus tranquille, plus heureux que n'a été le sien; & en vérité de semblables princes devroient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes, lequel on tenoit, pendant sa vie, pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre cocher qui ne se soucia que de déjeûner largement, puis nous faire partir. Tant que la journée dura nous eûmes beau tems, beau chemin, beau pays; surtout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée; l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire & retient cette rivière dans son lit, ouvrage qui a coûté bien du tems à faire, & qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays je ne vous en saurois dire assez de merveilles : point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix; mais de part &

d'autre, côteaux les plus agréablement vêtus qui ſoient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois; mais, en attendant,

Que dirons-nous que fut la Loire
Avant que d'être ce qu'elle eſt?
Car vous ſavez qu'en ſon hiſtoire
Notre bon Ovide s'en tait?
Fût-ce quelqu'aimable perſonne,
Quelque reine, quelque Amazone,
Quelque nymphe au cœur de rocher,
Qu'aucun amant ne ſut toucher?
Ces origines ſont communes;
C'eſt pourquoi n'allons pas chercher
Les Jupiters & les Neptunes,
Ou les dieux Pans qui pourſuivoient
Toutes les belles qu'ils trouvoient.
Laiſſons-là ces métamorphoſes,
Et diſons ici, s'il vous plaît,
Que la Loire étoit ce qu'elle eſt
Dès le commencement des choſes.

La Loire eſt donc une rivière
Arroſant un pays favoriſé des cieux,
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît, ſi fière,
Qu'à peine arrête-t-on ſon cours impérieux.
Elle ravageroit mille moiſſons fertiles,
Engloutiroit des bourgs, feroit flotter des villes,
Détruiroit tout en une nuit;
Il ne faudroit qu'une journée,
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si, le long de ſes bords, n'étoit une levée

Qu'on entretient ſoigneuſement.
Dès-lors qu'un endroit ſe dément,
On le rétablit tout à l'heure;
La moindre brêche n'y demeure
Sans qu'on y touche inceſſamment;
Et pour cet entreténement,
Unique obſtacle à tels ravages,
Chacun a ſon département,
Communautés, bourgs & villages.
Vous croyez bien qu'étant ſur ces rivages,
Nos gens & moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue.
J'y rencontrai de ſi charmans appas
Que j'en ai l'ame encore émue.
Côteaux rians y ſont des deux côtés,
Côteaux non pas ſi voiſins de la nue
Qu'en Limouſin, mais côteaux enchantés,
Belles maiſons, beaux parcs & bien plantés,
Prés verdoyans, dont ce pays abonde,
Vignes & bois, tant de diverſités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde....
Mais le plus bel objet, c'eſt la Loire, ſans doute;
On la voit rarement s'écarter de ſa route,
Elle a peu de replis dans ſon cours meſuré:
Ce n'eſt pas un ruiſſeau qui ſerpente en un pré;
C'eſt la fille d'Amphitrite,
C'eſt elle dont le mérite,
Le nom, la gloire & les bords
Sont dignes de ces provinces,
Qu'entre leurs plus grands tréſors,
Ont toujours placés nos princes.
Elle répand ſon cryſtal,

Mais

Mais avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritoit un tel canal.

Je lui veux du mal en une chose, c'est que l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à voir; il ne me resta ni curiosité ni desir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment; c'est un admirable objet que ce Richelieu; j'en ai daté ma lettre, parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez, il ne s'en faut pas un quart-d'heure qu'il ne soit minuit, & nous devons nous lever demain avant le soleil, bien qu'il ait promis, en se couchant, qu'il se leveroit de fort grand matin. J'emploie cependant les heures, qui me sont les plus précieuses, à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil & de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes; je prétends les surpasser tous, & vous ne sauriez vous acquitter envers moi, si vous ne me souhaitez d'aussi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaises avant que notre voyage soit achevé.



T

LETTRE QUATRIÈME

A LA MÊME.

A Châtelleraule, ce 5 Septembre 1663.

Nous arrivâmes à Amboiſe d'aſſez bonne heure, mais par un fort mauvais tems; je ne laiſſai pas d'employer le reſte du jour à voir le château; de vous en faire le plan, c'eſt à quoi je ne m'amuſerai pas, & pour cauſe. Vous ſaurez, ſans plus, que devers la ville il eſt ſitué ſur un roc & paroît extrêmement haut vers la campagne; le terrein d'alentour eſt plus élevé. Dans l'enceinte, il y a trois ou quatre choſes fort remarquables; la première eſt ce bois de cerf dont on parle tant, & dont on ne parle pas aſſez ſelon mon avis; car ſoit qu'on le veuille faire paſſer pour naturel ou pour artificiel; j'y trouve un ſujet d'étonnement preſqu'égal. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'eſt bois de cerf, mais de pluſieurs pièces. Or, le moyen de les avoir jointes ſans qu'il y paroiſſe de liaiſon! de dire auſſi qu'il ſoit naturel, & que l'univers ait jamais produit un animal aſſez grand pour le porter, cela n'eſt guères croyable.

Il en ſera toujours douté,
Quand bien ce cerf auroit été

Plus ancien qu'un patriarche.
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais ſu tenir dans l'arche.

Ce que je remarquai encore de ſingulier, ce furent deux tours bâties en terre comme des puits: on a fait dedans des eſcaliers en forme de rampes, par où l'on deſcend juſqu'au pied du château, ſi bien qu'elles touchent, ainſi que les chênes dont parle Virgile,

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvai bien bâties, & leur ſtructure me plut autant que le reſte du château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un tems qu'on le faiſoit ſervir de berceau à nos jeunes rois, & véritablement c'étoit un berceau d'une matière aſſez ſolide, & qui n'étoit pas pour ſe renverſer facilement. Ce qu'il y a de beau, c'eſt la vue; elle eſt grande, majeſtueuſe, d'une étendue immenſe; l'œil ne trouve rien qui l'arrête, point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, quoiqu'il ſoit à quinze ou vingt lieues; du reſte on a en aſpect la côte la plus riante & la mieux diverſifiée que j'ai encore vue, & au pied une prairie qu'arroſe la Loire; car cette rivière paſſe à Amboiſe. De tout cela, le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pen-

dant son séjour, jouir un petit moment; on avoit bouché toutes les fenêtres de sa chambre, & on n'y avoit laissé qu'un trou par le haut. Je demandai à la voir, triste plaisir, je vous le confesse; mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisoit n'avoit pas la clef; au défaut je fus long-tems à considérer la porte, & me fis conter la manière dont le prisonnier étoit gardé : je vous en ferois volontiers la description; mais ce souvenir est trop affligeant.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin nompareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grace,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement,
Ce seroit attirer vos larmes :
Je l'ai fait insensiblement,
Cette plainte a pour moi des charmes,

Sans la nuit on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit; il fallut enfin retourner à l'hôtellerie, & le lendemain nous nous écartâmes de la Loire & la laissâmes à la droite : j'en suis très-fâché, non pas que les rivières nous aient manqué dans notre voyage.

Depuis ce lieu, jusques au Limousin,
Nous en avons passé quatre en chemin,

De fort bon compte, au moins qu'il m'en souvienne;
L'Indre, le Cher, & la Creuse & la Vienne :
Ce ne sont pas de simples ruisseaux.
Non, non, la carte nous les nomme;
Ceux qui sont péris sous leurs eaux
Ne l'ont pas été dire à Rome.

La première que nous rencontrâmes, ce fut l'Indre. Après l'avoir passée, nous trouvâmes au bord trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus & fort délabrés. L'un de ces héros guzmanesques avoit fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui pendoit en derrière comme une queue de cheval. Non loin de là nous apperçûmes quelques Philis, je veux dire Philis d'Egypte, qui venoient vers nous en dansant, folâtrant, montrant leurs épaules, & traînant après elles des Doüegnas détestables à proportion, & qui nous regardoient avec autant de mépris que si elles eussent été belles & jeunes. Je frémis d'horreur à ce spectacle, & j'en ai été plus de deux jours sans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchoient ensuite, elles avoient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, & n'étoient anges, à bien parler, qu'en tant que les autres étoient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs jupes, qui, véritablement, étoient plus riches que ne sembloit le promettre un tel équi-

page; le reste de leur habit consistoit en une cappe d'étoffe blanche, & sur la tête un petit chapeau à l'angloise, de taffetas de couleur, avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une légère inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de déesses, & ne daignant presque jeter les yeux sur nous, comme simples mortels que nous étions. D'autres Douegnas les suivoient, non moins laides que les précédentes, & la caravane étoit fermée par un cordelier. Le bagage marchoit en queue, partie sur charriots, partie sur bêtes de somme, puis quatre carrosses vides & quelques valets à l'entour,

> Non sans écureuils & traquets,
> Ni, je pense, sans perroquets.

Le tout escorté par M. de la Fourcade, garde du corps. Je vous laisse à deviner quels gens c'étoient. Comme ils suivoient notre route, & qu'ils débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avoit fait descendre, le scrupule nous prit à Tours de coucher en mêmes lits qu'eux, & de boire en mêmes verres. Il n'y en avoit point qui s'en tourmentât plus que la comtesse. Nous allâmes le jour suivant coucher à Montels, & dîner le lendemain au port de Piles, où notre compagnie commença de se séparer. La comtesse envoya un laquais, non chez son mari, mais chez

un de ses parens, porter les nouvelles de son arrivée, & donner ordre qu'on lui amenât un carrosse avec quelque escorte. Pour moi, comme Richelieu n'étoit qu'à cinq lieues, je n'avois garde de manquer de l'aller voir : les Allemands se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. de Châteauneuf, qui connoissoit le pays, s'offrit à m'accompagner; je le pris au mot, & ainsi votre oncle demeura seul, & alla coucher à Châtellerault, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin. Le port de Piles est un lieu passant, & où l'on trouve toutes sortes de commodités, même incommodes : il s'y rencontre de méchans chevaux,

Encore mal ferrés, & plus mal embouchés,
Et très-mal enharnachés :

Mais quoi, nous n'avions pas à choisir; tels qu'ils étoient je les fis mettre en état,

Laisse le pire, & sur le meilleur monte.

Pour plus d'assurance, nous prîmes un guide qu'il nous fallut mener en trousse l'un après l'autre, afin de gagner du tems; avec cela nous n'en eûmes que ce qu'il fallut pour voir les choses les plus remarquables. J'avois promis de sacrifier au Vent du midi une brebis noire, aux Zéphirs une brebis blanche, & à Jupiter, le plus gras bœuf

que je pourrois rencontrer dans le Limousin : ils nous furent tous favorables. Je crois toutefois qu'il suffira que je les paye en chansons, car les bœufs du Limousin sont trop chers, & il y en a qui se vendent cent écus dans le pays. Etant arrivés à Richelieu, nous commençâmes par le château, dont je ne vous enverrai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers; elle est désertée petit-à-petit, à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute rivière & de tout passage. En cela son fondateur, qui prétendoit en faire une ville de renom, a mal pris ses mesures, chose qui ne lui arrivoit pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvoit tout, qu'il n'a pas fait transporter la Loire au pied de cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait pas fait passer le grand chemin de Bordeaux. Au défaut, il devoit choisir un autre endroit, & il en eut aussi la pensée; mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance, l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il étoit né. Il avoit de ces vanités que beaucoup de gens blâmeront, & qui sont pourtant communes à tous les héros, témoin celle-là d'Alexandre le Grand, qui faisoit laisser, où il passoit, des mords & des brides plus grands qu'à l'ordinaire, afin que la

poſtérité crût que lui & ſes gens étoient d'autres hommes, puiſqu'ils ſe ſervoient de ſi grands chevaux. Peut-être auſſi que l'ancien parc de Richelieu, & les bois de ſes avenues, qui étoient beaux, ſemblèrent à leur maître dignes d'un château plus ſomptueux que celui de ſon patrimoine; & ce château attire à la ville, comme le principal fait l'acceſſoire.

Enfin, elle eſt, à mon avis,
Mal ſituée, & bien bâtie;
On en a fait tous les logis
D'une pareille ſymétrie.

Ce ſont des bâtimens fort hauts;
Leur aſpect vous plairoit ſans faute:
Les dedans ont quelques défauts;
Le plus grand, c'eſt qu'ils manquent d'hôte.

La plupart ſont inhabités,
Je ne vis perſonne en la rue,
Il m'en déplut; j'aime aux cités
Un peu de bruit & de cohue.

J'ai dit la rue, & j'ai bien dit;
Car elle eſt ſeule & des plus droites:
Que Dieu lui donne le crédit
De ſe voir un jour des cadettes.

Vous vous ſouviendrez bien & beau,
Qu'à chaque bout eſt une place
Grande, carrée, & de niveau;
Ce qui, ſans doute, a bonne grace.

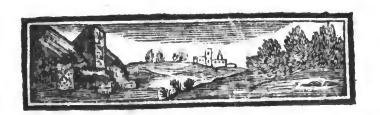
C'eſt auſſi tout, mais c'eſt aſſez,
De ſavoir ſi la ville eſt forte,
Je m'en remets à ſes foſſés,
Murs, parapets, remparts & porte.

Au reſte, je ne vous ſaurois mieux dépeindre tous ces logis de même parure, que par la Place Royale : les dedans ſont beaucoup plus ſombres, vous pouvez croire, & moins ajuſtés. J'oubliois à vous marquer que ce ſont des gens de finance & du conſeil, ſecrétaires d'état & autres perſonnes attachées à ce cardinal, qui ont fait faire ces bâtimens, pour la plupart par complaiſance, & pour lui faire leur cour. Les beaux-eſprits auroient ſuivi leurs exemples, ſi ce n'étoit qu'ils ne ſont pas grands édificateurs, comme dit Voiture; car d'ailleurs ils étoient tout pleins de zèle & d'affection pour ce grand miniſtre. Voilà tout ce que j'avois à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la deſcription du château à une autre fois, afin d'avoir plus ſouvent occaſion de vous demander de vos nouvelles, & pour ménager un amuſement qui vous doit faire paſſer notre exil avec moins d'ennui.

Fin du Voyage en Limouſin.

VOYAGE
DE LANGUEDOC
ET
DE PROVENCE,

PAR LEFRANC DE POMPIGNAN.



VOYAGE DE LANGUEDOC ET DE PROVENCE.

PREMIÈRE LETTRE

*A M***, le 24 Septembre 1740.*

C'EST donc très-ſérieuſement, madame, que vous demandez la relation de notre voyage : vous la voulez même en proſe & en vers. C'eſt un marché fait, dites-vous, nous ne ſaurions nous en dedire. Il faut bien vous en croire; mais croyez auſſi que jamais parole ne fut plus légérement engagée. Je ſuis sûr

Que tout homme ſenſé rira
D'une entrepriſe ſi folle;
Que perſonne ne nous lira,

Ou que celui qui le fera,
A coup sûr très-fort s'ennuira,
Que vers & prose on sifflera :
Et que, sur cette preuve-là,
Le régiment de la Calotte
Pour ses voyageurs nous prendra.

Quoi qu'il en puisse arriver, le plus grand malheur seroit de vous déplaire. Nous allons vous obéir de notre mieux ; mais gardez-nous au moins le secret : un ouvrage fait pour vous ne doit être mauvais qu'*incognito.*

Comme ce n'est pas ici un poëme Epique, nous commencerons modestement par Castelnaudary, & nous n'en dirons rien. Narbonne ayant été le premier objet de notre attention, sera aussi le premier article de notre itinéraire. N'y eût-il que ces anciennes inscriptions qu'a si fort respectées le tems, cette Narbonne méritoit un peu plus d'égards que n'en ont eu les deux célèbres voyageurs. Nous pouvons attester qu'il n'y plut, ni n'y tonna pendant plus de quatre heures, & que jamais le jour ne fut plus serein que lorsque nous en partîmes :

Mais, vu le local enterré
De la Cité primatiale,
Nous croyons, tout considéré,
Que quand la saison pluviale,

Au milieu du champ labouré,
Ferme la bouche à la cigale,
Toutes les eaux ont conjuré
D'environner bon-gré, mal-gré,
La ville archiépiſcopale;
Ce qui rend ce lieu révéré
Un cloaque beaucoup trop ſale,
De quoi Chapelle a murmuré,
Mais d'un ton ſi peu meſuré
Qu'il en réſulte un grand ſcandale,
Au point qu'un prébendier lettré
De l'égliſe collégiale,
Nous dit, d'un air très-aſſuré,
Que ce voyage célébré
N'étoit au fond qu'œuvre de balle,
Et que Narbonne, qu'il ravale,
Ne l'avoit jamais admiré.

Le fait, madame, eſt vrai à la lettre; à telles enſeignes, que le docte prébendier ſe deſſaiſit en notre faveur, avec une joie extrême, de l'œuvre de ces meſſieurs, qui lui paroiſſent de très-mauvais plaiſans. Ce n'eſt pas, au reſte, le ſeul plaiſir qu'il nous eût fait : ce généreux inconnu nous avoit menés au palais archiépiſcopal, admirer les antiquités qu'on y a recueillies. Par ſon crédit, nous vîmes toute la maiſon, grande, noble, claire même, en dépit de ce qui la devroit rendre obſcure; mais on a logé un peu trop haut le Primat d'Occitanie. Nous avions enſuite ſuivi

notre guide à la métropole, qui sera une fort belle église, quand il plaira à Dieu & aux états de faire finir la nef. Quant à ce tableau si dénigré par l'œuvre susdit, MM. de Narbonne le regrètent tous les jours, malgré la copie que M. le duc d'Orléans leur en laissa libéralement, mais qu'ils trouvent fort médiocre, quoique le Lazare y soit peut-être aussi noir que dans l'original.

Nous reprîmes notre chemin, & parcourûmes gaiement les chaussées qui mènent à Béziers. Cette ville est, pour ses habitans, un lieu céleste, comme il est aisé d'en juger par un passage latin d'un de leurs auteurs, dont je vous fais grace. La nuit nous ayant surpris avant d'y être arrivés, nous fûmes tentés d'y coucher;

Mais sachant par tradition
Que dans cette agréable ville;
Pour le fou de chaque saison
Très-prudemment chaque maison
A soin d'avoir un domicile;
Et craignant pour mon compagnon,
Qui pour moi n'étoit pas tranquille,
Nous criâmes au postillon
Au plus vîte de faire gille.

Ce fut donc à Pézenas que nous allâmes chercher notre gîte. Il étoit tard quand nous y arrivâmes : les portes étoient fermées. Nous en fûmes si piqués, que nous ne voulûmes point y entrer, quand

quand on les ouvrit le lendemain matin : mais que nous fûmes enchantés des dehors ! il n'en est pas de plus rians, ni de mieux cultivés. Quoique Pézenas n'ait pas de proverbe latin en sa faveur, au moins que je connoisse, sa situation vaut bien celle de Béziers. La chaussée qui commence après les casernes du roi, & sur la beauté de laquelle on ne peut trop se récrier, ne dura pas autant que nous aurions voulu. Elle aboutit à une route assez sauvage, qui nous conduisit à Vallemagne, lieu passablement digne de la curiosité des voyageurs.

Près d'une chaîne de rochers
S'élève un monastère antique :
De son église très-gothique,
Deux tours, espèces de clochers,
Ornent la facade rustique.
Les échos, s'il en est dans ce triste séjour,
D'aucun bruit n'y frappent l'oreille ;
Et leur troupe oisive sommeille
Dans les cavernes d'alentour.

Dépêche, dis-je à un postillon de quatre-vingts ans, qui changeoit nos chevaux ; l'horreur me gagne. Quelle solitude ! c'est la Thébaïde en raccourci. Allons, l'abbé, ni vous, ni moi ne commerçons avec les Anachorètes. Eh ! de par tous les diables, ce sont des Bernardins, s'écria le maître de la poste, que nous ne croyions pas si près de nous. Or vous saurez que ce bon homme

pouvoit faire la différence d'un Anachorète & d'un Bernardin; car il avoit sur un vieux coffre, à côté de sa porte, quelques centaines de feuillets de la vie des pères du désert, rongés des rats. Si vous voulez dîner, ajoutat-t-il, entrez, on vous fera bonne chère.

Nos moines sont de bons vivans,
L'un pour l'autre fort indulgens;
Ne faisant rien qui les ennuie,
Ayant leur cave bien garnie:
Toujours reposés & contens;
Visitant peu la sacristie:
Mais quelquefois les jours de pluie,
Prians dieu pour tuer le tems.

Il est vrai qu'ils avoient profité de cette matinée-là, qui étoit fort sombre & fort pluvieuse, pour dépêcher une grand'messe. Nous gagnâmes le cloître. Croiriez-vous, madame, qu'un cloître de solitaires fût une grotte enchantée? Tel est pourtant celui de l'abbaye de Vallemagne: je ne puis mieux le comparer qu'à une décoration d'opéra. Il y a surtout une fontaine qui mériteroit le pinceau de l'Arioste: elle ressemble, comme deux gouttes d'eau, à la fontaine de l'amour.

Sur sept colonnes, des feuillages
Entrelacés dans des berceaux,
Forment un dôme de rameaux
Dont les délicieux ombrages

Font goûter dans des lieux si beaux
Le frais des plus sombres bocages.
Sous cette voûte de cerceaux,
La plus heureuse des Naïades
Répand le cristal de ses eaux
Par deux différentes cascades.
Au pied de leur dernier bassin,
Un frère, garçon très-capable,
Entouré de flacons de vin,
Plaçoit le buffet & la table.

Tout auprès un dîner dont la suave odeur
Auroit, du plus mince mangeur,
Provoqué la concupiscence,
Tenu sur des fourneaux à son point de chaleur,
Pour disparoître attendoit la présence
De quatre Bernardins qui s'ennuyoient au chœur.

Dans ce moment, nous enviâmes presque le sort de ces pauvres religieux : nous nous regardions de cet air qui peint si bien tous les mouvemens de l'ame. Chacun de nous appliquoit ce qu'il voyoit à sa vocation particulière; & nous nous devinions sans nous parler.

L'abbé convoitoit l'abbaye :
Pour moi qui ne pensois à Dieu,
Ah! disois-je, si dans ce lieu
Je trouvois Iris ou Sylvie.....

Car voilà les hommes : ce qui est un sujet d'édification pour les uns, est un objet de scandale

pour les autres. Que de morale à débiter là-dessus! prenons congé de notre délicieuse fontaine, elle nous a menés un peu loin.

O fontaine de Vallemagne!
Flots sans cesse renouvelés;
La plus agréable campagne
Ne vaut pas vos bords isolés.

Il n'y avoit plus qu'une poste pour arriver à Loupian, lieu célèbre par ses vins, dont nos devanciers voulurent se mettre à portée de juger; leurs imitateurs, en ce point seul, nous nous y arrêtâmes; mais l'année, nous dit-on, n'avoit pas été bonne. L'hôtesse entreprit de nous dédommager avec des huîtres d'un goût inférieur à celles de l'Océan.

Remontés en chaise, nous nous livrions à l'admiration que nous causoit la beauté du pays;

Quand deux gentilles demoiselles,
D'un air agréable & badin,
Qui n'annonçoit pas des cruelles,
Nous arrêtèrent en chemin.

Elles nous demandèrent des places dans notre chaise pour aller jusqu'au village prochain, qui est le lieu de la poste. L'abbé fut impoli pour la première fois de sa vie, il les refusa inhumainement; & je fus obligé, malgré moi, d'être de moitié de son refus.

Nous commencions alors à côtoyer l'étang de Thau, qui se débouche dans le golfe de Lyon par le port de Cette, & par le passage de Maguelonne. Il fallut descendre, en faveur de mon compagnon, qui voyoit, pour la première fois, les campagnes d'Amphitrite, & qui vouloit contempler à son aise

> Ce vaste amas de flots, ce superbe élément,
> De l'aveugle fortune image naturelle,
> Comme elle séduisant, & perfide comme elle :
> Asyle des forfaits, noir séjour des hasards,
> Théâtre dangéreux du commerce & de Mars,
> Des plus rares trésors source avare & féconde,
> Et l'empire commun de tous les rois du monde.

Nous arrivâmes enfin à Montpellier. Cette ville n'aura rien de nous aujourd'hui, madame; & vous vous passerez bien de savoir, qu'après nous être fait d'abord conduire au jardin royal des plantes, qui pourroit être mieux entretenu, & avoir parcouru légèrement, au retour, tout ce que l'on est dans l'usage de montrer aux étrangers, nous vînmes avec empressement chercher un excellent souper, auquel nous étions préparés par le repas frugal que nous avions fait à Loupian.

La matinée du lendemain fut employée à visiter la Mosson & la Verune. Les eaux & les promenades de celle-ci, ne méritent guère moins de curiosité

que la magnificence de la première, où il y a des beautés royales; mais où, ſans être difficile à l'excès, on peut trouver quelques défauts, auxquels à la vérité le ſeigneur châtelain eſt en état de remédier.

Nous nous hâtâmes après cela de gagner Lunel, où nous fûmes accueillis par M. de la...., major du régiment de Duras, qui commandoit dans ce quartier. Il nous donna un auſſi bon ſouper que s'il nous eût attendu : l'abbé en profita médiocrement.

Il quitta cette bonne chère
Pour une dévote action,
Que ceux de ſa profeſſion
Ne font pas trop pour l'ordinaire.
Ce fut, je crois, ſon bréviaire
Qui cauſa ſa déſertion.
Notre convive militaire
Partagea mon affliction.
Mais comme en toute occaſion
La providence débonnaire
Compenſe, d'une main légère,
Plaiſir & tribulation;
La retraite de mon confrère
Groſſit pour moi la portion
D'un vin de Saint-Emilion,
Qu'à Lunel je n'attendois guère.

Une partie de la nuit ſe paſſa joyeuſement à table. Nous nous ſéparâmes de notre hôte à huit

heures du matin; & nous courûmes à Nismes pour y admirer ces ouvrages, si supérieurs aux ouvrages modernes, dignes de la poésie la plus majestueuse; en un mot, les chef-d'œuvres immortels dont cette cité, autrefois si considérable, a été enrichie par les Romains. Les arènes s'apperçoivent d'aussi loin que la ville même :

Monument qui transmet à la postérité
Et leur magnificence & leur férocité.
Par des degrés obscurs, sous des voûtes antiques,
Nous montons avec peine au sommet des portiques.
Là, nos yeux étonnés promènent leurs regards
Sur les restes pompeux du faste des Césars.
Nous contemplons l'enceinte où l'arène souillée
Par tout le sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le peuple ordonner le trépas
Du combattant vaincu qui lui tendoit les bras.
Quoi! dis-je, c'est ici, sur cette même pierre,
Qu'ont épargné les ans, la vengeance & la guerre,
Que ce sexe si cher au reste des mortels,
Ornement adoré de ces jeux criminels,
Venoit, d'un front serein & de meurtres avide,
Savourer à loisir un spectacle homicide!
C'est dans ce triste lieu qu'une jeune beauté,
Ne respirant ailleurs qu'amour & volupté,
Par le geste fatal de sa main renversée
Déclaroit sans pitié sa barbare pensée.
Et conduisoit de l'œil le poignard suspendu
Dans le flanc du captif à ses pieds étendu.

Des voyageurs font des réflexions à propos de tout. J'avoue, madame, que la tirade est un peu sérieuse. Je vous en demande pardon. La vue d'un amphithéâtre romain a réveillé en moi des idées tragiques.

Ce seroit ici le lieu de vous donner quelqu'idée des autres antiquités de Nismes. La Tour-Magne, le temple de Diane, & la fontaine qui est auprès, ont dans leur ruine même quelque chose d'auguste; mais ce qu'on appelle la Maison-Quarrée, édifice qu'on regarde comme le monument de toute l'antiquité le plus conservé, frappe & fixe les yeux des moins connoisseurs.

On trouve à chaque pas des bas-reliefs & des inscriptions; les aigles romaines, plus ou moins entières, se voient par-tout. Enfin, par je ne sais quel enchantement, on s'imagine, plus de treize cents ans après l'expulsion totale des Romains hors des Gaules, se trouver avec eux, habiter encore une de leurs colonies. Nous en séjournâmes plus long-tems à Nismes. Un jour franc nous suffit à peine pour tout voir & revoir. Ce tems, d'ailleurs, graces à M. d'A . . . . ., ne pouvoit être mieux employé; il ne nous quitta point; & l'on ne sauroit rien ajouter à la réception qu'il nous fit.

Or donc, prions la providence
De placer toujours sur nos pas

Le Languedoc & la Provence,
Et furtout meffieurs de Duras :
Rencontre douce & gracieufe
Pour les voyageurs leurs amis,
Autant qu'elle feroit fâcheufe
Pour les bataillons ennemis!

Il nous reftoit le pont du Gard. Notre curiofité, excitée de plus en plus, nous fit quitter le chemin de la pofte. Après une infinité de détours tortueux, nous nous trouvâmes fur les bords du Gardon, ayant en perfpective le pont, ou plutôt trois ponts l'un fur l'autre.

Pour vous peindre le pont du Gard,
Il nous faudroit employer l'art
Et le jargon d'un architecte :
Mais nous penfons qu'à cet égard,
De notre couple trop bavard
La fcience vous eft fufpecte.
Auffi, fans courir de hafard,
Notre muſe très-circonfpecte
Ne fera point de fol écart
Sur ces arches qu'elle refpecte,
Qui, fans doute, périront tard.

Ici, madame, l'admiration épuifée fait place à une furprife mêlée d'effroi. Il nous fallut plufieurs heures pour confidérer ce merveilleux ouvrage. Imaginez deux montagnes féparées par une rivière, & réunies par ce triple pont, où la hardiffe le

dispute à la solidité. Nous grimpâmes jusque sur l'aqueduc, que nous traversâmes presqu'en rampant d'un bout à l'autre,

> Offrant un culte romanesque
> A ces lieux dérobés aux coups
> De la barbarie arabesque;
> Et même échappés au courroux
> De ce pourfendeur gigantesque,
> Qui des Romains fut si jaloux,
> Que sa fureur détruisit presque
> Ce que le tems laissoit pour nous;
> Examinant à deux genoux
> Un débris de peinture à fresque,
> Et d'un œil anglois ou tudesque
> Dévorant jusqu'aux cailloux.

Puis quittant à regret, quoiqu'avec une sorte de confusion, un monument trop propre à nous convaincre de la supériorité sans bornes des Romains, nous poursuivîmes notre route, & ne fûmes plus occupés, après cela, que du plaisir de revoir bientôt un ami fort cher, que nous allions chercher de si loin. Cette idée flatteuse fut le sujet de notre conversation le reste de la journée. Sur le soir, l'approche de Villeneuve fit diversion à notre entretien. Du haut de la montagne d'où nous l'apperçûmes, cette jolie ville paroît être dans la plaine, quoique sur une côte fort élevée. La beauté du paysage & la largeur du Rhône forment

le point de vue le plus surprenant & le plus agréable.

C'est ici que du Languedoc
Finit la terre épiscopale :
A l'autre rive, sur un roc,
Est la citadelle papale,
Que, sous la clef pontificale
Les gens de soutanne & de froc
Défendroient fort bien dans un choc,
Avec une ardeur sans égale,
Contre les troupes de Maroc,
La mer leur servant d'intervalle.

Nous passâmes les deux bras du Rhône, & nous arrivâmes à Avignon, au milieu des cris de joie, & des acclamations d'un peuple immense. N'allez pas croire que tout ce tintamarre se fit pour nous : on célébroit alors dans cette ville l'exaltation de Benoit XIV; les fêtes duroient depuis trois jours. Nous vîmes la dernière, & sans doute la plus belle.

Nos yeux en furent éblouis :
L'art, la richesse, l'ordonnance
Avoient épuisé la science
Des décorateurs du pays.

Au milieu d'une grande place,
Douze fagots mal assemblés
D'une nombreuse populace
Excitoient les cris redoublés.

Tout autour cinquante figures,
Qu'on nous dit être des soldats,
Pour faire cesser le fracas,
Vomissoient un torrent d'injures;
Mais, de peur des égratignures,
Ils crioient, & ne bourroient pas.

Alors les canons commencèrent:
Le commandant, vêtu de bleu,
Aux fusilliers qui se troublèrent,
Permit de se remettre un peu.
Puis leurs vieux mousquets ils levèrent
Trente-quatre firent faux-feu,
Et quatorze, en tirant, crevèrent.
Si personne ne fut tué,
Ou, pour le moins, estropié
Par cette comique décharge,
C'est un miracle, en vérité,
Qui mérite d'être attesté:
Mais nous prîmes soudain le large,
Voyant que l'alguazil major
Vouloit faire tirer encor.

Nous entrâmes en diligence
Au palais de son excellence
Monseigneur le vice-légat.
C'est-là que pour Rome il préside,
Et c'est dans sa cour que réside
Toute la pompe du comtat.
D'abord, ni lanterne ni lampe,
La nuit, n'éclaire l'escalier:
Il fallut, pour nous appuyer,
A tâtons, du fer de la rampe,

L'un & l'autre nous étayer.
Après avoir, à l'aventure,
Fait, en montant, plus d'un faux-pas,
Nous trouvons une salle obscure,
Où, sur quelques vieux matelas,
Quatre suisses de Carpentras
Ne buvoient pas l'eau toute pure;
Mais rien de plus ne pûmes voir.
Un vieux prêtre entr'ouvrant la porte
D'un appartement assez noir,
Dit : allons vîte, que l'on sorte;
Tout est couché : messieurs, bon soir.

Notre ambassade ainsi finie,
Nous revînmes à notre hôtel;
Où Dieu sait quelle compagnie
D'une table assez mal servie
Dévora le régal cruel.

La maîtresse, d'ailleurs polie,
Pour nous exprès avoit trouvé
Un de ces batteurs de pavé,
Vrais doyens de messagerie,
Sur le front desquels est gravé
Qu'ils ont menti toute leur vie.
Il venoit de passer les monts.
Mon bavard, sans qu'on le semonce,
Faisant & demande & réponse,
Parle d'églises, de sermons,
De consistoires, d'audiences,
De prélats, de nonains, d'abbés,
De moines & de sigisbés;
De miracles & d'indulgences;

Du doge & des procurateurs,
Des francs-maçons & des trembleurs;
De l'opéra, de la gazette,
De Sixte-Quint, de Tamerlan;
De Notre-Dame de Lorette,
Du sérail & de Kouli-kan;
De vers & de géométrie,
D'histoire, de théologie,
De Versailles, de Pétersbourg,
Des conciles, de la marine,
Du conclave, de la tontine,
Et du siège de Philisbourg.
Il partoit pour le nouveau monde.
Mais de fureur je me levai,
Et promptement je me sauvai
Comme il faisoit déjà sa ronde
Dans les plaines du Paraguay.

J'arrive enfin au domicile
Qui, jusqu'au retour du soleil,
Sembloit, au moins, pour mon sommeil
M'assurer un commode asyle;
J'y fus aussitôt infecté
Par l'odeur d'un suif empesté,
Reste expirant de la bougie
Dont avec prodigalité
Toute cette ville ébaubie
Ornoit portail & galerie
En l'honneur de sa sainteté.

Je n'en fus pas quitte pour ce vilain parfum : un nuage de cousins me tint compagnie toute la

nuit ; ce qui me rappela fort désagréablement un certain voyage d'Horace, dont la relation vaut un peu mieux que celle-ci.

Cependant l'aurore vermeille
Répand ses feux sur l'horizon.
Je me lève, l'abbé s'éveille,
J'entends le fouet du postillon ;
Ce fut pour moi bruit agréable.
Adieu donc, ville d'Avignon,
Ville pourtant très-respectable,
Si, dans tes murs très-curieux,
Qui va voir faire l'exercice,
Risquoit moins sa vie ou ses yeux,
Et qu'un bon ordre de police
Mît tous les conteurs ennuyeux
Dans les prisons du saint office.

Rien de plus beau que l'entrée du Comtat par le Languedoc : rien de plus charmant que la sortie d'Avignon par la Provence.

Des deux côtés d'un chemin comparable à ceux du Languedoc, règnent des canaux qui le traversent en mille endroits. La Durance en fournit une partie : les autres viennent de Vaucluse. Le cristal transparent des uns, l'eau trouble des autres, font démêler aisément la différence de leurs sources. De hauts peupliers, semés sans ordre, y défendent du soleil, dont l'ardeur commence à

être extrême. On touche à la province du royaume la plus méridionale. La Durance, qu'on paſſe à Bompar, nous fit entrer inſenſiblement en Provence.

D'arides chemins, une chaîne de montagnes, des oliviers pour toute verdure : telle eſt la route qui nous conduiſit à Aix, grande & belle ville qui vaut bien un article à part. Nous vous le réſervons, madame, pour le ſecond volume de cet ouvrage mémorable.

Ici, finira, en attendant, le bavardage du couple d'anciens voyageurs, qu'un ſecond paſſage de la Durance fit enfin arriver au terme de leurs courſes, au château de M......

C'eſt de ce brûlant rivage,
Dont l'ardente aridité
Offre le pin pour bocage,
Un déſert pour payſage,
Par les torrens humectés :
Lieu où l'oiſeau de carnage
Diſpute au hibou ſauvage
D'un roc la concavité :
Un chêne détruit par l'âge,
Noir théâtre de la rage
De plus d'un vent redouté,
Où l'époux peu reſpecté
D'une déeſſe volage,
Forge par maint alliage

Les

Les traits de la déité,
Qui, d'un sourcil irrité,
Etonne, ébranle, ravage
L'univers épouvanté.
Mais laissons ce radotage
De ce lieu très-peu flatté;
J'ose vous offrir l'hommage
D'un mortel peu dans l'usage
De trahir la vérité.
Si réunir tout suffrage,
Sans l'avoir sollicité :
Si noblesse sans fierté,
Agrément sans étalage,
Raison sans austérité,
Font un unique assemblage;
Ces traits, votre heureux partage;
Honorent l'humanité.
Hélas! la naïveté
De ce compliment peu sage,
Doit vous plaire davantage
Qu'un discours plus apprêté;
Dont le brillant verbiage
Manque de réalité.
Si de ma témérité
J'ai cru cacher le langage
Sous l'auspice accrédité
De l'agréable voyage
Qui, par fameux personnage;
Va vous être présenté,
Pardonnez ce badinage,
Voyez mon humilité :

De l'éclat d'un faux plumage,
Je ne fais point vanité;
La modeſtie, à mon âge,
N'eſt commune qualité.

On vous ment ſur M.... madame la comteſſe. L'auteur, très-véridique d'ailleurs, s'eſt égayé ſur la peinture qu'il fait de lui & de ſes états : il vous donne, pour un déſert affreux, un ſéjour auſſi beau qu'il ſoit poſſible d'en trouver dans un pays de montagnes :

Car nous liſons dans des chroniques,
Qui ne ſont pas encore publiques,
Qu'autrefois le bon roi René,
Dans cet aſyle fortuné
Faiſoit des retraites myſtiques.
On voit même un canal fort net,
Où, ſans taſſe ni gobelet,
Ce roi buvoit l'eau vive & pure,
Dont la fraîcheur & le murmure
L'endormoient dans un cabinet
Formé de fleurs & de verdure :
Et de nos jours une beauté,
Qui n'étoit rien moins que bigotte,
Avec une ſœur peu dévote,
Y chercha l'hoſpitalité.
C'étoit la fugitive Hortenſe,
Laquelle, nous dit-on ici,
Sur les rives de la Durance,
Ne pourchaſſoit pas ſon mari.

Voilà ce que c'eſt que ce lieu ſi fort défiguré par ſon ſeigneur. Que ne peut-on vous faire connoître auſſi, telle qu'elle eſt, la dame du château! cette entrepriſe paſſe nos forces: Il eſt difficile de bien louer ce qui eſt véritablement louable. Peindre madame la marquiſe de M..... c'eſt peindre la douceur, la raiſon, les bienſéances & la vertu même.

Oh, pour cette fois, taiſons-nous!
Dieu vous garde, aimables époux
Que chacun chérit & révère!
De notre long itinéraire
L'ennui retombera ſur nous,
S'il n'a le bonheur de vous plaire.

SECONDE LETTRE

*A M***, le* 28 *Octobre* 1740.

IMAGINEZ trois voyageurs,
Et qui pourtant ne ſont menteurs,
Qu'une voiture délabrée,
Par deux maigres chevaux tirée;
Pendant trois jours a fracaſſés,
Diſloqués, meurtris & verſés
Juſqu'à certain lieu plein d'ornières,
Où leſdits chevaux morts de faim,
Malgré mille coups d'étrivières,

Se font arrêtés en chemin,
Nous faisant clairement comprendre
Qu'ils avoient assez voyagé;
Que de nous ils prenoient congé;
Et qu'ils nous prioient de descendre.

Jugez donc, après ce cadeau,
De quel air, sans feu ni manteau,
Par une nuit très-pluvieuse,
Notre troupe, fort peu joyeuse,
Traversant à pied maint côteau,
Au bout d'une route scabreuse,
Parvient enfin jusqu'au château.
Peignez-vous, dans cette aventure,
Trois têtes dont la chevelure,
Distillant l'eau de toutes parts,
Imite assez bien la figure
Des Scamandres & des Saugars.

Voilà, madame, le portrait au naturel d'un marquis fort aimable, d'un sénateur qui ne peut se louer lui-même, parce qu'il tient la plume, & d'un joli cavalier de Saint-Jean de Jérusalem. Nous arrivons; & mon premier soin, dans l'attirail que je viens de vous décrire, est d'obéir à vos ordres. Ma première gazette a eu le bonheur de vous plaire : je vais risquer la seconde, avec l'aide de mes compagnons.

Demain nos muses reposées,
Fraîches, vermeilles & frisées,
Mettront d'accord harpes & lut,
Et vous payeront leur tribut.

24 *Octobre* 1740.

Nous voici bien éveillés, quoiqu'il ne soit que midi. L'attelier est prêt : nous commençons sans préambule.

Victimes de notre curiosité, nous partîmes le 15 de ce mois. La description de notre équipage paroît propre à être placée dans un ouvrage fait uniquement pour vous amuser.

Toi qui crayonnes en pastel,
Viens, accours, muse subalterne ;
Peins-nous partans d'un vieux châtel,
Plus fiers que gendarmes de Berne !
Et toi railleur universel,
Dieu polisson, je me prosterne
Devant ton agréable autel !
Ton influence me gouverne :
Père heureux de la baliverne,
Prête à ma muse ce vrai sel,
Dont tu fus enrichir Miguel,
Et priver tout auteur moderne.

Tel qu'en sortant de Toboso,
Le sieur de la Triste-Figure,
Piquant sans succès sa monture,
Malgré les conseils de Sancho,
Courut, suivant son vertigo,
Aux moulins servir de monture :
De même, en piteuse voiture,
Chacun de nous criant, ho, ho,

Bravant & chûte & meurtrissure,
Voulut faire trotter Clio.
Pour moi, trop foible par nature,
J'osai, chétive créature,
Me plaindre autrement qu'*in petto*.
Soit respect de la prélature,
Ou devoir de magistrature,
Nul autre n'osa faire écho.

L'abbé seul perdit l'équilibre :
Mais avant que d'en venir là,
Pour se défendre en homme libre,
Il tendit veine, nerf & fibre;
Mais sa bête, enfin, l'entraîna.

Nous n'eûmes que la peur de son accident :

Il sut s'en tirer à merveille,
Et troqua son maudit bidet
Contre une bête à longue oreille,
Qui n'est ni lièvre, ni baudet.

Les Espagnols, gens, selon eux, fort sages, estiment infiniment ce genre de monture, & l'abbé pourroit certifier qu'ils n'ont pas tort. Quoi qu'il en soit, l'équipage que je viens de vous détailler, nous conduisit au château de la Tour d'Aigues, monument, dit-on, de l'amour & de la folie.

Le nom seul des deux ouvriers
Ne préviendra pas pour l'ouvrage :
Ce couple n'est pas dans l'usage
De suivre des plans réguliers ;

Et ce feroit sottise pure
De les prendre pour nos maçons,
S'il falloit, par leurs actions,
Juger de leur architecture.

Mais ils ont eu le bon sens de choisir un habile architecte, pour bâtir la maison de la tour. D'autres vous en feroient une brillante description : plus d'un voyageur vous parleroit de l'esplanade qui est au-devant de la principale porte, des fossés profonds, revêtus de pierres, & pleins d'eau vive, dont le château est environné d'une façade estimée des connoisseurs ; enfin, d'une fort belle tour carrée, qui s'élève au-dessus de deux grands corps de logis, & qu'on assure avoir été construite par les Romains.

Ma muse, en rimes relevées,
Pourroit vous tracer dans ses vers,
Des bosquets bravans les hivers
Sur des voûtes fort élevées :
Tels qu'aux dépens de ses sujets,
Jadis une reine amazone
En fit planter à Babylone,
Sur le faîte de son palais.

Laissons ce détail à deux peintres d'architecture & de paysages, ou à des faiseurs de romans : mais vous ne serez peut-être pas fâchée de savoir à qui la Provence est redevable de ce bâtiment, qui fait

une des curiosités de cette province : c'est au baron de Sental. Ce gentilhomme l'avoit destiné pour être l'habitation d'une princesse, dont les aventures ne sont pas ignorées.

Or ce baron de Sental
Fut épris d'une héroïne
Qui lui donna maint rival,
Voyageant en pélerine,
Tantôt bien, & tantôt mal :
Villageoise ou citadine,
Promenant son cœur banal,
De la cour de Catherine,
A quelqu'endroit moins royal.
Cette dame de mérite
Fut la reine Marguerite;
Non celle à l'esprit badin,
Qui des tendres amourettes
Des moines & des nonnettes
A fait un recueil malin,
Mais sa nièce tant prônée,
Dont notre bon roi Henri
Fut, pendant plus d'une année,
Le très-affligé mari ;
Et qui, plus qu'une autre femme,
Porta gravé dans son ame
Le commandement divin
De l'amour pour le prochain.

On trouve dans mille endroits du château les chiffres de la reine & du baron, accompagnés de

trois mots latins que je vais vous citer en original, pour faire parade d'érudition : *Satiabor, cùm apparuerit.* Si j'osois vous traduire ce latin, vous avoueriez, madame, qu'il dit beaucoup en peu de paroles.

Au demeurant, la gentille princesse
Ne vit jamais ce lieu si beau ;
Et le baron, qui l'attendoit sans cesse,
En fut pour les frais du château.

En quittant la tour, nous prîmes une route qui nous conduisit dans un pays assez bizarre pour exercer le pinceau d'un voyageur. Au sortir d'un précipice, où nous courûmes une espèce de danger, nous entrâmes dans un chemin resserré entre deux montagnes escarpées. Ce défilé s'élargit dans quelques endroits, & devient alors aussi agréable que le vallon le plus cultivé. On découvre de tems en tems, à travers les ouvertures du rocher, des emplacemens qui ressemblent assez à de grandes cours de vieux châteaux, entourées de hautes murailles.

Du tems des chevre-pieds cornus,
Les Sylvains, les Faunes velus
Habitoient ce réduit sauvage.
C'est-là qu'au jour du carnaval,
Silène & Pan donnoient le bal
Aux Driades du voisinage.

Ce lieu n'eſt plus auſſi profané : des miſſionnaires zélés y ont fait graver de toutes parts, ſur les arbres & ſur les pierres, des paſſages tirés de l'écriture, & de petites ſentences propres à édifier les paſſans.

Nous nous trouvâmes le ſoir aux portes d'Apt. Saviez-vous, madame, qu'il y eût une ville d'Apt ? & ſavez-vous ce que c'eſt que la ville d'Apt ? Nous ſerions fort embarraſſés de vous le dire.

Lorſque nous y ſommes entrés,
Les cieux n'étoient point éclairés
Par la lune ni les étoiles :
Et quand nous en ſommes ſortis,
L'aurore & l'époux de Procris
Etoient encore dans les toiles.

Tout ce que nous pouvons faire en faveur de la ville d'Apt, c'eſt de la ſuppoſer grande, belle, peuplée, riche & bien habitée : car, en bonne politique, il faut vanter les pays où l'on voyage.

Nous arrivâmes, cette même matinée, à Vaucluſe. C'eſt un de ces lieux uniques, où la nature a voulu ſe ſingulariſer. Il paroît avoir été fait exprès pour la muſe de Pétrarque. Ce fameux vallon eſt terminé par un demi-cercle de rochers d'une prodigieuſe élévation, & qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement. Au pied de cette maſſe

énorme de pierres, sous une voûte naturelle, que son obscurité rend effrayante à la vue, sort d'un gouffre dont on n'a jamais trouvé le fond, la rivière appelée la Sorgue. Un amas considérable de rochers forme une chaussée au-devant, mais à plusieurs toises de distance de cette source profonde. L'eau passe ordinairement par des conduits souterreins, du bassin de la fontaine, dans le lit où elle commence son cours; mais, dans le tems de sa crue, qui arrive, nous dit-on, aux deux équinoxes, elle s'élève impétueusement au-dessus d'une espèce de mole, dont un voyageur géometre auroit mesuré la hauteur.

Là, parmi des rocs entassés,
Couverts d'une mousse verdâtre,
S'élancent des flots courroucés,
D'une écume blanche & bleuâtre.
La chûte & le mugissement
De ces ondes précipitées,
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissement.
Mais bientôt, moins tumultueuse,
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux.
Le long des campagnes fleuries,
Sur le sable & sur les cailloux,
Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.

Alors elle souffre sans peine
Que mille différens canaux
Divisent au loin, dans la plaine,
Le trésor fécond de ses eaux.
Son onde toujours épurée,
Arrosant la terre altérée,
Va fertiliser les sillons
De la plus riante contrée
Que le dieu brillant des saisons,
Du haut de la voûte asurée,
Puisse échauffer de ses rayons.

Le chemin qui nous mena du village à la fontaine, est un sentier étroit & pierreux, que la curiosité seule peut rendre praticable. Les pieds délicats de Laure devoient souffrir de cette promenade, & le doux Pétrarque n'avoit pas peu de peine à la soutenir.

Mais ce sentier, tout escarpé qu'il semble,
Sans doute amour l'adoucissoit pour eux;
Car nul chemin ne paroît raboteux
A deux amans qui voyagent ensemble.

Après avoir assez examiné la fontaine, nous livrâmes le chevalier & l'abbé à la merci de notre guide. Nous avions aperçu une grotte dans un angle de la montage : nous crûmes que les deux héros de Vaucluse pourroient bien y avoir laissé quelque trace de leurs amours. Depuis l'aventure d'Enée & de Didon, toutes les grottes sont

ſuſpectes. Celle-ci, diſions-nous, a peut-être rendu le même ſervice à Laure & à Pétrarque. Au moins y trouverons-nous quelque chanſon ou quelque ſonnet : le bon homme en mettoit par-tout. En faiſant ces réflexions, nous parvînmes, non ſans peine, à l'entrée de la caverne. Nous y entrevîmes auſſitôt une figure humaine, qui s'avançoit gravement vers nous,

La barbe longue, la peau biſe,
Un gros volume dans les mains,
Une mandille noire & griſe,
Et le cordon autour des reins.
C'eſt, dîmes-nous, un ſolitaire
Qui pleure ici ſes vieux péchés :
Bon jour, notre révérend père !
Vous voyez dans votre tanière
Deux étrangers qui ſont fâchés
D'interrompre votre prière.
Qu'eſt-ce donc, inſolens? Eh quoi!
Eſt-ce ainſi qu'on me rend viſite?
Oſez-vous, ſans pâlir d'effroi,
Prendre pour un coquin d'hermite,
Un perſonnage tel que moi?
Je ſuis . . . .

Nous avions oublié, madame, de vous demander un profond ſecret ſur cette hiſtoire : on nous traiteroit de viſionnaires. Nous vivons dans un ſiècle d'incrédulité, où les apparitions ne ſont pas

fortune : cependant, foi de voyageurs, rien n'eſt plus vrai que celle-ci.

Je ſuis, nous dit d'un air rigide,
Ce vieillard au maigre menton,
Le contemporain de Caton,
Des Gaulois l'oracle & le guide,
Le grand prêtre de ce canton;
Pour tout dire, enfin, un Druide.
Vous un Druide, monſeigneur!
Reprîmes-nous avec grand peur.

Ne ſoyez plus ſcandaliſée, madame, de ce mouvement de crainte : l'idée ſeule de rencontrer des Druides dans la forêt de Marſeille, fit trembler l'armée de Céſar.

Ne vous mettez pas en colère,
Illuſtre évêque des Gaulois,
Que votre grandeur débonnaire
Nous pardonne pour cette fois!
Demeurez en ſanté parfaite
Dans votre lugubre retraite;
Nous n'y retournerons jamais :
Et n'allez pas vous mettre en tête
De nous réſerver pour la fête
De votre vilain Teutatès.

Le pontife ſe mit à rire :
Allez, je ne ſuis pas méchant;
Je connois ce qui vous attire,
Et vous aurez contentement.

Vous ſaurez, ſans paſſer la barque,
Où l'on entre privé du jour,
Comment Laure & ſon cher Pétrarque,
Dans ce délicieux ſéjour,
Plus contens que reine & monarque,
A petit bruit faiſoient l'amour.

Ses promeſſes ne furent vaines;
Il fit un cercle, il y tourna.
Par trois fois l'olympe tonna;
Le rocher entr'ouvrit ſes veines;
Et par des routes ſouterraines,
Un tourbillon nous entraîna.

Cette opération magique nous conduiſit au plus beau lieu que l'imagination puiſſe ſe figurer. Une Nymphe, avertie ſans doute par le ſignal, vint nous recevoir.

Teint frais, œil vif, bouche vermeille,
Un bouquet de fleurs ſur le ſein,
Chapeau de paille ſur l'oreille,
Et tambour de baſque à la main.

Venez, dit-elle : cet aſyle,
Que vous n'habiterez jamais,
N'eut, dans ſon enceinte tranquille,
Qu'un ſeul couple d'amans parfaits.
Toujours heureux, toujours fidèles,
Laure & Pétrarque dans ces lieux,
Dans leurs careſſes mutuelles
Ont fait cent fois envie aux dieux.

Mais déjà votre ame eſt émue
De l'image de leurs plaiſirs :
L'amour exauça leurs deſirs
Par-tout où s'étend votre vue.
Tantôt au pied de ce côteau,
Près de ces ondes qui jailliſſent :
Souvent ſous cet épais berceau
Que ces orangers embelliſſent ;
Ici, quand le flambeau du jour
De ſes feux brûloit la verdure :
Plus loin, quand la nuit, à ſon tour,
Venoit rafraîchir la nature.
Liſez en caractères d'or,
Sur ces portiques, ſur ces marbres ;
Ces vers plus expreſſifs encor
Que ceux qu'Angélique & Médor
Gravoient enſemble ſur les arbres.

Eh quoi ! dîmes-nous avec ſurpriſe, ſont-ce-là ces chaſtes amours dont le poëte Italien nous berce dans ſes ſonnets & dans ſes chanſons ?

Et que deviendra la morale
Que, dans ſes triomphes pieux,
Sa muſe, en vers religieux,
Avec emphaſe nous étale !

Elle eſt toujours bonne pour la théorie, repliqua notre conductrice ; d'ailleurs il y a plus de quatre cents ans que Pétrarque & Laure s'aimoient.

C'étoit alors la mode de ſe taire :

Un

Un indiscret n'auroit pas été cru;
Et dans ce siècle, le mystère
Passoit hautement pour vertu.
On évitoit les mouvemens extrêmes;
Les vains discours, les éclats imprudens.
Pour amis & pour confidens,
Deux jeunes cœurs n'avoient alors qu'eux-mêmes.
Pétrarque, enfin, savoit jouir tout bas:
Favorisé sans le faire connoître,
Et d'autant plus heureux de l'être,
Qu'on croyoit qu'il ne l'étoit pas.

Faites votre profit de cela, continua-t-elle, s'il en est encore tems. Adieu; pour des mortels vous avez eu une assez longue audience d'une Nymphe: retournez rejoindre vos camarades, & ne dites au moins que ce que vous avez vu. A ces mots nous fûmes enveloppés d'un nuage qui nous reporta d'un clin d'œil à Vaucluse, Nous remontâmes à cheval. Notre voyage dans les plaines du Comtat, ne fut, de notre part, qu'un cri d'admiration. Les canaux tirés de la Sorgue, nous suivoient partout, & nous répétions continuellement comme en chœur d'opéra:

Lieux tranquilles, ondes chéries,
Nymphe aimable, flots argentés!
Ranimez l'émail des prairies
Fontaine! vos rives fleuries,

Ces arbres sans cesse humectés,
Séjour des oiseaux enchantés,
Nous rappellent les bergeries,
Lieux autrefois si fréquentés,
Et dont les touchantes beautés
Ne sont plus qu'en nos rêveries.

Nous aurions voulu nous arrêter à Lille, le tems ne nous le permit pas. Nous eûmes cependant le loisir d'en considérer la délicieuse situation. C'est un terroir que la nature & le travail se disputent l'honneur d'embellir. La Sorgue, qui dans tout son cours ne perd jamais sa couleur ni sa pureté, enveloppe entièrement la ville de ses eaux.

C'est, dit-on, dans ses murs célèbres,
Que le malin sut autrefois
Faire glisser dans le harnois
D'un poëte entendant ténèbres,
D'un fol amour le feu grégeois.

C'est en effet à Lille que Pétrarque vit, pour la première fois, à l'office du vendredi saint, l'héroïne que ses vers ont rendu immortelle : nous sommes même persuadés que la beauté du pays a eu autant de part à ses retours fréquens, que la constance de sa passion. On ne peut rien imaginer de plus séduisant que cette partie

du Comtat : des champs fertiles, plantés comme des vergers, des eaux tranſparentes, des chemins bordés d'arbres :

Tel fut ſans doute, ou peu s'en faut,
Le lieu que la main du très-haut
Orna pour notre premier père;
Jardin, où notre chaſte mère,
Par le diable priſe en défaut,
Trahit ſon époux débonnaire;
Par quoi ce doyen des maris
Vit ſes jours doublement maudits,
Et murmura, dit-on, dans l'ame,
D'être chaſſé du paradis,
Sans y pouvoir laiſſer ſa femme.

Nous fûmes coucher à Cavaillon, & nous y arrivâmes aſſez de bonne heure pour pouvoir parcourir les promenades & les dehors de la ville, qui ſont agréablement ornés. Le lendemain il fallut nous réſoudre à quitter cet admirable pays : nous en ſortîmes en paſſant la Durance, & ce fut en mettant le pied dans le bateau, qu'un de nous entonna pour les autres :

Adieu, plaines du Comtat,
Beaux lieux que la Sorgue arroſe;
Adieu : mille fois béat
Ce mortel qui ſe repoſe
Dans votre charmant état!
Loin de l'orgueilleux éclat

Qui ſouvent aux ſots impoſe;
Loin de la métamorphoſe
Du fermier & du prélat,
Tout eſt ſoumis à ſa gloſe,
Hors le bon vice-légat
Qu'il doit reſpecter pour cauſe.

Le ſoleil couchant nous vit arriver à Aix. Il y eut, ce jour-là, deux entrées remarquables dans cette ville; celle d'un cardinal, & la nôtre. Vous jugez bien, après la peinture du départ de M..., qu'il y avoit de la différence entre nos équipages, & ceux de l'éminence. M. le cardinal d'Auvergne venoit de faire un pape, & nous, de rendre viſite aux Druides & aux Nymphes. Un quart d'heure de grotte enchantée vaut bien ſix mois de conclave. Quoi qu'il en ſoit, le même inſtant nous raſſembla tous à Aix : nous y entrâmes par ce cours ſi renommé,

Que les balcons & portiques
De vingt hôtels magnifiques
Ornent en divers endroits.
Ces lieux, dit-on, autrefois
Etoient vraiment ſpécifiques
Pour rendre plus prolifiques
Les moitiés de maints bourgeois :
Mais, maintenant moins Gaulois,
Ils ſavent mieux les rubriques :
Et les maris pacifiques
Reçoivent l'ami courtois
Dans les foyers domeſtiques.

Quelques arbres inégaux,
Force bancs, quatre fontaines,
Décorent ce long enclos
Où gens qui ne sont pas sots,
De nouvelles incertaines,
Vont amuser leur repos.

Voilà une assez mauvaise plaisanterie, que nous vous livrons pour ce qu'elle vaut. A parler vrai, la capitale de la Provence est également au-dessus de la critique & de la louange. Nous l'avons vue dans un tems où les campagnes sont peuplées aux dépens des villes : mais nous avons jugé de ce qu'elle doit être, par la maison de M. & de madame de T..... qui occupent les premières places de la province, & qui sont faits l'un & l'autre pour les remplir au gré des citoyens & des étrangers.

Le ciel, de plus, mit un essaim de belles
Dedans ces murs qu'on ne peut trop vanter :
Si Dieu les fit, ou tendres, ou cruelles,
Sur ce point-là je ne puis vous citer
Discours, chansons, chroniques, ni nouvelles;
Fors que pourtant je dois vous attester,
Sur le récit de maint auteurs fidèles,
Que point ne faut séjourner avec elles,
Si l'on ne veut long-tems les regretter.

Aussi, madame, prîmes-nous notre parti en

gens de précaution : nous ne demeurâmes que deux jours & demi à Aix.

Nous voici enfin à Marſeille. C'eſt une de ces villes dont on ne dit rien pour en avoir trop à dire. Elle ne reſſemble point aux autres villes du royaume. Sa beauté lui eſt particulière. Ses dehors même & ſes environs ne ſont pas moins ſinguliers : c'eſt un nombre infini de petites maiſons qui n'ont, à la vérité, ni cour, ni bois, ni jardin, mais qui compoſent, en total, le coup-d'œil le plus riant qu'il y ait peut-être au monde. Que l'aſpect de ce port eſt frappant !

Telles jadis, en ſouveraines,
Occupoient le trône des mers,
Cartage & Tyr, puiſſantes reines
Du commerce & de l'univers.
Marſeille, leur digne rivale,
De toutes parts, à chaque inſtant,
Reçoit les tributs du couchant
Et de la rive orientale.
Vous y voyez, ſoir & matin,
Le Hollandois, le Levantin,
L'Anglois ſortant de ces demeures
Où le laboureur, l'artiſan
N'ont jamais vu, pendant trois heures,
Le ſoleil pur quatre fois l'an;
Le Lapon qui naît dans la neige,
Le Moſcovite, le Suédois,
Et l'habitant de la Norwege,
Qui ſouffle toujours dans ſes doigts.

Là, tout eſprit qui veut s'inſtruire,
Prend de nouvelles notions.
D'un coup d'œil, on voit, on admire,
Sous ce millier de pavillons,
Royaume, république, empire;
Et l'on diroit qu'on y reſpire
L'air de toutes les nations.

M. d'H...., intendant des galères, chez qui nous dînâmes le lendemain de notre arrivée, nous fit voir, dans le plus grand détail, les parties les plus curieuſes de l'arſenal. La ſalle d'armes eſt fort belle; ce ſont deux grandes galeries qui ſe coupent en croix. Les murailles en ſont revêtues d'eſpaliers de fuſils & de mouſquetons. D'eſpace en eſpace s'élèvent avec ſymétrie des pyramides de ſabres, d'épées, de bayonnettes d'une blancheur éblouiſſante. Les plafonds ſont décorés, d'un bout à l'autre, de ſoleils compoſés de même, c'eſt-à-dire, de rayons de fer. On a mis, aux extrémités de la ſalle, de grands trophées de tambours, de drapeaux & d'étendards, qui paroiſſent gardés par des repréſentations de ſoldats armés de toutes pièces.

Ces lieux où repoſent les dards
Que la mort fournit à la gloire,
Offrent enſemble à nos regards
L'horrible magaſin de Mars,
Et le temple de la Victoire.

Après le dîner, M. d'H...., dont on ne peut trop louer l'esprit, le goût & la politesse, nous prêta sa chaloupe pour aller au château d'If, qui est à une lieue en mer. Les voyageurs veulent tout voir.

Nous fûmes donc au château d'If :
C'est un lieu peu recréatif,
Défendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non lénitif,
Dont l'élément rébarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai, d'un ton expressif,
De vous le peindre en rime en if.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif :
Dieu nous garde du château d'If!

Nous regagnâmes le port à l'entrée de la nuit, fort satisfaits, si ce n'étoit du château d'If, au moins de notre promenade sur mer.

C'est ici que l'abbé nous quitta. Nous devions partir pour Toulon avant le jour, & lui pour la petite ville de Sallon, où il a dû présenter son offrande & la nôtre au tombeau de Nostradamus. Il y eut de l'attendrissement dans notre séparation.

Adieu, disions-nous sans cesse,
Ami sincère & flatteur,
Héros de délicatesse,
Dont le liant enchanteur
Fait badiner la sagesse,
Fait raisonner la jeunesse,
Et parle toujours au cœur.

Cependant nous essuyâmes nos larmes : il alla se coucher, & nous allâmes passer la nuit à table, chez le chevalier de C...

La route de Marseille à Toulon n'auroit rien de distingué, sans le fameux village d'Ollioules. Ce fut là,

Comme cent plumes l'ont écrit,
Que la pénitente aux stigmates,
Régala les nonnains béates
Des beaux miracles qu'elle apprit.
Dans ce métier qui fut son maître ?
Point n'importe de le connoître :

Quant à ce pauvre directeur,
Qu'on menaçoit de la brûlure,
Hélas! il n'eut jamais l'allure
D'un sorcier ni d'un enchanteur.

Quelques accidens de voyages nous empêchèrent d'arriver de bonne heure à Toulon. Le lendemain, notre premier soin fut d'aller visiter le parc.

Neptune a bâti sur ces rives
Le plus beau de tous ses palais;
Et ce dieu l'a construit exprès
Pour son trésor & ses archives.

On y voit encore le trident
Dont il frappa l'onde étonnée,
Alors que l'aquilon bruyant
Et sa cohorte mutinée
Firent, sans son consentement,
Larmoyer le pieux Enée.

Mais ce qui plus nous étonna,
C'est qu'on y voit les étrivières
Dont il châtia les rivières,
Quand Garonne se révolta;
Fait que l'on ne connoissoit guères,
Lorsque Chapelle l'attesta.

Notre pégase est un peu foible pour vous transporter dans ce magnifique arsenal: l'air de la mer appesantit ses ailes.

Le port de Toulon est entièrement fait de main

d'homme : la rade eſt, dit-on, la plus belle & la plus ſûre de l'univers. L'immenſe étendue des magaſins, & l'ordre qui y eſt obſervé étonnent & touchent d'admiration. La corderie ſeule, qui eſt un bâtiment ſur trois rangs de voûtes, a ... toiſes de long. Vous nous en croirez aiſément, ſi, après tant de merveilles, nous vous diſons que le roi paroît plus grand là qu'à Verſailles.

Le jour ſuivant, nous fûmes nous raſſaſier du coup-d'œil raviſſant des côtes d'Hyères. Il n'eſt pas de climat plus riant, ni de terroir plus fécond : ce ne ſont par-tout que des citroniers & des orangers en pleine terre.

Le grand enclos des Heſpérides
Préſentoit moins de pommes d'or
Aux regards des larrons avides
De leur éblouiſſant tréſor.
Vertumne, Pomòne, Zéphire,
Avec Flore y regnent toujours :
C'eſt l'aſyle de leurs amours,
Et le trône de leur empire.

Nous apprîmes à Hières, car on s'inſtruit en voyageant, l'effet que produiſent dans l'air les careſſes du dieu des zéphirs, & de la déeſſe des jardins. Vous ſavez, madame, qu'en approchant du pays des orangers, on reſpire de loin le parfum que répand la fleur de ces arbres. Un Cartéſien attribueroit peut-être cette vapeur odoriférante au

reſſort de l'air; & un Newtonien ne manqueroit pas d'en faire honneur à l'attraction. Ce n'eſt rien de tout cela :

Quand, par la fraîcheur du matin,
La jeune Flore réveillée
Reçoit Zéphire ſur ſon ſein,
Sous les branches & la feuillée
De l'oranger & du jaſmin,
Milles roſes s'épanouiſſent;
Les gazons plus frais reverdiſſent!
Tout ſe ranime; & chaque fleur,
Par ces tendres amans foulée,
De ſa tige renouvelée
Exhale une plus douce odeur.
Autour d'eux voltige avec grace
Un eſſaim de zéphirs légers :
L'amour les ſuit, & s'embarraſſe
Dans les feuilles des orangers.
Zéphire, d'une ame enflammée,
Couvre ſon amante pâmée
De ſes baiſers audacieux :
Leur couche en eſt plus parfumée;
Et dans cet inſtant précieux,
Toute la plaine eſt embaumée
De leurs tranſports délicieux.

Le lever de l'aurore & le coucher du ſoleil ſont ordinairement accompagnés de ces douces exhalaiſons. Les jardins d'Hières ne ſont pas moins utiles qu'agréables. Il y en a un, entr'autres, qu'on

dit valoir communément, en fleurs & en fruits, jusqu'à vingt mille livres de rentes, pourvu que les brouillards ne s'en mêlent pas.

Nous revînmes coucher le même jour à Toulon; le lendemain nous préparoit un spectacle admirable. Nous allâmes, dès le matin, dans le parc, pour voir lancer à la mer un vaisseau de guerre de quatre-vingt pièces de canon. Cette masse terrible n'étoit plus soutenue que par quelques pièces de bois, qu'on nomme en terme de marine, épontilles. On les ôte successivement: elle porte enfin, sur son propre poids, dans un lit de madriers enduits de graisse: un homme alors, fort leste, abat un pieu qui retient encore le navire.

Au bruit des cris perçans qui s'élèvent dans l'air,
La machine s'ébranle, & fond comme l'éclair,
Tout s'éloigne, tout fuit: de sa route enflammée,
Le matelot tremblant respire la fumée.
Le rivage affaissé semble rentrer sous l'eau;
L'onde obéit au poids du rapide vaisseau.
La mer, en frémissant, lui cède le passage;
Il vole, & sur les flots que sa chûte partage,
De ses liens rompus dispersant les débris,
S'empare fièrement des gouffres de Thétis.
Ainsi, quand sur les pas d'un héros intrépide,
La Grece menaçoit les bords de la Colchide,
Des arbres de Dodone entraînés sur les mers,
L'assemblage effrayant étonna l'univers.

De ses antres obscurs en vain l'affreux Borée
Accourut en furie au secours de Nerée :
Le vaisseau, fier vainqueur & des vents & des flots,
Accoutuma Neptune au joug des matelots.

Après cela, madame, quelque part qu'on soit, il faut fermer les yeux sur tout le reste, & partir ; c'est ce que nous fîmes sur le champ, quoiqu'avec regret. Nous quittions M. le chevalier de M..., non pas notre compagnon de voyage, mais son frère aîné, jeune marin de vingt-trois ans, qui joint à beaucoup de savoir & d'expérience dans son métier, le caractère le plus doux & le plus aimable. Il avoit été pendant trois jours notre patron. Je me disposois à vous ébaucher son portrait ; deux importuns qui se croient en droit de faire les honneurs de sa modestie, parce qu'ils sont ses frères, m'arrachent la plume des mains.

Heureusement pour vous, madame, nous n'avons plus rien à conter. Nous partons de M... mardi prochain. J'aurai l'honneur de vous assurer moi-même, dans peu de jours, de mon très-humble respect, & de vous présenter

Un mortel qui de vos suffrages
Depuis long-tems connoît le prix ;
Le compagnon de mes voyages,
Et l'apollon de mes écrits.

Je suis, &c.

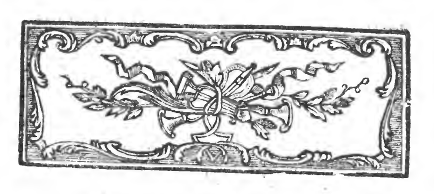
Vous avez cru la besogne finie :
Voici pourtant une apostille en bref;
Ou bien en long, dont j'ai l'ame marrie.
Si, par hasard, quelque méchant génie
Vous déroboit ce fruit de notre chef,
Pour lui causer en public avanie,
Ce qui pourroit nous porter grand méchef,
Avertissons tout lecteur débonnaire
Que ce n'est pas voyage de long cours,
Et qu'en dépit du censeur très-févère,
Qui ne comptoit ni quarts d'heures, ni jours,
Très-fort le tems importe à notre affaire.

Fin du Voyage de Languedoc.

VOYAGE

VOYAGE
DE BOURGOGNE,

PAR M. BERTIN.



VOYAGE DE BOURGOGNE,

*A M***.*

A TOI, mon camarade au Parnaſſe, à Cythère,
A Verſailles, comme à Paris,
Camarade enrôlé ſous la triple bannière
Du Dieu qui verſe la lumière
Et de Bellonne & de Cypris.
A toi, galant miſſionnaire,
Libertin envoyé, par notre aimable cour,
Chez les bons habitans d'une rive étrangère,
Pour les convertir à l'amour,
Pour leur prêcher la bonne chère,
Et leur apprendre, quelque jour,
L'art de jouir, qu'ils ne connoiſſoient guère.

A bord d'un gros vaiſſeau, qu'on nomme *le Volant*,
Qui cingle vers Melun, ou les côtes d'Auxerre,
Au fond d'un antre obſcur, qu'un ſeul rayon éclaire,

La gaîté ſur le front, & l'œil étincellant,
Je vais de tes amis tracer l'itinéraire :
Commençons par tremper notre plume légère
Dans les flots écumeux d'un nectar pétillant.

Nous avons appareillé aujourd'hui 15 Septembre 1774, de la Rade du Port Saint-Paul, ton frère, la G... & moi. Nous avons avec nous le nègre Lazare, fripon ſuivant l'armée. Nous faiſons route vers la Bourgogne, où le plaiſir de la chaſſe nous appelle : je ne ſais ſi la traverſée ſera longue, mais il vente bon frais.

Les zéphirs ont enflé nos voiles frémiſſantes,
La rive fuit à nos regards;
Le vaiſſeau vole & fend les ondes écumantes,
Et déjà de Paris décroiſſent les remparts.

Si nous les perdons de vue, nous en ſommes bien dédommagés par le ſpectacle charmant des bords de la Seine. Je ne connois point de plus agréable payſage, & ſi j'avois mes crayons, je ne manquerois pas de le deſſiner.

Là, c'eſt un fertile côteau,
Baigné des premiers pleurs de la naiſſante aurore,
Où d'énormes raiſins, que la pourpre colore,
Font ployer mollement le flexible rameau;
Là, des arbres taillés, là des bois ſans culture :
Ici, le ſommet d'un château;
Plus loin, le toit fumeux d'une cabane obſcure,

Defcendent fur les flots fe peindre en miniature ;
Et fur les bords de ce tableau
Toujours mouvant, toujours nouveau,
Que déroule à mesyeux la fuperbe nature,
J'apperçois encore un troupeau
Broutant les fleurs & la verdure,
Tandis que fon berger, penché vers l'onde pure,
S'abreuve, à deux genoux, dans le creux d'un chapeau.

Il faut, mon cher ami, que je te donne une idée de la cage où nous fommes enfermés. L'autre pont eft occupé par des moines, des catins, des foldats, des nourrices & des payfans; & je crois être à bord de ces navires chargés d'animaux pour Saint-Domingue, ou pour la Louifiane. Le tillac eft embarraffé de cordages, & d'ailleurs le temps ne nous permet pas de nous y promener. On n'a pour reffource que fix efpèces de cahutes enviées & follicitées comme un gros bénéfice : graces à nos cocardes, nous en avons obtenu une en dépit d'un tapageur, curé de fon métier, qui l'affiégeoit depuis matines; nous y avons donné l'hofpitalité à deux femmes, l'une vieille, l'autre affez jeune. Celle-ci eft efcortée d'un homme qui eft à coup sûr fon amant ou fon mari : je ne peux pas encore prononcer. Ceci, par exemple, mérite bien d'être écrit à cinq mille lieues; car il eft rare de ne pas diftinguer ces animaux-là du premier coup d'œil. Jufqu'à préfent, ces dames ne nous ont rien fourni

d'intéressant. Donnons-leur le temps de se reconnoître; nous y reviendrons si elles en méritent la peine. J'abandonne la plume, pour observer encore mon modèle, & pour mieux assortir les couleurs qui seront nécessairement bigarées dans la copie, comme elles le sont dans l'original.

Le vent est toujours nord-ouest. Il paroît décidé que le jeune dieu de Délos ne nous montrera pas aujourd'hui sa blonde chevelure. Plus amoureux qu'à l'ordinaire, il ne veut pas encore abandonner le lit de Thétis. J'en fais mon compliment à la belle déesse, & ne puis pas me résoudre à gronder son amant : à sa place j'en ferois tout autant. Cependant il fait froid, & il tombe de temps en temps une pluie très-fine, qui m'a obligé deux fois de descendre du gaillard, pour me replonger dans la cabane. Le soleil ne paroissant pas, nous n'avons point pu prendre hauteur. Sur les neuf heures, nous eûmes connoissance de Choisy.

Sous ces ombrages solitaires,
Au fond de ces bosquets fleuris,
Qu'a souvent quittés & repris
L'essaim des voluptés légères,
On voit encore quelques débris
Du temple où l'on sait, dans Paris,
Qu'autrefois la belle Cypris
Eut ses trépieds & ses mystères.
C'est-là, qu'entouré des amours

Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la Chapelle,
Gentil Bernard, dans ses beaux jours,
Instruisoit, dit-on, sa bergère,
Mettoit l'art d'Ovide en chansons,
Et le soir, couronné de lierre,
Etoit payé de ses leçons
Dans les bras de son écolière

Nous fûmes tentés de visiter les ruines du temple, & d'y faire un petit pélérinage; mais il s'éleva tout-à-coup un vent de terre, qui repoussa notre vaisseau au large. Nous déjeûnâmes, en fuyant de Choisy, avec des tartelettes, que les naturels du pays apportèrent à bord : nous y joignîmes de beaux raisins colorés, d'excellentes poires de Crezanne, & une bouteille de mon vieux vin de Sainte-Marie.

Le mauvais temps continue : nous sommes rassemblés dans la cabane. Ton frère lit la confession charmante du comte de.... la G...., le roman comique; & moi, je te griffonne, comme je puis, sur mes genoux, cette épître, interrompue souvent par les chansons à boire de quelques compagnons ivrognes. La plus jeune de nos femmes ouvre ses grands yeux noirs pour me voir écrire, & me prend sans doute pour le diable qui, chemin faisant, ajoute un nouveau chapitre à son grimoire. L'autre est occupée, depuis deux heures, à essuyer & à

vanter, sans qu'on l'écoute, certain tableau poudreux, dont elle doit décorer son salon de campagne, & qui représente à peu près une bergère dans un bocage. Pour l'empêcher de tarir sur les éloges, nous lui avons persuadé, en notre qualité de connoisseurs, que la tête étoit de Rubens; la gorge, du Carrage; les bras, de Michel-Ange; & les draperies, de Scipion l'Africain.

Tu ris, peut-être, mon cher ami, de voir ainsi les jeunes disciples de Chaulieu, avides de tout voir & de tout connoître, quitter cette agréable maison du marais, s'arracher à leur doux train de vie, & choisissant de préférence l'équipage de Scuderi, se faire un amusement de ce qui feroit le supplice des autres hommes. Que nous voudrions te posséder ici! toi, qu'un destin jaloux promène sur les mers, aimable successeur d'Ovide, exilé comme lui parmi les Gêtes. Que nous regrettons ta gaîté sage, ta douce philosophie, nos disputes sur le sel attique, qui n'en étoient pas dépourvues, & le plaisir que nous goûtions à t'entendre, lorsqu'assis à table parmi nous, les portes fermées, & le front couronné de roses,

Tu chantois tour-à-tour
L'art d'aimer, l'art de plaire,
Et Corine & Glycère,
Et le vin & l'amour!

Je jette un coup d'œil dans l'entrepont: j'apper-

çois, à la même place, le même moine buvant avec la même ardeur, mais non pas de la même bouteille. Son cerveau me paroît déjà bien offusqué de la vapeur des raisins d'Orléans. Le Céleſtin n'avoit pas beſoin de cette ſeconde enveloppe; ſon ame avoit aſſez de peine à percer le crâne dur & rond dont elle eſt encroûtée. Les laquais jouent, les mariniers jurent, & le céleſtin boit encore.

Sur les deux heures après-midi, nous doublâmes le Cap de Corbeil, nous vîmes en paſſant, à l'aide des lunettes, les ſuperbes magaſins où l'on entaſſoit ci-devant les grains mouillés & mélangés, pour la commodité du public. Cet aſpect nous rappela naturellement les petites proviſions que nous avions faites. Le conſeil s'aſſembla, & il fut décidé que nous dînerions : je ſuis bien aiſe de te dire que ce point fut diſcuté avec la même importance, que lorſqu'il s'agit dans un coup de vent de relâcher à Rio-janeiro.

Une planche ſur nos genoux,
Voilà notre table dreſſée :
Par-deſſus, la feuille de choux
Tient lieu de nappe damaſſée.
D'abord, un énorme pâté
Préſente ſes flancs redoutables,
Bien & dûment empaqueté
Dans un long diſcours ſur les fables,

Et dans l'ode à sa majesté.
Ce pâté fut cuit par Lesage,
Par ce pâtissier si vanté,
Dont le beau nom sera chanté
Par les gourmands du dernier âge,
Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'immortalité.
A mes yeux, cependant, Lazare le découvre,
L'honneur du premier coup est long-tems disputé;
Mais P..... s'en saisit : d'un bras précipité,
Sous son acier tranchant, il le presse, l'entr'ouvre,
Et voilà, par la brèche, un fauxbourg emporté.
Aussitôt nous crions : victoire!
Les fronts rayonnent de gaîté;
Et pour célébrer notre gloire,
On fait jaillir les flots d'un nectar velouté,
Qu'aux pressoirs d'Haut-Brion l'on foule exprès pour boire,
A l'ouverture d'un pâté.
Déjà d'un œil avide, on sonde, l'on regarde :
Cher ami, quel plaisir nouveau!
Là, disparoît une poularde
Sous deux couches de godiveau;
Ici, le timide perdreau
Se tapit, par instinct, sous sa coiffe de barde,
Pour éviter encore, ou tromper le couteau.

Mais rien n'échappe à notre appétit indomptable. Dépourvus de fourchettes, je m'imagine qu'on auroit pu très-plaisamment nous peindre, pressant du pouce une cuisse ou une aîle de poulet sur un morceau de pain, taillé en forme d'assiette.

Nos ſpectateurs devoient bien s'amuſer de notre figure; nous ne penſions certainement point à eux; le pâté nous occupoit trop ſérieuſement. . .

La garniture eſt dévorée,
On fouille dans tous ſes recoins;
On mine les contours de ſa croûte dorée.
Si l'on a beaucoup bu, l'on n'a pas mangé moins.
Enfin, j'entends gémir la cloiſon qui chancelle;
Les murs épais ſont renverſés,
Les débris tombent diſperſés.
L'édifice s'écroule : ô diſgrace mortelle!
Nos jeux & nos plaiſirs, avec lui ſont paſſés.

Comme je finis cet article de mon journal, j'apprends qu'il eſt auſſi queſtion d'un pâté dans le voyage de Chapelle & de Bachaumont, que je n'ai point lu depuis long-temps. Je ſuis bien perſuadé que leurs vers valent mieux que les miens; mais je doute fort que leur pâté fût auſſi bon que le nôtre; & voilà préciſément ce dont je ſuis très-jaloux. L'eſſentiel eſt d'en avoir un cuit par Leſage, de le manger avec appétit, & de le digérer inſolemment; après cela,

Le vers, pour l'exprimer, arrive comme il peut.

Depuis trois heures les vents ont changé, & les nuages ſe ſont diſſipés : je ne croyois pas que

le soir d'un jour aussi triste dût être aussi beau.

Déjà, dans nos riches campagnes,
Tous les objets sont ranimés;
Le soleil dore les montagnes,
Et brise dans les flots ses rayons enflammés.
Plein d'une ardeur impatiente,
Ce dieu, glacé par les frimats,
Va, dans les bras de son amante,
Réchauffer jusqu'au jour ses membres délicats.
Secouant leur crinière humide,
Ses dociles coursiers, par sa voix avertis,
S'élancent, &, d'un pas rapide,
Précipitent son char au palais de Thétis.

A propos de coursiers, j'ai oublié de te dire que nous en avions quatre assez vigoureux pour nous traîner. Ils tirent le long du rivage une corde attachée au grand mât; & ce sont-là nos vents les plus favorables. La galiote prend ordinairement ses zéphirs dans le Limousin; cette manœuvre grotesque m'offre de tems en tems un spectacle digne du pinceau de Vernet. Les chevaux s'arrêtent quelquefois, la corde traîne & disparoît sous les flots; qu'un coup de fouet alors sillonne leurs flans poudreux & les remette au grand trôt, la corde vole & court sur l'onde jaillissante, comme le feu sur une traînée de poudre; & vous la voyez se tendre en frémissant. Cette peinture est d'une

grande vérité ; & je voudrois bien que le tems me permît de la mettre en vers aussi exacts que la prose peut l'être ; mais j'en suis détourné par un objet plus riant & plus facile.

Un essaim léger d'hirondelles
Rasant la surface de l'eau,
L'effleure obliquement du sommet de ses aîles,
Se relève & s'envole aux branches d'un ormeau.
Aux beaux jours du printems, sous son feuillage antique,
Ce rendez-vous fut indiqué;
On vient tenir, au jour marqué,
Les états de la république.
On décide que les frimats
Ne tarderons pas à paroître.
La peuplade s'exile en de plus doux climats,
Et quitte, en gémissant, les champs qui l'ont vu naître
Vers les sables brûlans, où s'impriment tes pas,
Ami, l'oiseau prudent s'envolera peut-être;
Il verra ce beau ciel, ces vallons fortunés,
De pêches, de citrons, en tout tems couronnés.
Toi-même, il te verra, sous un palmier sauvage,
Laissant couler pour moi les plus aimables vers.
Il te verroit dans son passage! ....
Mon cœur est agité de mouvemens divers;
Je le suis encore dans les airs,
Et voudrois être du voyage.

Le reste de la soirée ne nous offrit rien d'intéressant. Nous nous promenâmes sur le tillac jusqu'au soupet, qui fut assez frugal, parce que nous

étions bourrelés de remords d'estomac. Vers minuit nous essayâmes de dormir, mais cela nous fut impossible. Nuit affreuse, nuit épouvantable, qui me donnera des pinceaux pour te peindre des plus noires couleurs? Les hommes & les femmes pêle-mêle sur des bans dans l'entrepont, les dragons jurant & buvant tour-à-tour, & entremêlant pieusement les Pseaumes de David aux cantiques de Grécourt. Morphée n'a répandu ses pavots que sur les ivrognes, il a dédaigné la cabane des honnêtes-gens; & puis, dites en beaux vers bucoliques, que ce dieu descend dans les cabanes, escorté des songes aimables, & de l'oubli plus aimable encore de nos peines & de nos ennuis. Enfin, sur les quatre heures du matin, on crie: Terre, sur l'avant.

O toi, qui du naufrage
Préservas nos beaux jours!
Toi, qui, dans un nuage,
Fis briller ton présage,
Et réglas notre cours!
Sur ces bords solitaires,
Souris à nos mystères,
O reine des amours!

Les flambeaux étincellent
Sous des myrthes fleuris:
Déjà les vins ruissellent;
Les convives chancellent;

On invoque Cypris;
Et du creux des vallées,
Les forêts ébranlées
Répondent à nos cris.

Après avoir ainsi acquitté nos vœux dans le port de Montereau, chacun se fit avec sa serviette un bonnet de nuit dans le goût de la Farre, & nous nous livrâmes au sommeil, étendus sur des chaises autour de la table.

Ce doux repos ne dura guère : nous fûmes réveillés en sursaut par un grand bruit à la porte, & nous vîmes entrer en même tems un homme sec & décharné, à l'œil cave, au front chauve, affublé d'un habit noir boutonné jusqu'à la ceinture, en flottant au-dessus du jarret. Messieurs, dit-il, après s'être incliné profondément, messieurs,

Moi, les yeux fermés à demi,
Sans écouter le personnage,
Sur un coude mal affermi
Laissant retomber mon visage,
Je lui dis, encore endormi :
Par eau, vous arrivez, je gage :
Déposez-là votre bagage,
Bon soir, couchez-vous, mon ami;
Demain nous rirons du voyage.

Il ne s'agit pas de cela, messieurs; je suis Vadius Vassius. A ce nom, je me frottai les paupières, & je le regardai en face sans savoir si je

Editeurs d'almanachs, ou dont la plume obſcure,
Tous les mois, d'une énigme enrichit le Mercure.
L'un d'eux, nonchalamment ſur un coude appuyé,
Etale à nos regards un rouleau déployé,
Touſſe & crache trois fois, puis nous demande grace;
Lit le titre des vers, puis donne la préface;
Nous peint de ſa beauté la taille & le ſouris,
Puis entonne aigrement un bouquet pour Iris,
Que l'amour, comme on ſait, a cueilli pour ſa fête;
Et dont la triſte odeur déjà monte à la tête.

Vadius d'applaudir & de s'écrier : que de fineſſe dans ce trait-là! que de gaîté dans celui-ci! quelle fraîcheur! quelle harmonie! voilà bien *le molle atque facetum!*

L'auteur, ſous les lauriers, courboit un front modeſte;
Et compoſant ſa voix, ſon regard & ſon geſte,
Sembloit encor ſe plaindre à ſes pâles rivaux,
Du talent malheureux qui trouble leur repos.

Pour nous, conſentant très-volontiers qu'on le plaçât à côté d'Horace, pourvu qu'on nous laiſsât ſortir, nous nous précipitâmes dans l'eſcalier, l'un ſur l'autre, au riſque de nous caſſer vingt fois le cou, & continuâmes notre route, promettant bien aux dieux de ne plus voyager par la galiote d'Auxerre pour nous inſtruire, & de ne paſſer déformais que de nuit à Montereau.

Nous arrivâmes, ſur les cinq heures du ſoir, à Branay. Nous trouvâmes à la porte du château

une vingtaine de payſans armés de carabines antiques & rouillées, qui n'avoient pas vu le jour depuis nos guerres civiles. Dès qu'ils nous virent paroître, ils ſe rangèrent en bataille, ayant le concierge & le garde-chaſſe à leur tête, & nous ſaluèrent d'une triple décharge de mouſqueterie. Le ſeigneur nous attendoit ſur le perron du veſtibule : il nous reçut avec cette politeſſe franche & libre que tu lui connois; & après tous les complimens ordinaires, nous joignîmes les dames, qui, la ligne en main, aſſiſes le long du canal, prenoient le plaiſir de la pêche. Elles jetèrent un cri en nous voyant, & nous firent deux ou trois queſtions, ſans attendre la réponſe, & puis cinq ou ſix autres

Sur les importantes querelles
Du Ruſſe & du fier Ottoman,
Sur le ſcandale de nos belles,
Et les intrigues du moment,
Sur nos profondes bagatelles,
Nos modes, & le parlement
Qui paſſe, & qui revient comme elles.

Nous allions les ſatisfaire, & leur donner même le répertoire des pièces tombées, qu'elles ne nous demandoient pas, lorſqu'un objet nouveau vint les diſtraire, & bientôt le ſoleil ſe couchant à travers les arbres, & l'air devenu plus

froid, nous avertirent de regagner le salon, où nous reçûmes un bon nombre de visites & de complimens.

D'abord, M. le Sénéchal,
A l'air capable, au maintien sage,
Suivi du procureur fiscal,
Et des notables du village,
Vint au manoir seigneurial
Nous ennuyer selon l'usage.

Il fallut nous mordre les cinq doigts, pour nous empêcher de rire de sa harangue, & pour ne pas lui éclater au nez. La scène heureusement changea tout-à-coup : les plus jolies filles du canton, proprement vêtues, nous offrirent toutes les fleurs & tous les fruits de l'automne, étalés dans des corbeilles, & se retirèrent, en rougissant, très-contentes, & de nous, & d'elles, c'est-à-dire, applaudies & embrassées.

Enfin les parties étoient arrangées, & l'on se mettoit au jeu, lorsqu'on annonça le curé, qui a toujours beaucoup de peine à arriver, même le dernier.

Ce pasteur, à bon droit, goutteux,
Et s'en accusant avec grace,
Est un de ces reclus heureux,
Qui, n'ayant pas reçu des cieux
Le talent & le goût d'Horace,
Plus frais que lui, digérant mieux,
Buvant le champagne à la glace,

Arrondissent leur sainteté
Au fonds d'un riche bénéfice,
Et sans entendre leur office,
Gagnent gaîment l'éternité.

On continue de jouer, ou, pour mieux dire, on fit enrager le bon curé jusqu'au souper; on lui fit croire ensuite que la guerre étoit déjà déclarée, & qu'il étoit fort question de lui dans le conclave. On se livra à toutes les folies d'une imagination échauffée par la malvoisie : on rit beaucoup, tout le monde fut aimable; & vers minuit on se sépara en formant des projets pour le lendemain.

Se mettre au lit & à table de bonne heure, en sortir le plus tard qu'il nous est possible, nous promener & ne rien faire : voilà le doux emploi du tems, voilà notre unique occupation depuis que nous sommes à Branay, & Dieu sait si j'en eus jamais d'autres! Parmi les divinités qui embellissent ces paisibles retraites, on distingue madame de... à sa taille élégante, à sa longue chevelure, mais sur-tout à l'esprit dont son œil étincelle; & c'étoit précisément la seule qui ne fût pas initiée dans nos mystères. Soit par légèreté, soit par caprice, soit que l'extrême desir que nous lui témoignions de les lui révéler, combattît celui qu'elle avoit elle-même d'y être admise, elle affectoit pour eux la plus grande irrévérence. On avoit essayé plusieurs fois à Paris de la persuader :

mais le moyen, je m'en rapporte à nos docteurs, le moyen de convertir un incrédule qui vous déconcerte par un bon mot? Comme je lui donnois le bras, au retour de la chasse, je saisis le moment où son ame me parut plus mélancolique, & l'allée plus sombre. Eh bien, madame, lui dis-je avec douceur, il est donc décidé que vous ne serez jamais des nôtres? A propos, me répondit-elle, mais cela pourroit bien m'arriver, sans qu'on pût me le reprocher. Vous exigez tant de qualités! — Vous les avez toutes. — Non, point du tout; on dit qu'il faut faire — ce que vous avez fait jusqu'ici; il faut plaire, & cela vous est trop facile. Je ne vous parle pas d'y joindre un sentiment plus doux. Il semble incompatible avec la gaîté imperturbable que je vous connois, & d'ailleurs, nous n'en sommes point-là.

Représentez-vous, madame, une douzaine de jeunes militaires, dont le plus âgé ne compte pas encore cinq lustres, transplantés, la plupart, d'un autre hémisphère, unis entr'eux par la plus tendre amitié, passionnés pour tous les arts & pour tous les talens, faisant de la musique, griffonnant quelquefois des vers; paresseux, délicats & voluptueux par excellence; passant l'hiver à Paris, & la belle saison dans leur délicieuse vallée de Feuillancourt. L'un & l'autre asyle est nommé par eux la Caserne: c'est-là qu'aimant & buvant tour-à-

tour, ils mettent en pratique les leçons d'Ariſtipe & d'Epicure. Enfin, madame, qu'on appelle cette ſociété charmante l'ordre de la Caſerne ou de Feuillancour, le titre n'y fait rien, la choſe eſt tout : c'eſt toujours l'ordre qui diſpenſe le bonheur, & les autres ne promettent que la gloire.

Tout le monde alors ſe joignit à moi, & l'on acheva de décider madame de... qui balançoit encore. Tout fut ordonné dans l'inſtant pour ſa réception. La cérémonie ſe fit avec toute la pompe que les circonſtances permettoient ; le trône étoit préparé au fond d'une longue galerie, ſoutenu par des colonnes de verdure, où s'entortilloit le chevrefeuille. Nous crûmes entrer dans le temple même de la divinité que nous révérons. Lorſque chacun eut pris ſa place, en ma qualité de chancelier, je donnai l'accolade à la nouvelle chevalière, & lui dis, en lui remettant le thyrſe & la couronne :

Le chancelier de la Caſerne,
Qu'on vit fleurir chez les latins,
Ovide, ainſi que le moderne,
Vous eût admis à ſes feſtins :
Vous euſſiez verſé le Falerne
Aux plus aimables libertins.
Corine, croyez-moi, dont vous prenez la place,
Inſtruite par le dieu du goût,
Paroiſſoit, avec moins de grace,
Tout ignorer, en ſachant tout.

Oui, vous reçûtes en partage
Sa beauté, son esprit & son humeur volage,
Ses talens enchanteurs, & ses défauts plus doux;
Elle fut peut-être, entre nous,
Pour les jeunes Romains plus facile & moins sage;
Mais voilà le seul avantage
Qu'au parallèle on lui donne sur vous.

Je ne doute pas, mon cher ami, que ce petit évènement ne soit pour toi un des plus intéressant de notre voyage. Je ne te parle pas du banquet qui l'a suivi, & du feu d'artifice qui l'a couronné. Un feu d'artifice est peu de chose, sur-tout auprès de celui qui roule en ce moment sur nos têtes avec un fracas épouvantable. Le silence & l'obscurité de la nuit rendent encore plus horribles la lueur des éclairs & le bruit de la foudre. J'entens d'ici les cris de nos dames, qui, tremblantes dans leurs lits, conjurent les dieux de respecter leurs graces & leur jeunesse.

Pour moi, que rien n'ébranle, & qui, d'une ame égale,
Regarde les enfers: & la barque fatale,
Je t'écris, en riant, d'un style paresseux,
Et souvent un bon mot étincelle en mes jeux.

Cependant le vent redouble, & je crains bien qu'il nous empêche de reposer cette nuit. C'est un malheur, par exemple, contre lequel je me sens moins affermi, & dont je me consolerai plus

difficilement. Je donne à tous les diables Eole, ſon antre, & les poſſédés qu'il renferme.

Dans mon foyer, l'un, en grondant, murmure,
Tel que l'airain vomiſſant un boulet;
L'autre, de loin, me friſant le collet,
En fifre aigu fait ſiffler ma ſerrure.
Le vent glacé, qui traîne les hivers,
Bat mes volets, & fait trembler la vître:
Le vent plus fier, qui ſoulève les mers,
Si j'abandonne un moment mon pupître,
En tournoyant, emporte mon épître,
Et mon eſprit, & ma proſe, & mes vers.

Tout cela m'avertit de finir. Adieu, mon cher ami, reviens bien vîte à la Caſerne; & puiſſes-tu, dégoûté des voyages, n'en faire plus qu'un, mais éternel, de Paris à Feuillancour, & de Feuillancour à Paris!

Ils naîtront ces paiſibles jours,
Jours conſacrés à la pareſſe,
Et dont la ſœur de la ſageſſe,
La molle inſouciance, embellira le cours!
Plus de clairons, ni de tambours,
Dont le ſon guerrier nous éveille,
Plus de leſtes brigands, aux uniformes courts,
Qui viennent, au galop, le bonnet ſur l'oreille,
De nos vaſtes pâtés échancrer les contours,
Et boire la liqueur vermeille
Que nous avons mis en bouteille
Pour de plus fins gourmets que MM. les Pandours.

Fin du Voyage de Bourgogne.

VOYAGE
DE BEAUNE,

PAR PIRON.



VOYAGE DE BEAUNE,

ADRESSÉ

A M. JEANNIN,

PAR PIRON.

De Dijon, le 10 Septembre 1717.

MONSIEUR,

Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores iniquitatem, & prolongaverunt. Pfal. 128.

VOILA, en deux mots, le résultat du voyage fatal dont vous avez fait le premier pas avec moi. Je trouve une lettre de M. Michel, qui finit par

ces mots : » Si jamais vous avez à paſſer Beaune, » n'y paſſez, mon cher *qu'incognito*, & croyez-» moi ». Chacun me renouveloit cet avis; mais on ne peut tenir contre ſa deſtinée; j'ai toujours voulu croire les Beaunois plus ſcrupuleux ſur le chapitre de l'hoſpitalité, à l'égard ſurtout d'un enfant d'Apollon,

> Je me ſuis perſuadé, dans toutes les provinces,
> Qu'Aretin fut jadis très-reſpecté des princes :
> J'eſpérois de ces peuples encor plus de bonté.
> Pardonnez, chère épaule, à ma crédulité.
> Je n'ai pu ſoupçonner mon ennemi d'un crime :
> Malgré lui-même, enfin, je l'ai cru magnanime.

Tout aura ſa place; il ne faut pas commencer par la péroraiſon. Vous ſavez ce qui m'arriva juſqu'à notre ſéparation, rien que d'honorable, rien que d'heureux. Voici le reſte. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que vous me laiſsâtes à la grande juſtice. A peine m'aviez-vous quitté, que je fus accoſté du vieux curé de Vougeols : nous liâmes enſemble un entretien qui me laiſſa paſſer trois ou quatre heures ſans chagrin; il roula ſur les dogmes de la foi,

> Et nous jouâmes l'un & l'autre
> Le rôle de notre état :
> Meſſire Jean faiſoit l'apôtre,
> Et moi je faiſois l'apoſtat.

D'abord la dispute paisible
Se fit raison contre raison;
Mais bientôt on changea de ton,
Et le combat devint terrible.
Je redoublai mes argumens:
Dépourvu de raisonnemens,
Notre homme s'enfuit dans la bible,
Et fait là son retranchement.
Je cours après, je viens, j'assiége;
Mais notre furieux cafard,
Derrière le sacré rempart,
S'écrie: indévot, sacrilège.
Ses yeux, au défaut du latin,
Lui servoient de privilège.
Je presse, on capitule enfin.
Ah! le bel apôtre de neige:
Sa voix commençoit à baisser,
Et sa foi, déjà confondue,
Paroissoit prête à s'éclipser,
Quand j'eus un peu de retenue.
Dieu, que je crains, me fit cesser;
Mais, sans ma peur de l'offenser,
Ma foi sa lance étoit perdue.

Il commençoit à laisser la partie, & à demander quartier par un lâche éloge, quand, pour l'honneur de Dieu, je démasquai mon sophisme; nous fîmes la paix au premier cabaret de Vougeols, & nous nous quittâmes. Je ne laissai pas de le regretter; je restois avec une compagnie taci-

turne..... Les courſes de nuit ſont déjà ſi ennuyeuſes.....! Celle-là, ſurtout, avoit je ne ſais quoi de plus triſte, de plus trouble que les autres.

Du haut de la voûte azurée,
La maîtreſſe d'Endymion
À peine éclairoit d'un rayon
Notre marche mal aſſurée :
La nuit d'un vaſte crêpe environnoit ſes feux;
Tout, juſqu'à la verdure, étoit noir à nos yeux.
Aucun ruiſſeau voiſin, de ſon tendre murmure,
N'égayoit les triſtes paſſans;
Des oiſeaux de mauvais augure
Les cris funèbres & perçans
Jetoient l'effroi dans la nature.
Les préſages fâcheux, noirs enfans de la nuit,
Me la rendoient encor plus lugubre & plus noire.
J'eus des preſſentimens de je ne ſais quel bruit,
Et vous verrez, par ce qui ſuit,
Si je ne devois pas les croire.

Pour comble d'incommodité, n'alla-t-il pas tomber une pluie déſeſpérée ! Vous ſavez quel vernis cela donne aux horreurs de l'obſcurité. Chacun maudit l'inſtant où il étoit ſorti de Dijon. Moi ſeul, inébranlable, je gageai contre le ciel d'être de bonne humeur. En effet ma gaîté ſe maintint contre la tempête & l'orage qui dura ſeulement juſqu'aux portes de Nuits où je repris

des forces; je ne respirois que désordre & remue-ménage. Malheur à qui s'avisoit de dormir à mes côtés. Pour animer tout le monde je fis cette chanson que je chantai sur l'air de *Joconde*.

A moi, garçon, vîte, grand trait,
Verse à toute la bande!
A toi Pontoir, à toi Marêt,
A la santé de Lande.
Pour savourer ce jus si bon,
Que le pays nous donne,
Que ce cou n'est-il aussi long
Qu'on a l'oreille à Beaune!

Il est tel endroit où une chanson du Pont-neuf l'emporte sur celles du Palais Royal; chacun voulut savoir la mienne; on la répéta pendant deux heures à gorge déployée. Au bout de quelque tems la station finit & nous partîmes, voulant nous rendre à Beaune de bonne heure : je fis ces trois dernières lieues moins gaîment que les premières. Mes amours me remontèrent en cervelle à la barbe de toute la philosophie; il fallut s'y livrer; je soupirai..... Je m'éloignai pour être seul..... Un homme, tel que je l'avois été jusqu'alors, m'auroit fort importuné; la vive image d'un bonheur passé, le pressentiment, la prévoyance de l'avenir, indubitablement plus funeste, arrêtèrent toutes mes réflexions. Pour en adou-

cir l'amertume, je m'amusai à composer cette ode élégiaque.

Muse, de mon amour la voix est dédaignée ;
Tu ne pourras jamais prévenir ton malheur :
  Laisse, laisse parler mon cœur ;
Et, si tu veux servir ma flamme infortunée,
  Remets ta lyre à ma douleur.
Si tu veux qu'on se rende aux ennuis qui me pressent,
Il me faut cette voix dont le son douloureux
  Fléchit les enfers rigoureux :
Le cœur de l'infidèle à qui ces cris s'adressent,
  N'est pas moins inflexible qu'eux.
Mais pourquoi la fléchir ; servez plutôt ma rage :
Dieu vengeur du parjure, accablez de vos coups
  Un cœur à qui le crime est doux.
Arrêtez, qu'ai-je dit! je revois une image
  Qui fait tomber tout mon courroux.
La trahison n'a rien enlevé de ses charmes :
Jaloux de plus en plus du sort de mes rivaux,
  Mon amour croît avec mes maux ;
Mes yeux, mes tristes yeux, au travers de mes larmes,
  Lui trouvent des appas nouveaux.

Mais retournons à ma narration. Entre mille défauts, j'ai celui de vouloir trop intéresser les gens à mon malheur. L'aurore, comme dit le pompeux père le Moine, avoit déjà chassé la nuit avec son fouet de pourpre, & ouvert la porte au jour avec une clef de vermeil.

Quand

Quand on apperçut le poulet
Du plus haut clocher de la ville,
Où la Parque, un peu trop habile,
A pensé couper le filet
Des jours de votre humble valet.

A l'aspect de ce redoutable haras, mon cœur battit comme celui de l'infortuné Regulus, quand, à son retour, il découvrit les tours de Cartage; mais il n'étoit plus tems de reculer. Après avoir donc arboré le pavillon blanc, c'est-à-dire, après avoir épanoui les couleurs de Dijon sur mon chapeau, j'éntrai fiérement sur les terres ennemies, en me recommandant à la dame de mes pensées. Quoiqu'il ne fût que cinq heures, l'espoir du spectacle faisoit déjà fourmiller les rues de monde.

Me voyant au milieu de ce peuple amassé,
J'avois l'orgueil & la malice
De me prendre pour un Ulysse
Entrant à la cour de Circé.

L'air du pays me surprit; il m'échappa deux ou trois traits qui avoient bien le goût du terroir. Comme c'est fête à Beaune le Dimanche aussi bien qu'ici, je voulois entendre la messe; je demandai aux passans si on la disoit le matin. On me répondit par un éclat de rire qui me réveilla;

mais ce fut pour une deuxième chûte plus lourde que la première. Ma mère, auprès de qui je me rendis, m'ayant dit que j'étois bien halé, je répondis qu'il avoit fait un soleil de diable toute la nuit. Le second éclat de rire que cette bêtise occasionna, me fit tenir sur mes gardes. Le génie abrutissant de Beaune, m'avoit déjà fait avaler un air empoisonné. J'eus bientôt trouvé du remède; je courus purger mon esprit à l'hôtel des Trois-Maures, où je trouvai les médecines si bonnes, que j'en avalai quinze ou vingt sans les rendre. Muni d'un bon déjeûné je fus à ma toilette, & de-là à je ne sais quelle église; du moins sais-je bien que la providence avoit pris de si bonnes mesures, que tel qui s'y trouva pour y lorgner, fut contraint d'y prier Dieu,

Non pas qu'il y manquât de femmes;
Tout en étoit rempli depuis la porte au chœur :
Mais c'est qu'en vérité ces dames
Auroient effrayé Jean-sans-Peur.
Mes yeux, qui par-tout galopoient,
N'en rencontroient que d'effroyables;
Et sans le bénitier où leurs mains se trempoient,
J'aurois cru que c'étoient des diables.

Je crois qu'elles furent bien scandalisées de la dévotion d'une centaine de jeunes gens qui les

environnoient : on ne les gratifia pas d'une diſtraction, & jamais Dieu n'eut, à des meſſes d'onze heures & demie, des cœurs moins partagés. N'allez pas tirer de-là conſéquence contre tout le peuple de Beaune : la laideur n'y eſt pas générale comme la bêtiſe. On trouve de la fleur & du ſon dans un ſac de farine; mais, ma foi, je penſe qu'on l'avoit bien ôtée, & que le diable avoit emporté la fleur, & Dieu le ſon. En ſortant de-là, un vieux ami de mon père m'emporta chez lui pour y dîner.

Le buffet étoit prêt, & la nappe étoit miſe :
L'hôte m'y régala du mieux.
Surtout je vous dirai qu'à ce repas mes yeux
Furent plus heureux qu'à l'égliſe.
On m'avoit mis
Vis-à-vis
Une pucelle à blonde treſſe,
Dont l'air aimable & languiſſant
Redoubloit ce charme innocent
Que nous voyons à la jeuneſſe.
De ſes grands yeux tendres & mornes
Il tomboit des regards, dont la douce pudeur
Eût fait ſortir, ſur mon honneur,
L'ame des capucins des bornes.
Je me plus devant elle à parler de l'amour;
Je peignis les douceurs d'une vive tendreſſe,
D'une rupture, d'un retour
Et d'une innocente careſſe.
Enfin, je mis ſi bien les plaiſirs dans leur jour,

Que j'en vis soupirer ma convive adorable.
Peut-être disoit-elle, en jugeant de mes feux
Par la vivacité de ces portraits heureux :
Ah! qu'il sait bien aimer, que n'est-il plus aimable!
Je voudrois le rendre amoureux.

Depuis deux heures de séance, nous ne songions guères à dire graces, quand, tout-à-coup,

Exoritur clamorque virûm, clangorque tubarum.

Chacun court de la table à la fenêtre; moi seul, pour voir de plus près, je voulus descendre dans la rue; aussi rien ne m'échappa; je puis même dire que je vis une fois plus qu'un autre. Ce tintamarre annonçoit l'ouverture du prix où les chevaliers de dix villes marchoient en bel ordre. Ceux de Chaumont, comme les plus étrangers, avoient le pas; nos Dijonois suivoient; ils voulurent, en passant vers moi, m'emmener avec eux, me disant à l'oreille qu'ils m'avoient entendu menacer. Je m'excusai opiniâtrément de les suivre, sous prétexte que j'étois sans épée. Quant aux menaces, je leur dis:

Allez, je ne crains pas leur impuissant courroux;
Et quand je serois seul, je les bâterois (1) tous.

L'ordre de la marche entraîna ces honnêtes im-

(1) Allusion au mot *bâter*.

portuns, & m'en délivra. Châlons, Saulieu, Clagny, Nuits, Sémur & deux autres villes dont j'ai oublié les noms, parurent après. Les chevaliers de Beaune parurent enfin ſous la livrée verte. Dès que j'en fus apperçu, mon nom courut de gueule en gueule, & vola par les airs. On porta, d'un bout de la troupe à l'autre, la main ſur le cimeterre; en un mot j'en vis briller quarante à mes yeux, dont toutes les pointes ſe tournèrent de mon côté. Vous me croyez perdu, tant s'en faut. Toutes ces pointes baiſſées avec l'étendard m'honorèrent d'une ſalve militaire, qu'au milieu de tout ce vacarme je reçus, d'un air tranquille & reconnoiſſant, le bonnet au poing, le corps incliné, l'index de la main droite ſur la bouche, promettant par ce ſigne de ne rien dire. J'eus tenu ma promeſſe, ſi la jeuneſſe outrecuidée qui ſuivoit ces bons & loyaux chevaliers, n'eût rompu ce traité de paix. Ces roſſignols, la plume ſur l'oreille, le fuſil ſur l'épaule, marchoient cinq à cinq; & comme le ruiſſeau du milieu de la rue couloit abondamment, chaque ſoldat du milieu, pour ne pas rompre ſon rang, marchoit dans la poſture du coloſſe de Rhodes. Je ne pus m'empêcher d'en plaiſanter avec ceux qui m'entouroient. La ſuperbe infanterie me fit une décharge de regards foudroyans que je payai d'un ſourire de mauvais augure: nous ne nous fîmes pour lors

aucun mal. Tous ces coups-là & ce ſpectacle finirent. Le torrent curieux m'entraîna au but où s'alloit diſputer le prix.

Un feuillage agréable, aſſez bien ajuſté,
Formoit un long rang de portiques
Servant de face à quantité
De loges frêles & ruſtiques :
Deux longs ais ſur chacune appuyés par les bouts,
Trembloient ſous le poids des bouteilles ;
Et, danſant au ſon des gloux-gloux,
Des chantres à l'entour y briſoient les oreilles.
Tandis que, ſur un noir éloigné de cent pas,
Mars, las d'enſanglanter la terre,
Et frappant les échos du bruit de ſon tonnerre,
Signaloit à nos yeux l'adreſſe de ſon bras.
Cependant, parmi le fracas
Des pots, des verres & des armes,
Dans les beaux yeux amour étalant ſes appas,
Livroit au fond des cœurs de terribles combats
Et cauſoit de vives alarmes.

Il n'eſt que d'être crotté pour affronter le bourbier. Ma paſſion ne m'en laiſſant pas à craindre d'autres, je laiſſois hardiment courir mes yeux de belle en belle! Au plus fort de mon attention, une jeune Beaunoiſe, ſortie de Dijon depuis quinze ou ſeize mois, & que j'y avois vue l'intime de ma couſine, me reconnut & m'aborda pour me demander comment elle & moi nous

nous portions. Je ne répondis rien à ces questions frivoles ;

Sed graviter gemitus imo de pectore ducens.

Je suis trahi, lui dis-je, vous ne voyez plus en moi que le reste de votre cruelle amie; elle est infidelle....., elle me tue. Que votre présence me rappelle d'heureux momens perdus pour jamais! Cette nouvelle l'étonna plus que ma douleur; mais ma douleur la fâcha plus que cette nouvelle. Je tâchois de goûter les avis obligeans qu'elle voulut me donner, sur une perte qui lui déplaisoit moins qu'à moi.

Mais mon malheureux cœur chérit son esclavage,
 Et ne veut pas qu'on le soulage :
Je ne sais que la mort, trop lente à m'arriver,
 Qui puisse en arracher l'image
Qu'un trop fidèle amour a pris soin d'y graver.

Tout se plut à m'arriver. Laissez dire les amans. Vous allez voir que j'eus la plus belle occasion du monde pour aller en l'autre, sans avoir voulu en profiter. La rencontre de cette fille me laissa dans une rêverie dont les devises, environnées de guirlandes me tirèrent. La première que je vis étoit morte; du moins son corps étoit séparé de son ame; cela s'appelle, ce me semble, être mort. Deux arquebuses peintes en sautoir avoient pour

légende : *Licēt divisa, tendunt eodem.* Entendant, par ces mots, que les différentes troupes de chevaliers, quoique divisées, tendoient au même but. Cette pensée s'offre par les armes, dont les bouches sont dirigées, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Je passois aux autres, quand il fallut m'abandonner à une troupe d'étrangers & d'amis qui m'emmenèrent pour boire ; vie qui dura jusqu'à sept ou huit heures du soir, que je les quittai pour aller souper avec d'honnêtes gens qui m'attendoient. En passant par la grand'rue, je vis un âne arrêté, auquel j'attachai une belle tresse de ruban vert, en lui disant : Marche au but. Les témoins, qui n'étoient pas de Beaune, en rirent ; mais j'ai su que les citadins en avoient juré vengeance : en l'attendant, je soupai comme un roi.

Avant d'en être à la chanson,
Je fis bien trotter l'échanson.
Pour satisfaire enfin les dames,
Au son du hautbois nous dansâmes :
Ensuite, pour fermer le divertissement,
Je racontai nonchalemment
Les merveilleux effets de la bague enchantée.

Voilà bien des mouvemens pour une journée que devoit suivre une nuit assez fatigante : aussi me dispensai-je d'aller aux feux d'artifice qu'on tiroit aux buttes avec une décharge d'artillerie.

Après sept ou huit heures de sommeil ; je fus réveillé par les instrumens de guerre qui rappeloient les chevaliers au pas. Les plaisirs recommencèrent avec le bruit des armes. Que sert-il de vous les spécifier ?

Sans un esprit pareil au vôtre,
Puis-je de nouveaux traits dépeindre un second jour,
Que je vis couler, comme l'autre,
Dans les plaisirs du vin, des jeux & de l'amour.
Sauter, manger, chanter & boire,
Resauter, remanger, rechanter,
Ce fut toujours la même histoire.

Je m'informai du feu de la veille avec quelques Beaunois, qui me dirent que le bruit du canon avoit donné un beau spectacle ; que le feu des serpentins avoit brûlé les épitaphes. Ce jour-là, je fus traité splendidement aux Pères de l'Oratoire, en considération d'un frère que j'ai chez ces messieurs. Ils m'invitèrent à venir le lendemain à des thèses que leurs jeunes pensionnaires soutenoient sur l'histoire romaine. Il m'en passa un trait par l'esprit, qui me fit faire cette épigramme sur les âneries si célèbres & si ordinaires de la maison de ville de Beaune.

Pour consul à Rome autrefois
D'un cheval le Sénat fit choix ;

Ainſi le rapporte Suétone.
Après un tel événement,
Je ne m'étonne nullement
Qu'on ait vu ſi ſouvent un âne maire à Beaune.

Extrema gaudii luctus occupat.

Voici le commencement de mes infortunes. J'en précipiterai le cours pour vous moins ennuyer, ſi je vous ſuis indifférent, & vous chagriner moins, ſi vous m'aimez. Je m'aviſai, ſur les dix heures du ſoir, d'aller à la comédie. La première & la meilleure ſcène que j'eus, fut la réponſe d'un Beaunois du bel eſprit à qui je demandai quelle pièce on jouoit. Les fureurs de Scapin, me répondit-il. Je croyois, repris-je, que c'étoit les fourberies d'Oreſte. A ce mot, qui fut hébreu pour lui, nous entrâmes dans le parterre. J'y fus bientôt reconnu d'une troupe de jeunes bourgeois qui ſe carroient ſur la ſcène, auſſi fiers que quand on les étrille. Ils m'envoyèrent cent quolibets, & je n'y répondois que trop, quand les comédiens, qui commencèrent, nous obligèrent à finir, au grand regret des rieurs. Tel eſt le lièvre, tel on le tue; c'eſt-à-dire, que la pièce fut jouée pitoyablement. Cependant, comme il y a bien des coups donnés dans cette farce, elle emporta l'applaudiſſement général. Un petit-maître de Beaune, de ceux qui m'avoient entrepris avant la pièce, en-

thousiasmé de la scène du sac, cria : Paix donc, on n'entend rien. Ce n'est pas faute d'oreille, lui répartit-on du parterre. Tous les offensés alors jurèrent ma perte. La pièce finie, ces braves coururent m'attendre au passage : à peine eus-je le nez à l'air, que me voilà relancé de vingt ou trente épées nues. Je ne pus si bien faire, que je ne m'en visse bientôt environné. Je n'avois qu'une canne, qu'après un moment de forte résistance, je jetai contre terre pour désarmer cette meute affamée, & sauver ma carcasse. Mais lorsque je vis qu'on ne m'en faisoit pas plus de quartier, donnant à tort & à travers de quinze ou vingt épées nues, j'essuyai la moitié des coups; j'esquivai & disparus. Me voila donc seul, à l'abri de l'orage, avec un coup de pointe très-léger dans le flanc. Minuit sonnoit, les rues étoient calmes & désertes, la lune y donnoit à plomb. La question étoit de regagner mon logis : je marchois pas à pas dans l'ombre, je le voyois enfin; déjà je riois de mon aventure, quand je vis tous mes gens venir à moi flamberge au vent. Il fallut encore fuir ou mourir; je retournai donc gaiement les talons, & j'eus à peine un peu d'avance, que je m'arrêtai pour les complimenter sur leur grand courage, & leur aversion pour les duels. Mes discours redoublèrent leur course; leur course redoubla la mienne :

je me fis bientôt perdre de vue, & je commençois à respirer; mais.....

> Admirez avec moi le sort dont la poursuite
> Me fait tomber alors au piège que j'évite.

Je me trouvai, pour la troisième fois, bec à bec avec mes chasseurs. S'imaginant alors que je voltigeois autour d'eux pour les braver, ils firent plus d'efforts pour m'atteindre que jamais.

> Pour me dérober à la troupe
> De mes lâches persécuteurs,
> Pégase, auteur de mes malheurs,
> Que ne me tendois-tu la croupe!

C'étoit fait de moi. Je n'espérois plus m'échapper : poursuivi, pressé, presqu'atteint d'une légion d'épées, au travers de rues inconnues, dont les détours me remettoient incessamment au milieu de mes rivaux; sans secours, sans armes, je songeois plus à dire le *libera* que le *lætatus sum*, & je faisois, hélas! de bien tristes réflexions, quand je me vis secouru d'une des plus fortes mains que mon ange eût pu me choisir. Une jeune demoiselle, plus aimable que l'amour, regardant par une fenêtre, & me voyant à la tête de tant d'épées, cria qu'on alloit m'assassiner. Un homme & un frère, regardant par une fenêtre du haut, lui di-

rent d'ouvrir la porte ; elle le fit. Je la vis, j'entrai, & j'offris mes actions de graces à l'escouade, puis me laissai mener dans une chambre où l'on me fit coucher. Le matin, cherchant par la maison, pour remercier avant d'en sortir, d'appartement en appartement j'entrai dans celui où étoit couchée ma belle libératrice. J'approchai du lit dont elle avoit ouvert le rideau au bruit que j'avois fait, pour lui témoigner ma reconnoissance. Qu'elle étoit belle ! je ne sais si la reconnoissance lui prêtoit de nouveaux charmes à mes yeux :

Mais jamais à ma belle ingrate
Je ne vis un teint si vermeil.
La fraîcheur d'un profond sommeil
Attendrissoit l'éclat de sa peau délicate ;
Enfin, la toile de ses draps
Noircissoit auprès de ses bras.
Ses yeux bleus & touchans brilloient d'un feux céleste ;
Mes regards sur sa gorge allumoient mon esprit
Qui, se glissant au fond du lit,
Sembloit me découvrir le reste.

Belle & rare conjoncture pour un esprit romanesque, qui aime à mettre tout Cyrus dans un compliment. Je fis le mien le plus précis & le plus énergique que je pus. Mes adieux finis, je courus à mon logis, où je trouvai ma mère qui me fit partir sur le champ en litière (à Beaune on dit sur la litière). Voilà, monsieur, l'histoire fidèle

que tout le monde fait & commente à sa fantaisie. Un petit nombre de beaux esprits ne m'en estime pas moins; d'autres plus simples, me plaignent; d'autres me blâment, quoiqu'après tout

Je trouve qu'il est honorable
De me voir haï dans un lieu
Où l'ânerie est estimable :
Car, comme enfin, sans plaire à Dieu,
Je ne saurois déplaire au diable;
De même, quand vous me chassez,
Illustres citoyens de Beaune,
Il me semble que c'est assez
Pour me faire entrer en Sorbonne.

Mes fâcheux supérieurs ne peuvent me cacher leur mauvaise humeur, ni moi le chagrin qu'elle me cause. J'ai le courage de vous écrire, c'est-à-dire, de me consoler. Je le fais, enfin, unique douceur, premier plaisir que mon cœur ait goûté depuis treize jours. Il est tems qu'il prenne fin.

Je m'y suis trop abandonné :
Revenez, sombre ennui, c'est assez vous suspendre;
Peut-être je me suis damné
En tardant trop à vous reprendre.

N. B. « Le manuscrit qui me fournit cette » pièce, ajoute que les chevaliers de l'arquebuse » de Beaune, ayant gagné en 1715 le prix de dix » compagnies, Piron, qui habitoit alors sa patrie,

» tourna les Beaunois en ridicule dans une ode » burlesque. Quinze mois après, les Beaunois ren- » dirent leur prix : Piron, malgré ses amis, voulut » être témoin de ces nouvelles fêtes, & y essuya » l'aventure qu'on vient de lire. Les colériques » Beaunois, n'ayant pu l'assassiner, firent en vers » une plate complainte sur sa fuite, qu'ils lui » envoyèrent. Piron leur répliqua » :

Brave & savant peuple de Beaune,
Fils de Phœbus & de Bellone,
Qui suivez ces dieux tour à tour :
Glorieux des exploits célèbres
Que vous fites dans les ténèbres,
Vous les produisez donc au jour.

Chanson digne de vos écoles!
Le sujet, l'air & les paroles,
Tout y ressent le nom Beaunois.
Pour nous la rendre encor plus belle,
Que ne pouviez-vous, avec elle,
Envoyer ici votre voix!

De la part d'un de vos libraires,
J'en ai reçu cent exemplaires;
J'en attends encore un envoi.
M'en eussiez-vous donné dix mille,
Ils ne pourroient être inutiles,
Et j'en ferois un bon emploi.

Lorsque, sans verge & sans épée,
Sur ma carcasse constipée

Je vis briller cent glaives nus;
Je le raconte à votre gloire,
Vous me fîtes venir la foire;
Vous me deviez des torche-culs.

Hîc meta laborum.

VOYAGE

VOYAGE

DE DIDIER DE LORMEUIL,

PAR M. BERQUIN.



VOYAGE DE DIDIER,

PAR M. BERQUIN.

LETTRE DE DIDIER DE LORMEUIL A JULIETTE SA SŒUR.

MA CHÈRE SŒUR,

COMME je te vois d'ici prendre un air d'importance, de recevoir déjà de ma part une lettre, lorsque je viens à peine de franchir le seuil du logis! Cependant ne sois pas si fière de cet honneur: l'épître n'est pas proprement écrite à cause de toi, mais à cause de mon joli serin. J'avois oublié de te le recommander en partant; & je sais de petites demoiselles qui, ayant les objets continuellement sous les yeux, les oublie-

roient mille fois, si l'on n'intéressoit leur mémoire, en flattant un peu leur vanité. Sache donc que, de ma pleine puissance, je te nomme gouverneur de Favori, & t'accorde la surintendance générale de sa maison. Prends bien garde à ne pas le négliger, si tu ne veux que je te révoque. Il est bon de te présenter une réflexion toute simple : c'est qu'il ne se nourrit pas plus que nous de l'air du tems ; que, sans manger & sans boire, il ne peut pas vivre ; que, s'il ne vit pas, il ne pourra point chanter ; que, s'il ne chante plus, ni toi, ni moi, nous ne pourrons l'entendre ; ce qui seroit bien dommage.

Je crois aussi devoir te rappeler le service qu'il te rendit l'autre jour, lorsque tu brouillois tous les pas de ton menuet, en suivant ses cadences, au lieu de suivre celles de la pochette de M. Dupré. Le petit coquin se mit à faire un tel tintamarre, que M. Dupré tourna toute sa colère contre lui, oubliant de te faire les reproches que tu méritois pour ton étourderie. Voilà, je pense, des raisons assez fortes pour t'engager à lui donner toutes sortes d'attentions. Mais si la musique & la reconnoissance ne peuvent rien sur ton cœur de bronze, je n'ai plus que le grand coup d'éloquence à frapper.... Tremble, tremble, ma sœur ! Regarde-le déjà comme mort ; oui, mort. Comment soutenir cette affreuse image ? Vois ses jolies petites pattes

levées en l'air, ses ailes immobiles, ses yeux & son petit bec fermés pour toujours. Vois-le couché sur le dos dans la petite boîte qui lui sert de cercueil, couvert de fleurs de soucis & de belles-de-nuit avec des branches de cyprès. Tout le monde vient pleurer autour de sa tombe : on demande quelle main cruelle l'a plongé dans la nuit infernale. Une voix se fait entendre : c'est moi, c'est moi, barbare que je suis! & tu te jettes toute échevelée sur son cadavre.... Tu pleures, n'est-il pas vrai? Triomphe, triomphe! Je n'ai plus rien à craindre pour sa vie, ni pour le repos de ton esprit. Outre sa nourriture ordinaire, n'oublie pas de lui donner un morceau de biscuit & de sucre. Tu feras fort bien aussi de couvrir sa cage de verdure, pour adoucir les regrets qu'il doit avoir de mon absence. Comme je me flatte que tu exerceras dignement les grandes fonctions que je te confie, je t'enverrai, pour te récompenser de ton zèle, un journal de mon petit voyage : tu y verras des évènemens dignes de passer à la postérité. Adieu, ma chère sœur, je quitte le ton du badinage pour t'embrasser de toutes mes forces, & t'assurer des tendres sentimens avec lesquels je serai toute ma vie,

Ton frère & ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

RÉPONSE

DE JULIETTE DE LORMEUIL

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

MON CHER DIDIER,

VRAIMENT il faut avoir un petit orgueil aussi plaisant que le tien, pour imaginer qu'une sœur doive se trouver si fière de recevoir une lettre de son frère. Il me semble que toute la gloriole devroit être de ton côté, pour avoir une fois rempli ton devoir sans te faire tirer l'oreille, quoique tu en perdes aussitôt le mérite, en disant que c'est à cause de ton petit criailleur que tu m'écris. Tu n'avois pas besoin de me faire, à son sujet, des recommandations si pressantes, ni d'employer de si belles figures de rhétorique pour m'émouvoir en sa faveur. Il inspire assez d'intérêt par lui-même ; ainsi, sois tranquille sur le soin que je vais prendre de le bien traiter. Je ne remplirai point, il est vrai, sa mangeoire par-dessus les bords, à l'exemple de certains garçons de ma connoissance, pour l'exposer à crever de gogaille, s'il étoit, comme eux, sur sa bouche, & aussi peu réfléchi. Peut-être voudroient-ils encore nous

faire croire que c'est par excès de tendresse, qu'ils l'accablent ainsi de provisions, lorsqu'ils n'ont pensé qu'à se débarrasser tout d'un coup, pour huit à dix jours, d'une attention qui les importune. Non, non, je lui rendrai des soins plus assidus : je veux qu'il ait des provisions fraîches tous les matins. Lorsque j'ai nettoyé son buffet, j'y ai trouvé du grain au moins pour trois mois, sans compter celui qui étoit répandu à dix pas à la ronde. Il faut convenir que le petit drôle est un si franc dissipateur, qu'il en jette plus de côté & d'autre, avec son bec, dans une heure, qu'il n'en goberoit dans un jour. Pour le fond de sa cage, graces à ton adresse ou à ta prodigalité paresseuse, c'étoit comme un étang formé par le débordement de l'abreuvoir. Le pauvre Favori n'osoit y descendre, tant il avoit peur de s'y noyer! Comme il a paru joyeux, en revoyant la terre ferme! il trembloit encore de s'y hasarder à la légère. Ce n'est qu'après l'avoir bien éprouvée d'une patte, en se tenant de l'autre aux barreaux, qu'il y a pris une entière confiance. De cette manière, sans aucuns frais, j'ai agrandi son logement d'un rez-de-chaussée; car il ne se tenoit plus que sur les deux perchoirs, crainte de salir ses jambes & sa queue. J'ai répandu sur le fond de la cage une couche de sable fin, & je l'ai garnie tout autour de mouron; en sorte qu'il ne tient

plus qu'à lui de se croire dans un joli bosquet. Ecoute, mon frère : à l'avenir tu prendras ton parti; mais c'est moi qui me charge de son entretien. Je veux que son palais te serve de modèle d'ordre & de propreté pour ton appartement. En voilà, je crois, assez pour calmer les inquiétudes que tu m'as témoignées : j'en ai d'autres de mon côté, dont je vais te faire part. Tu es un peu étourdi, & nous avons pour voisin un chat noir fort avisé : prends-y garde à ton retour. J'ai observé qu'il avoit pris pour Favori une tendresse qui m'épouvante. Hier au matin, j'avois, en entrant, laissé la porte ouverte, il se glissa tout doucement à ma suite. Après avoir rendu mes devoirs à l'oiseau, je me mis à feuilleter un peu tes livres. Tout-à-coup j'entendis derrière moi un tendre miaou. Je me retournai, j'apperçus le scélérat huché sur le dos d'un fauteuil, vis-à-vis de la cage. Il regardoit Favori d'un œil caressant, mais hypocrite; il tortilloit moelleusement sa queue, & sembloit lui dire : » O mon cher petit oiseau! » viens te percher a mon côté; ou bien, attends-» moi, je vais sauter légèrement sur ta cage. Vois » les douces pattes de velours que j'ai pour te » caresser. (Remarque bien qu'à ces mots il cachoit soigneusement ses griffes.) » Je te dorlote-» rai tout le long de la journée, en te pressant » contre mon tendre cœur. Ne t'effraye pas de

» mes longues moustaches, elles ne piquent » point : il y a par-dessous une petite bouche, » avec laquelle je baiserai si joliment ton petit » bec ! Viens, viens, mon ami ». Que penses-tu que Favori répondoit à tous ces beaux discours ? Rien : mais on voyoit clairement à sa mine que le petit matois n'en étoit pas la dupe; & j'imagine qu'à la place du chat, il pourroit fort bien être un aussi grand fripon. Est-ce que tu lui aurois donné de tes leçons de coquinerie ? Il baissoit, il relevoit sa tête, il secouoit ses plumes; il jetoit un œil de méfiance sur l'orateur, & de confiance vers moi, comme s'il eût voulu dire : » Je te » connois, méchant; tes paroles mielleuses, tes pattes de velours, ta petite bouche cachée sous tes moustaches, sont aussi perfides que ton tendre cœur de chat. Tu peux tromper une pauvre souris : mais moi ? Oh, que non ! Je me moque de tes ruses, & je ne crains pas ta malice : j'ai ici une amie pour me secourir » ; & soudain il se mit à crier à plein gosier : Cuic, cuic ! cuic, cuic ! Je le compris à merveille : sans faire semblant de rien, j'allai vers une cuvette pleine d'eau, & je fis au tendre matou une si bonne aspersion, que j'éteignis tout d'un coup le feu de son amitié ; car, en deux sauts, il fut à bas du fauteuil, & il secouoit son poil humide, comme s'il avoit eu des frissons de fiévre. Profite de cette observation, s'il venoit

te faire *incognito* fa vifite, lorfque tu feras ici.

Cet animal doucereux, à qui tant de perfonnes reffemblent dans le monde, me rappelle une ariette de notre ami, dans une petite comédie manufcrite qu'il tient au fond de fon porte-feuille. Je te l'envoie, pour te prier de la faire mettre en mufique, fi tu connois quelque bon compofiteur dans le pays.

De ces gens aux airs chatemites
Jamais, jamais n'attendez rien de bon.
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

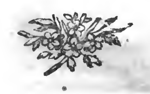
Je crois voir, autour d'une table,
Un chat roder légèrement;
D'un ragoût l'odeur agréable
A frappé mon gourmand.
Le voilà, d'un air de fimpleffe
Qui vient à vous:
Sur vos genoux
Il faute avec foupleffe,
Puis de fa queue il vous careffe;
Puis il fait le gros-dos; puis miaule tout doux.
Puis de fa patte
Il vous flatte.
Eh! qui croiroit qu'il penfe à mal,
Le pauvre animal!
Sur le morceau qu'en fon cœur il dévore,
L'adroit caffard!
Il n'ofe encore.

Qu'en deſſous jeter un regard;
Mais un moment tournez la tête,
Zeſte, l'agile bête
A déjà fait ſa part.

De ces gens aux airs chatemites
Jamais, jamais n'attendez rien de bon,
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

J'attends avec une vive impatience le journal curieux de ton voyage, que tu m'annonces. Je vais demain dîner à la campagne avec maman: s'il nous arrive quelque choſe d'intéreſſant ſur la route, je m'engage à t'en faire le récit. Puiſque tu vas à la poſtérité, je ſerai charmée de partager avec toi l'admiration de nos derniers neveux. En attendant, je veux que tu ſaches en particulier que tu n'auras jamais de meilleure amie que ta ſœur,

JULIETTE DE LORMEUIL.



SECONDE LETTRE DE DIDIER DE LORMEUIL A *JULIETTE SA SŒUR.*

JE te remercie, ma chère ſœur, de la jolie lettre que tu m'as écrite pour me tirer de mes inquiétudes. La ſcène du chat noir & de mon ſerin m'a beaucoup amuſé : j'ai trouvé le diſcours du matou aſſez adroit, mais le cuic-cuic de Favori, bien plus éloquent, puiſqu'il a produit la déroute de ſon ennemi, graces à ta valeur incroyable. Tu mériterois, pour cet exploit, d'avoir une cuvette dans ton écuſſon.

J'ai travaillé, pendant trois jours, au journal de mon voyage, que je t'ai fait eſpérer pour récompenſe de tes ſoins. Mon papa trouve fort bonne l'idée de nous communiquer nos aventures : il dit que nous acquerrons, par ce travail, l'habitude d'écrire avec aiſance, & de réfléchir ſur tout ce qui frappe nos regards. Ma relation lui a paru très-fidèle, & il déſire vivement de voir celle que tu m'as promiſe de ton dîner à la campagne avec maman. Frédéric & Louiſe auront été ſurement de la partie. Que de folies vous aurez faites enſemble ! mais, quand tu ne me parlerois

que des tiennes, je te connois en fonds pour me donner un chapitre assez étendu. Afin de t'engager à me l'envoyer plus vîte, je vais me hâter de rassembler les morceaux de mon histoire de grand chemin, épars sur vingt chiffons de papier : tu la recevras dans quelques jours. Adieu, je t'embrasse en attendant, & suis pour toute ma vie, ton frère & ton ami.

DIDIER DE LORMEUIL.

RÉPONSE

DE JULIETTE DE LORMEUIL

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

A quoi penses-tu, mon cher Didier, de me faire si long-tems attendre le journal de ton expédition ? Est-ce que tu serois allé, comme Gulliver, dans quelqu'Isle inconnue, pour avoir tant de choses à me raconter ? J'ai bien remarqué l'ordre admirable dont tu te piques, à tes vingt chiffons de papier, épars sans doute dans tous les coins de ta chambre. Heureux encore, si le petit chat de la maison ne s'est pas diverti des plus belles parties de ton ouvrage ! Je ne serois point étonnée d'y trouver de larges lacunes, ou de te le voir entamer par la fin, avec la précaution de

mettre la queue tout au commencement ; ce qui vaudroit bien le grand chapitre de mes folies. Je ne fais si la cuvette figureroit bien dans mon écusson ; mais je crois que les feuilles de la sybille, dont tu m'entretenois l'autre jour, pourroient te composer des armoiries assez parlantes. Puisque mon papa semble desirer de voir ma relation ; je m'empresse de te la faire passer, sans attendre la tienne ; car je serois fâchée de le renvoyer peut-être aux calendes, comme le dit le bon la Fontaine. Embrasse-le bien respectueusement de ma part, & tu le prieras ensuite de te rendre tendrement tous les baisers que tu lui auras donnés pour moi.

JULIETTE DE LORMEUIL.

P. S. *Tu trouveras ci-inclus mon journal.*

JOURNAL DE MON VOYAGE.

ON n'a pas besoin de faire une route si longue que la tienne, pour avoir aussi des aventures. Nous venions à peine de passer les premières barrières, lorsque nous rencontrâmes sur le chemin, un berger qui conduisoit ses moutons. Notre cocher, croyant son honneur compromis de céder le pas à un vil troupeau, poussa sa voiture tout au

travers de la foule. Les pauvres moutons, qui passent pour avoir un cœur fort honnête. mais un esprit assez borné, ne sachant quel parti prendre, se jetoient entre le jambes des chevaux, & jusques dans les rayons de la roue. Le berger crioit à pleine tête au cocher d'arrêter, & le cocher, sourd à tous ses cris, ne rallentissoit point son grand trot. Comme le vent étoit assez frais, notre voiture étoit fermée de toutes parts. Frédéric voulut savoir comment les moutons se tireroient de cet embarras. Malheureusement il avoit oublié que, pour regarder par une portière, il faut d'abord en baisser la glace : il alla donner du front contre le cristal fragile qui se rompit aussitôt en mille pieces. En retirant sa tête de la fenêtre qu'il venoit de s'ouvrir, un éclat de verre le blessa légèrement à la joue. Il y porta la main, & de quelques gouttes de sang qui couloient de sa blessure, il se barbouilla si bien tout le visage, qu'il avoit l'air d'un de ces petits garçons qui courent les rues en mascarade à la fin du carnaval. La tendre Louise, à cette vue, ne doute pas que son frère n'ait laissé tomber son nez au milieu du troupeau, & se mit à crier : ah ! mon pauvre Frédéric ! ah ! mon pauvre Frédéric, jusqu'à ce que maman, avec un peu d'eau de mélisse, qu'elle répandoit sur son mouchoir, eût nettoyé son barbouillage, & rendu à sa petite mine, cet air espiègle que tu

lui connois. Eh bien! mon cher Didier, qu'en dis-tu? Il me ſemble que l'eſprit d'étourderie ne dégénère point dans les garçons de notre famille; & voilà ton frère qui ſoutient déjà dignement ta réputation.

Il ne ſe paſſa rien de mémorable depuis cet évènement, juſqu'à notre arrivée dans la maiſon de notre chère nourrice, cette bonne Marguerite, chez qui nous allions dîner. Après avoir reçu ſes tendres careſſes, nous allâmes nous promener dans les champs. En paſſant toute ſeule le long d'une haie, j'apperçus de pauvres oiſeaux, dont la patte ſe trouvoit priſe dans un perfide lacet: ils agitoient pitoyablement leurs aîles, & ſembloient me demander leur liberté. Tu penſes bien que je ne fus pas inſenſible à leurs triſtes prières: je rompis leur chaîne, & j'eus le plaiſir de jouir de leur reconnoiſſance dans les tranſports de joie qu'ils faiſoient éclater en s'envolant. Ce mouvement de pitié ne fut point du goût d'un petit payſan du voiſinage, qui avoit fondé d'avides eſpérances ſur la vente de ces priſonniers; & leur délivrance, comme tu le verras, faillit nous coûter aſſez cher. Le ſoleil, vers l'heure de midi, avoit diſſipé les brouillards: la journée ſe trouvoit ſi belle, que maman voulut nous faire goûter toutes les délices d'un repas champêtre. Le dîner fut ſervi dans le jardin. Marguerite nous avoit régalés d'une excellente

cellente ſoupe au lait. Au moment où Frédéric, ſuivant la liberté des manières de la campagne, portoit ſon aſſiette à la bouche, pour s'épargner la peine de l'exercice de la cuillier, voilà tout à coup une groſſe pierre qui, l'atteignant ſur le bord, la renverſe ſur la table, & en fait rejaillir une roſée blanche qui nous éclabouſſe à la ronde. Il auroit fallu nous voir jeter les uns ſur les autres, tout palpitans de frayeur, comme ſi Jupiter eût laiſſé tomber au milieu de nous un de ſes foudres. Le mari de Marguerite, qui n'eſt pas homme à s'effrayer du bruit, courut à la porte du jardin pour attraper le dieu du tonnerre, & lui renvoyer ſon carreau : mais le dieu, ſemblable à ceux de la fable, qui ſe jouoient ſi bien des pauvres mortels, s'étoit rendu inviſible. Norre hôte eut beau reſter à la porte en ſentinelle, il n'y gagna rien, que de nous garantir du péril d'être foudroyés une ſeconde fois. Notre dîner venoit de finir, & je me diſpoſois à rendre une viſite d'humanité à toutes les haies du canton, lorſque maman nous avertit qu'il falloit ſonger à la retraite. Nous remontâmes à regret dans notre voiture, après avoir fait à la chère Marguerite nos petits cadeaux. Il ne fut jamais une ſi belle ſoirée : du haut d'une montagne où nos courſiers fumans s'étoient arrêtés pour reprendre haleine, nous eûmes le plaiſir de voir un vaſte horizon couvert de nuages des plus bril-

lantes couleurs. Le ſoleil, qui s'embloit ſe réjouir de l'accès que Frédéric lui avoit ouvert pour arriver immédiatement juſqu'à nous, coloroit, par reconnoiſſance, ſon front & celui de Louiſe de toute la pourpre de ſes rayons. On auroit cru voir ces belles faces dorées de chérubins qui parent les autels. Les moutons de la matinée avoient apparemment donné l'alarme à leurs camarades; car nous n'en trouvâmes point à notre retour. Il ne ſe préſenta, ſur notre paſſage, qu'une troupe d'âneſſes, avec quelques ânons de la figure la plus ingénue que tu puiſſes te repréſenter. Nos chevaux, qui crurent apparemment y reconnoître un air de famille, voulurent à toute force leur céder le haut du pavé, & firent mille ſoubreſauts & mille courbettes en leur honneur. Mais notre fier cocher ſoutint à merveille la gloire de ſon ſiège : il leur perſuada, du bout de ſon fouet, qu'ils étoient des perſonnages d'une plus haute importance, & qu'ayant le pas ſur eux dans tous les livres d'hiſtoire naturelle, ils devoient le conſerver ſur les grands chemins. Il fallut bien ſe rendre à des raiſons ſi frappantes, & ils nous conduiſirent, ſans autre malencontre, au logis.



TROISIÈME LETTRE
DE DIDIER DE LORMEUIL
A JULIETTE.

IL n'eſt pas étonnant, ma chère ſœur, qu'on ſe tire ſi leſtement du récit d'un voyage, où l'on n'a eu affaire qu'à des bêtes à petites cornes ou à longues oreilles, à un étourdi qui caſſe les vitres, & à un poliſſon qui vous jette des pierres. Si tu appelles cela des aventures, je ne ſais quel titre aſſez magnifique tu trouveras pour les miennes. D'après ce qui m'eſt arrivé, pour n'avoir traverſé qu'un village, tu peux juger aiſément de ce que j'aurois eu à te raconter dans une plus longue expédition. Je commence à coire que, du tems des chevaliers errans, j'aurois pu faire une brillante figure ſur ce globe, & chanter moi-même mes hauts faits, de peur que perſonne ne s'avisât de ne les pas célébrer à ma fantaiſie.

En voici un petit échantillon que je ſoumets intrépidement à ta cenſure; ou plutôt je t'engage, pour tes plaiſirs, à le lire avec ſoin, pour ne perdre aucune de ſes rares beautés.



JOURNAL DE MON VOYAGE.

Nous roulions depuis un quart d'heure en ſilence dans notre voiture, avec la même vîteſſe que les nuages qui couroient ſur nos têtes. Je béniſſois la mémoire de celui qui, le premier, inventa cette manière agréable de nous tranſporter d'un endroit à l'autre, ſans éprouver de fatigue, en attendant qu'on perfectionne le projet de nous voiturer encore plus doucement par les airs, dans un bateau volant, ou ſur des ballons. L'aſpect de la campagne ſurprit enſuite ma penſée. Tous les arbres étoient dépouillés de leur parure : à peine y reſtoit-il quelques feuilles jaunes ou rougeâtres, qui n'attendoient que le moindre ſouffle du vent, pour devenir ſon jouet. Les tendres accens du roſſignol, le concert joyeux des pinçons & des fauvettes ne rempliſſoient plus les bocages : on n'entendoit que les cris glapiſſans des corbeaux & des corneilles qui fuyoient à tire d'aîle, effrayés par le bruit de la coignée du bûcheron. Au lieu de ce grand rideau de verdure, qui préſentoit de toutes parts la richeſſe & la gaîté, on ne découvroit, à travers les têtes chauves des arbres, que des chaumières à demi-ruinées, & des villages enveloppés de fumée & de brouillards. Des femmes occupées

à ramasser des branches de bois mort, quelques laboureurs traînant la herse sur leurs guérets, des ramiers sauvages qui cherchoient, dans l'épaisseur du chaume, les grains échappés aux glaneuses, étoient les seules créatures vivantes qu'on apperçût de loin en loin sur les champs. Rien ne consoloit nos regards attristés, que les jeunes semences déjà verdoyantes, qui s'élevoient de la terre pour annoncer l'espoir d'une heureuse récolte.

Nous fûmes tirés de la rêverie où nous plongeoit ce spectacle mélancolique, par les mouvemens extraordinaires que nous vîmes faire soudain à notre cocher. Sa redingotte étoit glissée de son siège sur l'une des petites roues, qui l'emportoit autour de son essieu, comme des aîles de moulin à vent; après bien des tours, il vint à bout d'en saisir une manche, & la tiroit à lui de toutes ses forces, en criant d'une voix enrouée : O ma redingotte! ma redingotte! Je me jetai précipitamment à la portière pour regarder; mon chapeau tomba, & je me mis à crier : ô mon chapeau! mon chapeau! Geoffroi, de son poste, entend nos lamentations, & se penche : son bonnet fourré lui échappe. Il ne crie point : ô mon bonnet! mon bonnet! mais, en voulant le rattrapper dans sa chûte, il se renverse lui-même à terre de toute sa longueur. Heureusement pour le malheureux, que ce fut dans un large & profond bourbier bien douillet;

car, autrement, je ne sais ce qui seroit arrivé de sa vie, au moins de son nez, de ses dents & de son menton. Il n'avoit fallu qu'une minute pour toutes ces catastrophes. Mon papa étoit le seul qui, dans toute cette bagarre, n'eût pas perdu l'esprit : il baissa la glace de devant; & saisissant les rênes dans les mains du cocher, il arrêta les chevaux. Le cocher descendit, & dégagea de l'essieu sa redingotte : mais quelles furent ses tristes doléances, lorsqu'il vit au milieu de la taille un grand trou, par où sa tête énorme auroit pu passer avec toute la frisure d'un petit-maître!

Geoffroi, de son côté, avoit la bouche si empâtée, qu'il ne pouvoit articuler un seul mot. O ma sœur! si tu l'avois vu, sous ce masque, essayer de rire pour me tranquilliser sur sa culbute! Il ne faisoit qu'éternuer, cracher, & se frotter, avec les mains, les genoux & les coudes. Son habit, autrefois tout vert, ne l'étoit plus que par derrière : il avoit l'air d'une perruche grise, à demi-doublée de perroquet. Il retourna quelques pas en arrière, pour chercher son bonnet de peau de renard : par bonheur qu'on y avoit laissé tenir la queue de l'animal, pour figurer en forme de panache. C'est elle qui le fit découvrir, & qui servit à le repêcher de l'ornière profonde où il s'étoit englouti. Il fallut le tordre & le retordre, pour qu'il pût l'emporter sous son bras. On rattrapa aussi mon chapeau, à

qui le vent faisoit faire mille sauts périlleux en avant & en arrière : mais il ne perdit rien à toutes ces cabrioles ; au contraire, il y gagna une épaisse calotte, qu'il a su conserver en partie, à la barbe de toutes les brosses de la maison.

Quand nous fûmes remontés dans la voiture, & que tout fut rétabli dans son premier ordre autour de nous, il fut d'abord question de faire de la philosophie sur toutes ces disgraces. Mais après en avoir essayé de la plus sérieuse, il nous vint dans l'esprit que le parti le plus sage étoit peut-être de prendre la chose gaiement. Mon papa tira de sa poche des consolations pour le cocher. De mon côté je vis bien que Geoffroi n'étoit en peine que de son bonnet, parce que l'habit étoit de la livrée de la maison. Je lui fis un signe qui le remit de belle humeur, & tout le monde continua la route comme si rien ne fût arrivé. Nous étions près d'entrer dans un village, lorsque nous apperçûmes un vieux soldat assis sur une pierre au bord du chemin. Il avoit une de ses jambes pliée en arrière sous lui, & l'autre, qui étoit de bois, toute roide, & tendue en avant. A sa gauche étoit une longue béquille, à sa droite un grand chien noir. Mon papa, qui fait profession d'aimer les soldats les mieux estropiés, le salua d'un air de bienveillance, & me donna une pièce de vingt-quatre sols, pour la jeter, en passant, dans son chapeau ; ce que je

fis, ſans me vanter, avec beaucoup d'adreſſe. La voix de ſa reconnoiſſance fut ſi haute, qu'elle réveilla une femme de très-mauvaiſe mine, qui dormoit, tout près de là, ſur un tas de paille. Elle ſe mit à courir après notre voiture, & l'atteignit au moment où nous en deſcendions pour entrer dans l'auberge. Ah! monſieur, dit-elle à mon papa, vous placez bien mal vos charités! Si vous donnez de ſi belles aumônes à un vieux ivrogne, que ferez-vous pour une brave femme, comme je la ſuis, qui n'a pas bu de vin depuis dix ans? Mon papa, dont l'eſprit s'étoit occupé de bien des choſes dans cet intervalle, ne ſongeoit plus à l'invalide, & la regardoit d'un air étonné. Oui, oui, monſieur, reprit-elle, c'eſt de ce vieux ivrogne de ſoldat que je parle. J'ai bien entendu comme il vous remercioit pour une pièce de vingt-quatre ſols que le petit monſieur lui a jetée de votre part. Je gagerois qu'avant la nuit, il l'aura toute bue en eau-de-vie: & puis n'avez-vous pas vu ce grand chien noir qu'il a toujours à ſon côté? Un mendiant nourrir un chien! N'eſt-ce pas voler d'autres malheureux?

Finiſſez, lui répondit mon papa d'un ton ſévère: pourquoi me dire du mal d'un homme qui a beſoin, comme vous, de ma pitié? S'il aime un peu l'eau-de-vie, je le pardonne à un vieux ſoldat. Tandis que nous ſommes aſſis à notre aiſe au coin du feu, il faut que ces braves gens ſup-

portent le vent, la neige, la pluie, toutes les rigueurs de l'hiver : il n'eſt pas ſurprenant qu'ils aient recours à une boiſſon qui les réchauffe, & qu'ils s'y accoutument. Pour ſon chien, c'eſt peut-être l'unique attachement qu'il ait dans le monde ; c'eſt ſon compagnon fidèle, le ſeul ami qui prenne part à ſes bonnes ou mauvaiſes journées. En achevant ces mots, il lui donna, ſans la regarder, une pièce de deux ſols. Elle la reçut d'un air dédaigneux, & s'en retourna en grognant tout le long du chemin. Cette vilaine femme m'avoit donné de l'humeur. Je ſuis bien fâché, dis-je à mon papa, que vous l'ayez ſecourue de la moindre choſe. Dire des injures à ce pauvre ſoldat, & lui envier votre aumône ! il faut être bien méchant ! Tu as raiſon, mon fils, me répondit-il : celui qui veut émouvoir ma pitié envers lui, aux dépens d'un autre, ne fait qu'exciter mon indignation. Cependant je la vois dans le beſoin, & j'oublie ſon mauvais naturel ; elle en eſt aſſez punie par elle-même. Sans la méchanceté de ſa langue, je lui aurois donné autant qu'à lui. Pendant ce dialogue, l'aubergiſte nous avoit conduits dans une chambre, dont une croiſée s'ouvroit ſur le chemin que nous avions parcouru, & l'autre, ſur la cour de l'auberge. En attendant qu'on nous apportât le dîner, je me mis à la fenêtre. Le premier objet que j'aperçus, ce fut la vieille

femme qui venoit de s'asseoir au pied d'un ormeau tout près de la maison : elle tiroit de sa poche une petite bouteille de vin, dont elle se mit à boire d'un grand courage. J'appelai mon papa, & je la lui fis remarquer : il m'imposa silence, de peur qu'elle pût nous entendre. Au même instant nous vîmes au loin le vieux soldat qui venoit vers nous, appuyé sur sa béquille, & suivi de son chien noir. Aussitôt que la vieille femme l'aperçut, elle fit rentrer précipitamment la petite bouteille dans sa poche. Nous fûmes curieux d'entendre leur entretien. La bonne mère ! lui dit l'homme à moustache, en l'abordant, est-ce que vous voulez coucher-là sans dîner ? Vous n'avez donc pas faim d'aujourd'hui ? Oh ! ce n'est pas la faim qui me manque, répondit-elle d'un ton pleureur ; c'est de quoi manger. Bon : s'il ne tient qu'à cela, répliqua-t-il, j'en ai pour nous deux. Alors, s'étant assis auprès d'elle, il fit glisser de dessus son dos un vieux havresac, & en tira un morceau de pain noir, avec un bout de cervelat bien enveloppé dans du papier, qu'il lui présenta. Il ne garda pour lui qu'un peu de pain & de fromage : encore, à chaque morceau qu'il mangeoit, en donnoit-il à son chien, qui s'étoit mis par derrière, & qui tenoit sa tête appuyée sur son épaule, de l'air de la plus intime familiarité. Pendant leur repas, la méchante vieille



Pendant leur repas, la méchante Vieille tourna la conversation sur la dureté des voyageurs.

C. P. Marillier del.   De Lignon sc.

tourna la converſation ſur la dureté des voyageurs, & dit que ce monſieur qui venoit d'arriver à l'auberge, ne lui avoit donné que deux liards. Cela ne peut pas être, répondit l'honnête guerrier : il m'a l'air d'un bien brave homme. Apparemment qu'il ne lui reſtoit dans ſa bourſe que de l'or, qu'il ne pouvoit pas changer. Voyez ce qu'il m'a fait jeter par ſon fils, une pièce de vingt-quatre ſols; la voilà. Il n'en tombe pas ſouvent de ce calibre dans mon chapeau. Mais ne ſoyez pas en peine, vous en profiterez comme moi : je ne ſais pas être heureux tout ſeul. Un bon repas demande un coup de vin; je n'en ai pas fait couler aujourd'hui dans mon eſtomac, malgré le froid ſalé qu'il fait ; mais ma pauvre bourſe étoit ſi plate, que je l'aurois enfilée dans le trou d'une aiguille. La voilà devenue rondelette à préſent, & je ſuis en état de dépenſer aujourd'hui ſix ſols; trois pour vous, trois pour moi : le reſte ſera pour d'autres rencontres. Allons, la bonne mère, donnez-moi la main : il ſe leva d'un air jovial, en diſant ces mots. La méchante vieille ſe mit à faire le bon valet; elle lui préſenta officieuſement ſa béquille, & careſſa ſon chien. Je crois que je l'aurois battue pour cette noire fauſſeté. Ils s'acheminèrent enſemble vers l'auberge, tandis que nous allions nous poſter à la fenêtre qui donnoit ſur la cour. Nous vîmes bientôt le ſoldat ſe faire

donner une roquille de vin, & deux petits verres, dont il remplit l'un pour sa convive. Elle l'avala d'un trait.

Mon papa ne put contenir plus longtems son indignation. Fi ! la détestable créature, cria-t-il à haute voix ! Ils levèrent tous deux la tête : la femme poussa un cri en nous reconnoissant; mais le soldat n'en parut point déconcerté : Mon bon monsieur, cria-t-il à mon papa, vous voyez comme nous nous régalons à votre santé. Permettez que je vous la porte, continua-t-il, en ôtant son chapeau, celle de monsieur votre fils aussi : je n'oublie personne, si petit qu'on soit, quand c'est d'honnêtes gens. Grand bien vous fasse, l'ami ! lui répondit mon papa. Vous avez un cœur tel que je les aime : tout pauvre que vous êtes, vous savez obliger. Voici de quoi vous souvenir encore de nous, (en lui jetant un écu sur la table) : mais, pour ceux qui boivent le vin d'un brave homme qu'ils viennent de calomnier lâchement..... La méchante femme n'en attendit pas davantage ; elle se retira la tête baissée, dans une extrême confusion. Pendant notre dîner, l'hôte nous raconta que le brave soldat, nommé Thierry, avoit servi trente ans ; qu'il n'avoit quitté les armes que par une suite du malheur arrivé à sa jambe, & qu'il avoit les certificats les plus honorables de tous ses officiers. C'est lui, continua-t-il, qui main-

tient le bon ordre & la paix dans le village : ses moustaches grises en imposent encore aux vagabonds. Tout le monde se feroit un plaisir de lui donner du pain, s'il vouloit le prendre; mais il n'en reçoit point, qu'il ne l'ait mérité par quelque service, comme des messages d'une paroisse à l'autre, dont il s'acquitte avec autant d'intelligence que de fidélité. Je l'aurois mis en colère, si j'avois refusé de prendre son argent pour le verre de vin qu'il vient de boire. Il prétend que je dois vivre avec tout le monde des profits, de mon état; & que si je lui donnois quelque chose, je serois obligé de le porter sur le compte d'un autre; ce qui ne seroit pas juste. Tous les matins, il va de bonne heure, avec une hotte de cailloux sur les épaules, remplir les ornières faites la veille sur le chemin. Vous avez dû remarquer comme il est bien entretenu : il ne demande jamais rien; mais il n'est guère de voyageurs habitués sur la route, qui ne lui donnent quelque chose au passage; & il le prend en conscience, parce qu'il croit l'avoir gagné. L'hiver, quand le froid est trop rude, il vient faire des sabots d'enfans au coin de ma cheminée, & il les donne pour rien à ceux qui ne sont pas en état de le payer, de peur qu'ils ne s'enrhument. Seulement il les fait danser devant lui pour sa peine.

Eh bien! ma sœur, que dis-tu de ce bon Thierry?

Ce dernier trait de son histoire m'a fait tant de plaisir, que je lui ai commandé pour toi une paire de sabots, que je prendrai à mon retour. Comme tu es trop généreuse, & d'ailleurs trop loin de lui, pour le payer en gambades : je me charge, à ton intention, de le solder en monnoie de meilleur aloi. Je veux lui en donner six francs, afin que le cadeau soit plus digne de t'être présenté. Ils ne te seront pas inutiles pour courir cet hiver dans le jardin.

Si je ne craignois que mon journal n'eût déjà fatigué ta patience, j'aurois vraiment bien d'autres histoires à te raconter. Je te dirois comme, chemin faisant, je mis à fin une grande aventure, par un moyen dont le seigneur don Quichotte, malgré toute sa bravoure, n'auroit jamais eu l'esprit de s'aviser. Tu vas croire, peut-être, d'après ce début, qu'il y avoit un enchanteur, ou tout au moins, un géant dans la querelle, & qu'il s'agissoit de la destinée de quelqu'illustre princesse, & d'un grand royaume à reconquérir. Eh bien, non, ma chère Juliette! ce n'étoit qu'une petite dindonnière aux prises avec un petit chevrier, pour défendre une petite pomme qu'elle venoit de cueillir. Après m'être informé gravement de la cause de ce duel, je pris, comme tu le devines sans peine, la défense du plus foible, mais en paroles; car heureusement pour le fort, je n'avois ni lance, ni

rondache ; d'ailleurs, il faut aussi te dire qu'il étoit de tournure à rosser, malgré toutes ces armes, le pauvre chevalier. Je vis tout de suite que le personnage d'un Salomon, ou d'un Titus, alloit beaucoup mieux à ma taille, & je terminai le combat au grand contentement des deux champions, en partageant entr'eux les restes du pâté que maman nous avoit donné pour la route. Je pourrois encore te représenter la détresse d'un malheureux lièvre que nous vîmes courir à travers les champs, poursuivi par une meute de chiens & de chasseurs. Le pauvre animal, après les avoir mis vingt fois en défaut par ses crochets dans la plaine, étoit grimpé sur la pointe d'une roche pendante tout-à-pic sur des précipices. Un chien furieux l'aperçut dans cette dernière retraite, & eut l'audace de le forcer. Je les vis se précipiter l'un & l'autre, & rouler ensemble tout déchirés...... Mais cette peinture est trop cruelle, n'est-ce pas ? J'aime mieux t'offrir des images plus douces, en te parlant de la joie que notre arrivée inattendue a fait naître ici dans toute la maison. Si tes plaisanteries malignes ne m'avoient pour jamais détrompé de l'idée que j'ai voulu prendre quelquefois de mon mérite, je me croirois un homme important, à la manière dont je suis fêté. Il est plus modeste de croire que je suis redevable de ces regards au souvenir que l'on

a conservé de ta visite de l'année dernière, & je mets tout mon orgueil à te devoir ma considération.

Voilà, ma chère sœur, le récit peut-être un peu trop détaillé de mes diverses aventures. La plus périlleuse est celle où je me suis engagé, pour te plaire, en essayant de te les décrire : je n'aurois jamais cru en venir à bout. Je ne veux point te faire valoir mon travail : je me flatte cependant que tu m'en saurois quelque gré, si je te disois que l'on me sonne depuis un quart-d'heure, pour goûter des beignets qui se refroidissent à m'attendre. Je ne crois pas que l'héroïsme de l'amitié fraternelle puisse aller guère plus loin.

Adieu, ma chère Juliette : je vais me divertir ici le mieux qu'il me sera possible, pour que tu me trouves plus gai, quand je retournerai près de toi. C'est une attention délicate dont tu dois sentir tout le prix, & qui te prouve le tendre attachement avec lequel je suis pour toujours ton frère,

DIDIER DE LORMEUIL.



DERNIÈRE

DERNIÈRE RÉPONSE
DE JULIETTE DE LORMEUIL
A SON FRERE.

J'AVOIS toujours ouï dire que rien ne fervoit, comme les voyages, à former l'efprit : ta relation vient de m'en donner une preuve, à laquelle j'étois bien loin de m'attendre. Qui jamais eût penfé qu'un petit écolier de rhétorique, comme toi, fe crût déjà philofophe, pour avoir fait fix lieues! Tu me difois, dans ta première lettre, que tu deftinois le récit de ton voyage à la poftérité : lorfque tu voudras l'envoyer à fon adreffe, je me charge de faire le deffin de quelques eftampes pour l'accompagner. Ta defcription de la campagne, dans cette trifte faifon, me fournira le fujet d'un payfage d'automne très-pittorefque. L'opiniâtre cocher qui, fans bouger de fon fiège, tiraille par la manche fa malheureufe redingotte; le pauvre Geoffroi fe relevant tout confus de fon bourbier, mon petit étourdi de frère, tête nue à la portière, fuivant des yeux fon chapeau dans fes pirouettes; voilà trois drôles de figures à peindre, tandis que mon papa, toujours fidèle à fon caractère de pru-

dence, fera le contraste de mes originaux; en saisissant les rênes, & arrêtant l'attelage. Tu penses bien que je n'oublierai pas le dîner sous l'orme de la méchante femme & du vieux soldat. Quelle bonne physionomie je veux donner à ce brave Thierry, & à son chien noir, mangeant amicalement sur son épaule! Enfin, je terminerai ma galerie par la scène de la dindonnière & du chevrier. Mon frère sera peint, comme tu te le représentes toi-même, jugeant gravement leur querelle, & les mettant d'accord avec des bribes de pâté. Il est vrai que je ne mettrai au-dessous ni le nom de Salomon ni celui de Titus, que tu ne fais pas la moindre façon à te donner avec ta modestie ordinaire, mais bien celui du nouveau Sancho-Pança, qui ne laissera pas de te faire également honneur; car je n'ai guère vu, dans ma vie, de personnage d'un plus grand sens.

Comme je me flatte que tu ne voudras jamais être en reste avec moi, je t'abandonne aussi mon voyage, pour en tirer tels sujets de dessin qu'il te plaira d'y trouver. Je crois qu'ils pourroient faire très-naturellement le pendant des miens.

N'allois-je pas oublier de te faire mes remercîmens pour les jolis sabots de la façon de Thierry? Comme je ne me sens pas en état de répondre à un cadeau si magnifique, tu permettras que je te

paye à mon retour, comme il ſe fait payer des pauvres enfans du village : je répète, à cet effet, un nouveau pas de rigodon.

Je ſuis infiniment touchée du ſoin que tu prends pour me conſerver ta gaîté. Je te prie de croire que je ſuis capable de la même délicateſſe.

Adieu, mon cher Didier, nous ſommes, je penſe, à deux de jeu pour la malice. Je ne veux l'emporter ſur toi, que par les ſentimens d'une plus tendre amitié.

JULIETTE DE LORMEUIL.

Fin du Voyage de Didier de Lormeuil.


Digitized by Google

FRAGMENT
D'UN VOYAGE
D'ESPAGNE,

PAR M. DE LA DIXMERIE.



FRAGMENT D'UN VOYAGE D'ESPAGNE.

Des voyageurs concentrés dans un même vaiſſeau, n'ont rien de mieux à faire, que de ſe voir ſouvent. Toni & Lucile ſe lièrent de la manière la plus intime avec un Eſpagnol nommé don Tellès; c'étoit un homme de quarante ans, qui parloit d'un ton ſimple, même en parlant ſa langue, & en parlant de lui. Il voyageoit depuis pluſieurs années, & avoit parcouru, en obſervateur, l'Italie, l'Allemagne, la France & l'Angleterre. Il retournoit dans ſa patrie, abſolument délivré du joug de l'orgueil & de la prévention. Il étoit même très-inſtruit, & ſe bornoit à ne pas ſe croire un ignorant. Toni aimoit, il cherchoit ſa préſence & ſon entretien. Il ſe plaiſoit ſurtout à le queſtionner en ce qui concernoit l'Eſpagne.

Vous vous adreſſez bien, lui dit un jour don Tellès, tout autre de mes compatriotes pourroit ne vous répondre que pour vous tromper; je ne vous tromperai pas. Vous allez viſiter une nation peu jalouſe qu'on la viſite, & qui ſe confine chez elle comme vos anciens nobles ſe confinoient dans leurs châteaux. Un Eſpagnol voyageur eſt regardé parmi nous comme un échappé de l'ordre des chevaliers errans; & s'il nous reſtoit un Michel Cervantes, je ne ſerois pas ſurpris de me voir un jour traveſti en nouveau don Quichotte. Nous fuyons autant la communication, que les autres la cherchent. On peut même dire que nous prenons d'aſſez bonnes meſures pour qu'on ne vienne pas nous chercher. Notre pays offre peu de commodités aux voyageurs. Nos hôtelleries n'en ont que le titre : on y paye fort cher le ſoin de s'y ſervir & de ſe nourrir ſoi-même. Notre accueil eſt flegmatique & preſque inſultant; car il y a peu de diſtance de l'air de dignité à l'air d'inſulte. Si pourtant vous avez le courage de ſupporter ces premières épreuves, peut-être en ſerez-vous dédommagé par la ſuite. L'Eſpagnol d'une certaine claſſe eſt peu affable, mais généreux. Il promettra difficilement, mais il tiendra ce qu'il a promis; il ne s'agit que de le déterminer. Il ſeroit même l'homme le plus laborieux, s'il pouvoit une fois ſe livrer au travail.

On ne peut, dit alors Toni à don Tellès, que bien présumer de votre nation, quand on a pu vous voir & vous entendre. On ne partage point des défauts qu'on peint avec tant de vérité & de désintéressement; & j'aime à croire qu'une grande partie de vos compatriotes sont dignes de vous imiter.

J'ai, reprit don Tellès, le bonheur d'être né curieux : cette curiosité m'inspira le goût des voyages. Ce fut en comparant les autres nations avec la mienne, que j'apperçus ce qu'il faudroit rectifier en elle. Sans cette utile comparaison, j'aurois moi-même encore tous les défauts que je viens de fronder : un peuple, qui dédaigne tous les autres peuples, & qui s'estime infiniment lui-même, conserve aussi précieusement ses vices que son orgueil.

Et les femmes, demanda Lucile, ont-elles aussi leur petite portion d'orgueil? Cette portion, répliqua don Tellès, vaudroit bien la nôtre, si la nature n'y eût pourvu jusqu'à un certain point. Il est encore d'usage parmi nous de se plaindre des rigueurs de sa belle; mais on ne s'en plaint guère aujourd'hui que par usage.

Ce fut dans des entretiens à-peu-près de cette nature, que nos voyageurs employèrent une partie du trajet : il ne fut troublé par aucun accident, sinon que Lucile étoit très-fatiguée en débarquant

à Oviédo, port de la province des Asturies. Ce fut une raison pour s'y arrêter quelque tems : don Tellès y avoit aussi quelques affaires, & de-là il devoit se rendre à Madrid. Notre couple voyageur, qui voyageoit sans but, étoit également décidé à voir la capitale d'Espagne. Tous trois furent charmés de ce que leurs arrangemens ne les séparoient pas, & s'accordoient si bien avec leur inclination.

N'oublions pas de dire qu'il y avoit eu, lors du débarquement, une petite discussion entre Toni & le capitaine du vaisseau : celui-ci avoit absolument refusé la rétribution du passage de Toni & de Lucile. Cela ne me regarde point, disoit-il : je me suis arrangé avec M. Wolf; c'est à vous à vous arranger avec lui. Quelques instances qu'on pût lui faire, il persista dans son refus; il rejeta de même toute espèce de présent. Toni s'en tint donc au projet de dédommager Wolf à la première occasion : il le fit aussitôt qu'elle se présenta; mais il n'en fut pas moins sensible à ce procédé amical & généreux. Je vois bien, disoit-il, que tout homme a son foible, comme il a ses vertus; de même que chaque nation a ses défauts, comme elle a ses avantages. Il ne faut rien omettre dans la balance, quand on veut peser ces objets avec équité.

Don Tellès, qui étoit un homme considé-

table dans l'Espagne, s'étoit arrangé pour rentrer dans Madrid d'une manière convenable à son état. Nos voyageurs traversoient avec lui, dans sa voiture, les montagnes des Asturies : ils se rendirent à Léon, ville qui donne son nom à un royaume. Voici, disoit don Tellès à ses compagnons de voyage, voici le berceau de la nouvelle monarchie espagnole. Ce fut dans les montagnes des Asturies, que se refugièrent les Espagnols qui ne voulurent point être esclaves des Africains : ils fondirent sur eux des montagnes, & leur arrachèrent cette première dépouille, qui fut suivie de beaucoup d'autres. On sera toujours étonné, disoit Toni à don Tellès, d'y voir plus de royaumes que dans tout le reste de l'Europe.

Je viens de vous en dire la raison, dit l'Espagnol : toutes ces couronnes nous rappellent un tems d'esclavage ; il fallut reconquérir l'Espagne pièce à pièce, & chaque lambeau qu'on arrachoit aux Africains, s'érigeoit aussitôt en royaume particulier : eux-mêmes en fondèrent quelques-uns qu'ils n'ont pu conserver. Ainsi, quoique les Maures n'existent plus parmi nous, les traces de leur domination s'y voyent encore : de même que le droit romain, qui régit encore une partie de la France, annonce qu'elle fut autrefois l'esclave des Romains.

Ce n'eſt pas tout, ajouta don Tellès : l'Eſpagne avoit plus fait que de reconquérir ſes poſſeſſions ; elle avoit conquis des ſujets. Ses tyrans Africains étoient devenus ſes eſclaves, & cette conquête en valoit bien une autre pour elle ; mais elle ne crut pas devoir la conſerver. On chaſſa d'Eſpagne les ſeuls hommes laborieux que l'Eſpagne renfermât ; elle eut l'avantage de n'être plus habitée que par des Eſpagnols, & le déſavantage d'avoir très-peu d'habitans.

Pour moi, ajouta Lucile, en ſouriant, je regrète les Maures. On dit que, ſans eux, l'Europe ſeroit moins galante : on ne peut être femme ſans leur ſavoir gré d'une telle inſtitution.

Nos voyageurs éprouvèrent plus d'une fois ce que don Tellès avoit dit du déſagrément de voyager en Eſpagne : plus d'une fois ils ſe couchèrent ſans lit, & ſoupèrent de ce qu'ils avoient apporté. L'extrême gaîté de Lucile aſſaiſonnoit ces mauvais repas, & lui faiſoit tout ſupporter avec patience. Le grave don Tellès rioit de ſes ſaillies, & ſouvent elle faiſoit oublier à Toni les raiſons qu'il avoit de s'affliger.

De plus, comme il étoit né obſervateur, ſes yeux & ſon eſprit s'occupoient de tout ce qui venoit les frapper. Il jetoit un regard de compaſſion ſur les vaſtes plaines qu'il traverſoit ; il étoit toujouts étonné qu'un ſi beau pays ne fût, pour

ainsi dire, qu'un beau désert. Voilà, disoit don Tellès, les tristes fruits de l'indolence & des préjugés qu'on nous reproche. Nous dédaignons tous les arts utiles, & particulièrement le premier & & le plus utile de tous, l'agriculture. Chez nous, l'emploi le plus noble du tems est de ne l'employer à rien; & plus un homme est parfaitement inutile, plus il se croit recommandable. Nous épuisons les mines du nouveau monde, pour payer l'industrie de nos voisins; nous ne sommes que leurs tributaires, & nous ressemblons au Midas de la fable, qui périt pour avoir eu le malheur de tout métamorphoser en or.

Nos voyageurs s'arrêtèrent quelques jours à Salamanque, ville connue par son université, & par quelques-uns de nos romans. Ce qui les détermina à s'y arrêter, c'est qu'ils y trouvèrent un traiteur François, chez lequel on trouvoit à coucher & à vivre. Ils furent moins heureux à Ségovie, renommée par ses laines & son aqueduc. Ils se plurent beaucoup à Valladolid, ville très-agréable par elle-même; & grace encore à un traiteur François, ils y séjournèrent avec agrément. Le voisinage de Madrid, & les affaires de don Tellès, les appeloient dans cette capitale de toute l'Espagne. Il en est, disoit don Tellès à nos voyageurs, de la fortune de certaines villes, comme de celle de certains hommes, le hasard y entre pour beaucoup.

Tolède étoit la capitale de la nouvelle Castille : Charles-Quint, après une maladie, voulut aller prendre l'air à quelques lieues de-là. Il trouva que cet air lui avoit été favorable, & il y fixa son séjour. De-là, l'origine de Madrid, celle de son accroissement, de sa fortune, & de la figure que cette ville fait aujourd'hui dans le monde.

Ils s'arrêtèrent à l'Escurial, où la cour n'étoit point alors. L'Escurial est un beau palais adapté à un beau couvent; car le palais semble avoir été construit pour le couvent, & non le couvent pour le palais. Tous deux furent bâtis par Philippe II, en mémoire de la bataille de Saint-Quentin. C'étoit un vœu qu'il avoit formé durant cette bataille; ce qui fit dire par un François, à ce roi même, qu'il falloit que sa majesté eût une belle peur pour se résoudre à faire un vœu si dispendieux.

Enfin, notre société ambulante arriva à Madrid. Les murailles de cette ville sont construites de cailloux : ce qui fait dire hyperboliquement aux Espagnols, que les murs de Madrid sont de feu. On pourroit ajouter qu'alors les rues de cette ville n'étoient pas même des chemins; leur malpropreté en eût fait autant de cloaques, si l'âpreté du soleil y souffroit rien d'humide. Pour les traverser sans dégoût, il eût fallu au moins être privé de deux sens; l'odorat & la vue.

Don Tellès ne voulut point quitter ses com-

pagnons de voyage. Il avoit son hôtel, & de plus il avoit encore sa mère par qui cet hôtel étoit habité. Rien n'empêchoit que Lucile ne pût l'habiter avec décence. Il falloit qu'elle & Toni cédassent aux invitations de l'Espagnol généreux. Ils furent installés chacun dans un appartement commode, & ne tardèrent point à reconnoître que don Tellès avoit étudié, en France, un point qu'on y regarde comme un des points capitaux du savoir-vivre, les petits-soins.

Don Tellès reçut & rendit beaucoup de visites; mais il ne négligea point ses hôtes. Il s'attacha à leur procurer tous les amusemens que Madrid pouvoit leur offrir. Ces amusemens étoient peu variés : à peine se souvient-on qu'il ait existé un théâtre dans Madrid. Cette nation, qui eut de bonnes comédies avant que nous eussions même de bonnes farces, ne produit plus maintenant ni farces, ni comédies. Quelques courses à cheval, quelques combats d'un homme contre un taureau, forment aujourd'hui leurs amusemens de prédilection; mais ce dernier amusement devient souvent funeste à ceux qui s'y livrent. Nos voyageurs visitèrent d'abord les édifices publics : on rebâtissoit alors le palais du roi, devenu depuis un très-beau palais. Ils virent les autres monumens, ceux du moins qui peuvent mériter ce nom, & en particulier le fameux pont bâti sur le Mancénarès. On a dit de

ce pont, qu'il ne lui manquoit rien, excepté une rivière.

Ce qu'un voyageur trouve le plus difficilement dans Madrid, c'eſt de la ſociété. Don Tellès en avoit déjà prévenu ſes hôtes. Vous en aurez cependant, diſoit l'Eſpagnol à Lucile; mes compatriotes déſavoueront tous l'uſage reçu, lorſqu'ils connoîtront, en vous voyant, tout ce que cet uſage leur feroit perdre.

Ce qu'il avoit prévu, arriva; & d'ailleurs il jouiſſoit d'une conſidération qui refluoit néceſſairement ſur ceux qu'il préſentoit comme ſes amis. En peu de tems, nos jeunes voyageurs furent plus recherchés qu'ils ne deſiroient l'être. Lucile trouva beaucoup d'admirateurs, & ne fit point de jalouſes : les femmes la louoient & la craignoient. On ſait que la grande affaire des dames Eſpagnoles, c'eſt l'amour : l'uſage & leur propre penchant leur font une loi de s'en occuper : mais le même uſage preſcrit aux amans des formalités bien minutieuſes. L'amour ne marche en Eſpagne qu'à la ſuite de la galanterie, & ſouvent l'éclat de l'une nuit aux projets cachés de l'autre. Il faut paroître authentiquement amoureux, pour oſer faire entendre qu'on l'eſt, & même le paroître encore, quand on a ceſſé de l'être. Au reſte, le caractère national ſe plie merveilleuſement à toutes ces épreuves. Ce qu'un jeune Eſpagnol redoute

redoute le plus, c'eſt de paroître indifférent, lors même qu'il eſt le moins amoureux.

Il faut avouer auſſi que les dames Eſpagnoles ſont très-capables d'inſpirer des paſſions réelles. Preſque toutes ſont intéreſſantes, pluſieurs ſont très-belles, malgré leur teint un peu brun. Une petite ſtature, mais une taille fine, des yeux pleins de feu, les plus beaux cheveux, les plus belles mains, & certain air paſſionné qui anime toute leur perſonne; tout cet enſemble, dis-je, laiſſe peu de reſſources à l'indifférence; il faut ou les fuir ou les chercher. Elles ſavent, d'ailleurs, donner à leur teint un éclat qu'il ne tient point de la nature. C'eſt à elles que le beau ſexe doit l'invention de la céruſe & du carmin.

Elles abuſent un peu de la découverte; mais combien n'en abuſe-t-on pas ailleurs, ſans avoir eu, comme elles, le mérite de l'invention! Lucile, qui n'en faiſoit aucun uſage, & qui n'avoit nul beſoin d'en uſer, paroiſſoit une eſpèce de phénomène au milieu d'elles, Ce n'étoit pas même le ſeul avantage qui la fît remarquer : chaque jour elle recueilloit de nouveaux ſuffrages; mais ce qui la touchoit le plus, c'étoit les égards qu'on avoit pour elle dans ſa nouvelle demeure. La mère de don Tellès avoit le même caractère que ſon fils, ſans avoir même eu beſoin de le perfectionner par des voyages. Elle goûta beaucoup Lucile, & la

prévint ſur tout ce qui pouvoit la flatter. D'ailleurs, l'arrivée de don Tellès attiroit chez lui une ſorte d'affluence; & Lucile, qui vivoit à la françoiſe, ne ſe rendoit pas inacceſſible aux regards. C'en fut aſſez pour que l'affluence redoublât : c'en fut auſſi plus qu'il n'en falloit pour qu'une foule de jeunes cavaliers Eſpagnols rechercha ſſent l'amitié de Toni. On ne parloit dans Madrid que de la jeune Françoiſe : on l'invita dans les meilleures maiſons, & la curioſité, dans cette circonſtance, l'emporta ſur la dignité.

Six ſemaines s'écoulèrent dans ces ſortes de deſcriptions; &, durant cet intervalle, Lucile eut la gloire de faire plus d'un inconſtant parmi la nation qui ſe pique le plus de conſtance. Mais Toni, toujours ſans y prétendre, la rendoit inſenſible à tout autre hommage. On étoit ſurpris qu'elle n'accueillît ni ne rebutât perſonne. Un de ceux qui paroiſſoient en être les plus étonnés, & même celui qui s'y intéreſſoit le plus, étoit don Eſtevan, jeune homme qui joignoit à la hauteur caſtillane l'impétuoſité françoiſe. Il ne put ſoutenir long-tems l'affront de n'être pas diſtingué par-deſſus tous ſes rivaux : il en chercha la cauſe, qui, ſelon lui, ne pouvoit pas être naturelle. Enfin, il crut s'apercevoir que Lucile regardoit Toni tout autrement qu'on ne regarde un frère; que ſes yeux étoient plus animés que

ne les anime l'amitié fraternelle; & il en conclut que ces noms de frère & de sœur n'étoient qu'un masque pour couvrir leur intrigue. Tout autre eût pris son parti d'après cette découverte : notre Espagnol n'en devint que plus actif & plus jaloux; il n'en fut aussi que plus maltraité. Dès-lors il désespéra de plaire jamais à Lucile, & il borna ses soins à se venger d'elle. Il se détermina même à faire servir à sa vengeance un des principaux expédiens que la galanterie castillane emploie pour se manifester.

On sait qu'en Espagne tout jeune cavalier doit donner une sérénade, chaque nuit, à celle qu'il aime, ou à ce défaut, à celle qu'il n'aime pas. Cet usage est aussi ancien que la domination des Maures, & il n'a point fini avec elle. On s'y plaint souvent de rigueurs qu'on n'a point éprouvées. On y vante une ardeur souvent très-amortie. Quelquefois on y fait à sa belle de tendres reproches; mais on ne s'étoit pas encore avisé de lui chanter des injures. Don Estevan eut, à cet égard, l'honneur de l'invention. Il se piquoit d'avoir du talent pour les vers, talent malheureux lorsqu'il n'est que médiocre, & presque toujours funeste lorsqu'il est satyrique. On peut dire, en adoptant l'expression vulgaire, qu'il chanta pouille à Lucile, au son de la guitare. Il lui reprocha tout

ce qu'il ſoupçonnoit, & du ton d'un homme qui ne ſe borne point à des ſoupçons.

Lucile ne fut pas moins ſurpriſe qu'indignée d'une telle ſérénade : elle reconnut facilement la voix de don Eſtevan, qu'elle avoit plus d'une fois entendue à pareille heure; elle ne trouva de différence que dans l'expreſſion des paroles. Toni étoit lui-même logé ſur la rue. Il ſe couchoit toujours aſſez tard, quoiqu'il n'eût point de ſérénades à donner. Il entendit celle qu'on donnoit à Lucile, & quelques mots lui ayant choqué l'oreille, il redoubla d'attention; alors il diſtingua facilement une foule d'inveƐtives lyriques, & ne conſultant que ſon indignation, il prend ſon épée, & l'inſtant d'après il eſt dans la rue. L'Eſpagnol chantoit encore, quand le François l'aborda l'épée à la main. Défends-toi! lui cria celui-ci d'un ton furieux. Don Eſtevan quitta ſa guitare pour prendre ſon épée : les muſiciens qui l'accompagnoient s'enfuirent ſelon l'uſage, & les deux champions commencèrent entr'eux un combat trop vif pour être long. Don Eſtevan tomba percé d'un grand coup d'épée, & Toni, bleſſé lui-même aſſez grièvement, rentra dans l'hôtel. Cet événement & les cris de Lucile avoient éveillé toute la maiſon. Don Tellès, dont l'appartement étoit éloigné, accourut, & fut très-affligé de ce qu'il apprit. On alla voir ſi don

Estevan respiroit encore : il ne vivoit déjà plus. Quelque tems après, la sainte-Hermandad s'empara de son corps, il fut reconnu, & on le transporta chez lui. Dans ce moment même, on procuroit au blessé tous les secours nécessaires. On reconnut bientôt que sa blessure n'étoit point mortelle; ce qui rassura Lucile, mais ce qui ne l'empêchoit pas de fondre en larmes. Elle s'imputoit le malheur qui venoit d'arriver, & tous ceux qui pourroient en être la suite. Pour don Tellès, il n'imputoit rien à Lucile ni à Toni. Il exhorta celui-ci à ne s'occuper que de son rétablissement, tandis que lui-même veilleroit à prévenir les suites de cette affaire inattendue.

Elles furent encore plus sérieuses qu'on ne les imaginoit. Don Estevan étoit fils unique, & n'avoit plus de père : sa mère, dont il étoit idolâtré, avoit elle-même beaucoup d'ascendant sur l'esprit de la reine d'Espagne. Elle demanda avec instance la punition du meurtrier de son fils. La reine se sentoit peu disposée à la satisfaire; mais ses pleurs l'intéressoient; il en coûtoit à son cœur pour l'affliger encore davantage. De son côté, don Tellès ne négligeoit rien auprès du roi, ni même auprès de la reine, pour balancer les sollicitations de dona Padilla; c'est le nom de cette mère infortunée & vindicative. L'affaire étoit éclaircie, & toute la cour convenoit que don Estevan avoit mérité son

sort. La générosité espagnole trouva même qu'un étranger, en pareil cas, devoit être mis sous la protection publique. Ainsi, les sollicitations de dona Padilla ne purent lui obtenir la vengeance qu'elle espéroit. Elle se restreignit, enfin, à demander que celui qui l'avoit privée d'un fils unique, n'habitât pas les lieux d'où il l'avoit fait disparoître. Epargnez-moi, disoit-elle, en se jetant aux pieds de la reine, l'horreur de me rencontrer avec l'auteur de mon désespoir : s'il lui est permis d'habiter les lieux que j'habite, souffrez que je m'en exile pour jamais.

Il étoit difficile à la reine de se refuser à cette demande; c'est-à-dire, de préférer l'absence d'une de ses favorites à celle d'un étranger. Mais Toni avoit prononcé lui-même son exil avant qu'on le demandât. Tout étoit disposé pour son départ, tandis qu'on ne décidoit pas encore s'il devoit partir. Don Tellès regrettoit cette séparation; mais il en sentoit lui-même la nécessité: il offrit aux deux fugitifs un asyle dans une de ses terres, en ajoutant qu'il s'y retireroit avec eux. Toni, quoique très-sensible à cette offre généreuse, ne crut point devoir l'accepter. Il ne voulut pas que personne s'exilât pour lui, ni changer son exil en une prison. Il avoit cette inquiétude d'esprit qui tient à celle du cœur. Ce n'est point la solitude qui convient à un cœur agité : quiconque est obligé de fuir un

objet qui l'intéresse vivement, doit encore plus se fuir lui-même. C'est dans le tulmulte des voyages, qu'il trouve à se distraire du malheur qui le réduit à voyager.

Ce fut au milieu d'une des belles nuits si communes en Espagne, que nos jeunes aventuriers quittèrent la capitale de cette contrée. Don Tellès les accompagnoit. Ils n'avoient quitté sa respectable mère qu'en pleurant avec elle, & ils s'efforçoient de le détourner du soin qu'il vouloit prendre de les accompagner jusqu'à leur embarquement. Leur dessein, d'ailleurs, étoit de visiter le reste de l'Espagne, puisqu'il n'y avoit que la capitale qui leur fût interdite. Mais ce fut un motif de plus pour don Tellès de leur servir de guide. Je veux, disoit-il, vous sauver autant qu'il dépendra de moi, l'ennui d'un voyage que mes concitoyens vous obligent d'entreprendre. Vous seriez encore à Madrid, sans l'imprudence d'un Espagnol; souffrez qu'un autre Espagnol vous dédommage, autant qu'il le pourra, du désagrément de n'y être plus. D'ailleurs, c'est une contrée absolument inconnue, que vous allez parcourir; l'intérieur de l'Espagne n'est guère plus connu aux autres nations de l'Europe, que l'intérieur de l'Afrique. Je vous en ai dit les raisons, & elles suffiroient seules pour me dicter ce que je dois faire, si mon penchant ne me le dictoit pas encore mieux.

Il fallut que Toni & Lucile cédassent à l'empressement de cet homme généreux. On prit le chemin de Tolède, ville mal située pour ceux qui l'habitent, & même pour ceux qui ne veulent que la visiter; elle est construite sur le penchant d'une montagne. On vante l'étendue de sa principale église, & les richesses de son archevêque : elle renferme aussi un château royal, rebâti par Charles-Quint. Ce que le jeune François y remarqua le plus, c'est une machine hydraulique, inventée long-tems avant celle de Marly, & beaucoup moins compliquée. Elle consiste, d'abord, en une roue creuse & tournante, qui élève & jette l'eau du Tage dans un canal supérieur, d'où une autre roue la jette dans un canal plus élevé, & toujours ainsi par progression, jusqu'à ce qu'elle arrive dans un grand bassin situé au sommet du château; de-là elle se distribue dans le palais & dans la ville. Cette machine fut l'ouvrage de quelques Italiens.

Lucile & Toni étoient curieux de voir Séville, capitale de l'Andalousie : c'est une des villes d'Espagne dont la renommée parle le plus. Nos voyageurs prirent sur la droite, en quittant Tolède, & virent une partie de l'Estramadure. Il y a peu de belles routes en Espagne, mais il n'y en a presque point de mauvaises. Quant aux autres difficultés qui peuvent rebuter les voyageurs, les nôtres en étoient prévenus; elles sont les mêmes dans toute

l'Espagne : ils ſavoient, dis-je, que quiconque ne traîneroit pas avec ſoi tout ſon néceſſaire, ſeroit réduit à voyager comme les Pélerins de Saint-Jacques de Compoſtelle.

Ils arrivèrent au milieu d'une prairie délicieuſe ; des animaux de différente eſpèce y étoient raſſemblés; des bergers, des bergères s'y exerçoient à différens jeux. Ce n'étoient point les bergers de Fontenelle ; mais c'étoient à peu près ceux de Théocrite. Lucile ſe récrioit ſur l'agrément de ce tableau, & ſur la beauté de cette plaine. Ce n'eſt point une plaine, reprit don Tellès en ſouriant, c'eſt un pont. Cela ne ſe peut pas, répliqua-t-elle, je n'aperçois pas même de rivière. C'eſt, pourſuivit-il, que ce pont a, pour le moins, une lieue de largeur : jamais les Romains n'en conſtruiſirent de pareil; auſſi eſt-ce la nature qui a bien voulu le conſtruire. Don Tellès, après s'être un peu amuſé de l'étonnement de la jeune Françoiſe, lui donna le mot de l'énigme. C'eſt, lui dit-il, que la Guadiane, rivière qui traverſe cette contrée, ſe perd tout-à-coup dans la terre. Mes compatriotes, qui animent tout, comme faiſoient les anciens Grecs, diſent que la Guadiane ſe cache ainſi par la honte qu'elle a de le céder en grandeur au Guadalquivir. Sans doute, ajouta-t-il, que cette honte ſe diſſipe; car ce fleuve reparoît à quelques milles par-delà, & pourſuit fièrement ſon cours juſqu'à la mer.

Ils s'arrêtèrent à Alcantara : c'eſt une ville qui doit à ſon pont toute ſa célébrité. Il a près de ſept cent pieds de long ſur environ trente de largeur, & eſt élevé de deux cens peids ſur le Tage qu'il traverſe. Il fut conſtruit ſous le regne de Trajan, qui étoit né dans cette contrée. Une petite chapelle taillée dans le roc, à l'entrée de ce pont, étoit autrefois dédiée à cet empereur du monde; elle l'eſt maintenant à Saint-Julien-le-Pauvre.

Parvenus dans l'Andalouſie & ſur les rives du Guadalquivir, nos voyageurs furent frappés d'un autre genre de ſpectacle. Tout le rivage de ce fleuve eſt bordé d'oliviers & d'agréables maiſons de campagne. On dit que ſon ſable eſt quelquefois mêlé d'or; mais les richeſſes qu'il promène cèdent à celles qui l'environnent. C'eſt un ſpectacle délicieux, & qui tempère, dans tout voyageur, l'impatience d'arriver à Séville; ſi l'on en croit cependant le proverbe eſpagnol : qui n'a point vu Séville', n'a point vu de merveilles, & cette exagération n'eſt point trop outrée. Cette ville en impoſe aux regards, & par ſa ſituation, & par la multitude de ſes édifices publics. Elle eſt riche par ſon commerce; mais on la croiroit pauvre, vu le nombre de ſes hopitaux : elle en renferme juſqu'à cent vingt, tous bien bâtis & bien pourvus. Le nombre de ſes couvens eſt encore plus conſidérable. On feroit, dis-je, tenté de croire qu'autrefois Séville ne fut

peuplée que de moines, de fous & de nécessiteux.

Le principal temple de Séville est regardé comme un chef-d'œuvre gothique, & sa citadelle, comme la plus forte de toute l'Espagne. Les palais que cette ville renferme, annoncent qu'elle fut autrefois habitée par des souverains, & quelques-uns de ces palais sont aujourd'hui occupés par de simples négocians. L'aqueduc de Séville est aussi placé, par les Espagnols, au nombre de leurs merveilles : ils disent, en manière de pointe, que c'est un pont sur lequel passe l'eau.

Nos curieux restèrent huit jours à Séville, & trouvèrent de quoi les remplir agréablement. Il n'en falloit pas moins pour voir en détail ce qui les avoit frappés par l'ensemble. Au bout de ce tems, ils prirent le chemin de Grenade, & parvinrent au pied d'un rocher fameux chez les Espagnols : c'est la roche des deux amans. A peine dom Tellès l'eut-il nommée à ses deux compagnons, qu'ils eurent envie de la visiter. Vous n'y verrez rien, leur dit-il, sinon une croix plantée sur la cime du roc, & d'autres à ses pieds : mais voici pourquoi cette roche a conservé un nom qui vous intéresse. Le royaume de Grenade étoit encore sous la domination des Maures, & ils combattoient pour s'y maintenir, comme nous combattions pour les en chasser. Ils firent prisonnier,

dans cette bataille, un jeune homme remarquable par sa bonne mine. Le roi de Grenade en fut frappé; il le fut encore davantage des autres qualités que le prisonnier possédoit : il brisa ses fers; mais il le retint auprès de sa personne, & bientôt il lui laissa une très-grande autorité dans son palais. Le prince avoit une fille à qui le jeune étranger plaisoit encore plus qu'au prince lui-même : l'Espagnol s'en aperçut, &, en bon Espagnol, il n'y fut point insensible; mais, non content de plaire, il voulut convertir. Il eut assez d'ascendant sur sa maîtresse, pour en faire une chrétienne, & elle-même eut assez de désintéressement & de résolution pour se déterminer à fuir avec lui : c'est ce qu'ils effectuèrent. Malheureusement on s'en aperçut presqu'aussitôt : ils furent poursuivis, & obligés de se réfugier sur cette montagne. Enfin, prêts à être pris, ils montèrent sur la cime du roc; & là, en s'embrassant pour la dernière fois, ils se précipitèrent & moururent ensemble de la même chûte. La dévotion espagnole a consacré ce martyre volontaire par les croix que vous voyez; l'antiquité galante n'eût pas manqué d'ériger en ce même lieu un temple à l'amour.

Ce récit avoit fortement affecté ceux qui l'écoutoient. Lucile en devint triste & rêveuse : Toni songeoit à la fermeté de ces deux amans, & il en concluoit qu'il vaut encore mieux mourir avec

celle que l'on aime, que de vivre pour en être ſéparé. Quant à don Tellès, il avoit trop d'expérience pour être ſurpris de l'état où il les voyoit. Il l'attribuoit à la ſenſibilité ſi naturelle à leur âge, ou bien à des ſouvenirs que cette ſenſibilité rendoit encore plus preſſans.

Après un aſſez mauvais gîte nos voyageurs parvinrent à Grenade : ce fut autrefois la ville capitale du royaume qui portoit ce nom, & ce royaume fut le dernier occupé en Eſpagne par les Maures. Ce furent auſſi eux qui bâtirent Grenade, & bientôt elle devint la plus grande ville d'Eſpagne. On y comptoit juſqu'à ſoixante mille maiſons. Il ſeroit difficile d'y trouver aujourd'hui un pareil nombre d'habitans. Elle fut conquiſe par les Eſpagnols ſous le règne de Ferdinand & d'Iſabelle, qui la décorèrent d'une égliſe cathédrale, & qui voulurent que cette égliſe devînt leur tombeau. Les autres grands édifices que cette ville renferme, avoient été conſtruits auparavant par les Maures. Ceux dont l'enrichit leur roi Bulhar, étoient ſi magnifiques & ſi diſpendieux, qu'on le ſoupçonna d'avoir trouvé ce qu'on nomme aujourd'hui la pierre Philoſophale.

Grenade eſt regardée comme la plus grande ville de toute l'Eſpagne : ſon circuit eſt de plus de quatre lieues; ſes murs ſon flanqués de plus de mille tours armées de leurs crénaux. Il eſt vrai

qu'on s'occupe très-peu de leur entretien : Grenade a le ſort de ces vieux monumens qu'on ne veut ni détruire ni réparer.

Nos obſervateurs demeurèrent deux jours dans cette ville. Toni admiroit la beauté du local & la fertilité du ſol. Il ne demande qu'à produire, diſoit don Tellès; mais on ne lui demande preſque rien. Vous voyez cette foule prodigieuſe de figuiers : c'eſt un des fruits les plus communs de ce canton. Les Maures le prouvèrent à un de nos anciens rois. Pour l'engager à lever le ſiège de Grenade, ils lui envoyèrent douze mulets chargés de figues, & chaque figue étoit garnie d'un double ducat.

Interrogez votre cœur, belle Lucile, ajouta l'Eſpagnol en ſouriant : ne le ſentez-vous pas un peu ému ? Je crois que oui, reprit-elle ſur le même ton. C'eſt, ajouta don Tellès, que nous voici dans le véritable berceau de la galanterie. Voyez-vous cette grande place ? Elle a ſervi de champ de bataille aux plus anciens tournois qu'ait vu l'Eſpagne. Ces galeries, qui l'environnent, ſervoient d'amphithéâtre aux belles qui préſidoient à ces jeux; elles enflammoient l'émulation, & couronnoient les vainqueurs : elles étoient tout enſemble, & les objets & les arbitres de ces divertiſſemens. Les Maures étoient perſuadés que ce qu'on peut faire de mieux ſous un ſi beau ciel, c'eſt de faire l'amour. Grenade étoit devenue pour eux un ſecond paradis

de Mahomet, & ils plaçoient l'autre précisément au-dessus de cette ville.

Je ne sais, répliqua Lucile, mais il me semble qu'on a traité les Maures trop rigoureusement : un peuple qui s'occupe si bien à faire l'amour, ne s'occupe guère à troubler un état.

C'est mon avis, ajouta l'Espagnol : d'ailleurs les Maures n'étoient pas moins laborieux que galans. Nous avons cru pouvoir les remplacer d'un côté, mais nous sommes loin de les imiter de l'autre.

C'est ce que nos voyageurs n'eurent pas de peine à vérifier en quittant Grenade. La campagne étoit presque déserte & inculte : il faut, pour ainsi dire, aller jusqu'à Valence pour voir un certain nombre d'hommes rassemblés. Valence eut aussi l'honneur d'être capitale d'un royaume, & de lui donner son nom. C'est, de toute l'Espagne, la ville qui passe pour avoir la meilleure police intérieure, & les réglemens les plus sages. Elle est d'ailleurs très-bien décorée, d'une symétrie agréable : aussi les Espagnols l'ont-ils nommée par excellence la Belle.

Cette ville est arrosée par le fleuve Turia. Il a peu de profondeur, mais ses eaux sont d'une pureté admirable. Son rivage est toujours couvert de verdure; les bois qui l'environnent, sont toujours garnis de feuilles; c'est ce qui fait dire aux Espagnols, que les habitans de Valence ont, dans toutes les saisons, les mains pleines de fleurs. Va-

lence, dit don Tellès à Lucile, a d'ailleurs de quoi vous intéresser : elle fut enlevée aux Maures par le fameux Cid, l'amant de Chimène, le même que votre grand Corneille a si bien fait connoître en France.

Est-il vrai, demanda Lucile à don Tellès, est-il vrai que Chimène ait épousé le meurtrier de son père? Tout cela est vrai, répondit l'Espagnol, & l'historien doit le dire; mais je pense que le poëte auroit pu en dissimuler quelque chose.

En quittant Valence, nos voyageurs côtoyèrent un bocage uniquement composé d'arbres fruitiers de toute espèce : ils y croissent, & produisent d'excellens fruits sans culture ni préparation. Le véridique don Tellès avoua que la nature n'avoit jamais montré plus de prévoyance qu'en plaçant ce bosquet dans sa patrie.

En côtoyant toujours la Castille, ils se trouvèrent dans le royaume d'Arragon; &, sans s'arrêter beaucoup, ils se rendirent à Sarragosse. On nomme ainsi la capitale du pays. Elle est située sur l'Hébre, autrefois nommé l'Ibère. Parmi les objets de curiosité que Sarragosse renferme, on remarque un pont bâti par les Romains, & les quatre uniques portes de la ville, qui regardent précisément les quatre parties du monde.

Nos curieux ne manquèrent pas non plus d'aller voir la fontaine Sicoris, très-célèbre dans ce canton,

&

& qui produit, outre ses eaux, un sable mêlé d'or. Ils virent plusieurs paysans occupés à fouiller parmi ce sable : ces mêmes hommes dédaignoient de cultiver la terre, qui pourtant leur auroit produit des richesses plus réelles.

Durant toutes ces courses, nos voyageurs n'essuyèrent aucun accident, aucune incommodité. J'en excepte toujours celles des mauvais gîtes. Ils trouvèrent à Sarragosse un traiteur François, chez qui l'on pouvoit loger à la françoise; ce qui les détermina à prolonger leur séjour dans cette ville. Un autre motif y contribuoit encore; ils n'avoient plus que la Catalogne à parcourir ensemble. Ils partirent, enfin, pour Barcelone, malgré les instances de don Tellès qui auroit voulu retarder leur embarquement. Mais leur dessein étoit de passer en Italie. Ils trouvèrent, parmi les Catalans, plus d'activité que parmi les autres Espagnols. Cette activité va même jusqu'à l'inquiétude. Barcelone est en même-tems célèbre par son commerce, par ses révoltes & par les sièges qu'elle a soutenus. L'étranger peut y séjourner plus agréablement que dans le centre de l'Espagne. Cependant, au bout de quelques jours, nos trois voyageurs furent contraints de se séparer. Un vaisseau partoit pour l'Italie, & Toni & Lucile crurent devoir profiter de cette occasion. Ils avoient employé deux mois à circuler en Espagne : la saison les pressoit de s'em-

barquer, & ils ne vouloient pas retenir plus long-tems don Tellès éloigné de la cour. Tous trois convinrent d'établir entr'eux une correſpondance exacte & mutuelle : tous rrois marquèrent, en ſe ſéparant, une égale ſenſibilité : mais Toni & Lucile y joignirent les expreſſions de la reconnoiſſance la plus tendre, & en emportèrent le ſentiment dans leurs cœurs.

Fin du Voyage d'Eſpagne.

TABLE

DES VOYAGES AMUSANS,

COMIQUES ET CRITIQUES,

CONTENUS DANS CE VOLUME.

VOYAGE SENTIMENTAL.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table.


Digitized by Google

